U d'/of OTTAWA
39003002105798

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/masoeuranne00jouv

Bibliothèque des Elèves
U. O.
Students' Library

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

C. P. Planet Ord.

DU MÊME AUTEUR

FORMAT GRAND IN-18.

Devant l'âtre, 1 volume.
Comiche, 1 volume.
L'Augure, 1 volume.
Par les sentes et sur les rives, 1 volume.
Le Chardon bleu, 1 volume.

EDITION DE LUXE

Le Chardon bleu (illustrations de Mucha et Vacha).

POUR PARAITRE:

Aux Champs des Mardelles, roman, 1 volume.
Aimée Vialat, roman, 1 volume.

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

LUCIEN DONEL

Ma Sœur Anne

OTTAWA UNIVERSITY
LIBRARY.
No.....
Junior Department.

PARIS

5, RUE BAYARD, 5

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottawiensis

PQ
2619
.O777 M3
1905

MA SŒUR ANNE

LIBRARY.

MA SŒUR ANNE

A Gabriel Aubray.

I

Lorsque, la veille de Noël 1870, on remit à ma mère le pli cacheté qui lui annonçait officiellement la mort du commandant Dasthènes, son mari, au combat de Nuits, la douce créature se sentit défaillir, l'âme saisie d'un lugubre pressentiment.

Nous avions appris, huit jours auparavant, que mon père avait été envoyé aux avant-postes avec un détachement de troupes de ligne, et qu'une bataille était imminente. Nous avions passé une partie de la semaine en prière. Et, ce soir-là encore, autour d'un bel arbre de Noël que venait

de dresser pour moi ma sœur Anne, et d'où pendait, entre vingt autres joujoux, une flambante panoplie de petit soldat de guerre, nous ne nous lassions pas d'implorer l'Enfant divin pour notre cher absent.....

De ses doigts tremblants, ma mère rompit l'enveloppe; elle lut la sinistre nouvelle; nous la vîmes pâlir tout à coup.

— Ils me l'ont tué ! gémit-elle.

Et elle appela ma sœur :

— Anne, ton père est mort, prends courage pour ton frère le chevalier !

Chevalier !..... Effectivement, j'étais fait chevalier par la mort de mon malheureux père. Et la hâte que, nonobstant sa douleur profonde, ma mère mit à me décorer du titre paternel, prouvait combien il lui tenait au cœur.

Cela nous venait de mon aïeul, Marie-Jean-Félix-Maurice Dasthènes, colonel d'un corps de cavalerie légère sous le premier Empire. La veille d'Austerlitz, à la tête de son régiment décimé, il avait surpris et forcé de battre en retraite toute une brigade autrichienne commandée par le comte

d'Ornitz, et, sans coup férir, s'était emparé du village d'Iburg, au pied des montagnes moraviennes. Ce brillant fait d'armes avait été immédiatement signalé à l'empereur, qui s'en était souvenu en conférant au héros, peu de temps après, le titre de chevalier d'Iburg, à quoi était attaché un majorat.

Fort entichée de noblesse, ma mère s'était toujours enorgueillie d'un titre si héroïquement justifié. C'est à cause du petit éclat dont l'environne l'histoire qu'elle avait consenti, elle, la riche héritière des de la Rive de Saint-Léger, de très ancienne origine, à épouser mon père, un soldat de fortune, sans sou ni maille, mais qui avait grand air. Et voilà pourquoi, à l'un des plus douloureux moments de son existence, tandis que sa sainte âme demeurait étourdie sous le coup de la plus terrible nouvelle, elle s'était quand même souvenue que la qualité de l'ancêtre passait au petit-fils :

— Anne, ton père est mort, prends courage pour ton frère le chevalier.

Pauvre chère maman ! Elle n'eut pas longtemps

à s'enorgueillir de son petit chevalier. Languissante et débile depuis des années, la mort du père, pour glorieuse qu'elle fût, acheva de l'anéantir, brisant violemment le peu de vie qui était en elle. Nous la perdîmes un mois après, et nous restâmes orphelins.

Je n'avais pas encore dix ans. Ma sœur en comptait près de vingt. Je pleurai interminablement sur nos malheurs, bien que je n'en pusse mesurer alors toute l'étendue. Anne, plus profondément atteinte, parce qu'elle comprenait mieux, tâchait à dompter sa douleur et à me dérober ses larmes, larmes pieuses, dont je surpris plus d'une fois le glissement furtif sur ses joues pâlies, pendant les jours qui suivirent ces tristes événements.

Mes parents possédaient en Touraine, sur les bords de l'Indre, à quelques milles de Loches, un fort joli bien : les Rouvres. Nous nous y étions réfugiés aussitôt la déclaration de guerre et bien avant le départ du commandant. Anne, qui allait être majeure, en prit tout de suite le gouvernement, et nous y vécûmes dans une très honnête aisance,

sous la garde d'un vieil oncle de ma mère qui y résidait habituellement, entourés de nos vieux et fidèles serviteurs.

Je ne puis parler qu'en termes émus de cette tant douce campagne où ma mère nous conduisait deux fois l'an, au printemps et à l'automne, avant que nous y fussions définitivement installés. Elle passait pour une des plus agréables de la région, à cause de ses chemins d'ombre et de ses couverts hospitaliers. Les gens des hameaux voisins s'y venaient promener le dimanche. On assurait que des étrangers s'y rendaient de très loin, sur la foi de je ne sais quelle légende qui veut qu'Hélène de Montsoreau, femme de l'historien Commines, y ait séjourné — combien de temps? — durant la captivité de ce dernier au château de Loches. Sa longue avenue de *rouvres*, profonde et majestueuse, son parc élégamment dessiné, ses pelouses vertes, ses plantations de conifères, sans parler de sa rivière aux flots lents, aux rives fleuries, sillonnées en tout temps de « martins-bleus », donnaient à ce petit domaine comme un air d'ancienne seigneurie, encore que

l'habitation en fût simple, sans style ni rien de féodal. Mes parents en avaient fait une résidence pleine de poésie et de charme. Elle ne fut pour moi, à cette époque, qu'un séjour de lamentations et de tourments intimes.

Je l'aimais pourtant. Je l'aimais pour son immense solitude, son éloignement de tout, et parce que je pouvais, en liberté, m'y nourrir de mélancolie et de songes.

Petit enfant, j'avais déjà une tendance à m'attrister, et rien ne m'était doux comme de m'abandonner, errant par nos sentiers déserts, à mes enfantines et muettes rêveries. D'une nature délicate et sensible, je n'avais goût qu'aux caresses. Mon cœur s'épanouissait, s'ouvrait aux baisers, ainsi qu'une fleur aux rayons célestes, tandis qu'il s'étrécissait, pour ainsi dire, se recroquevillait, comme une frêle sensitive, au moindre heurt venu du dehors.

Maman disait de moi : « Le cœur de cet enfant a la ténuité d'un pur et fin cristal. » Il en avait aussi la résonnance et la fragilité. Tout s'y répercutait profondément, le plaisir et la

peine, ce qui parfois en exaspérait les fibres à les briser.

La mort de ma mère ne fit qu'aggraver mon état. Et cela dura des années, impuissant que j'étais à changer de nature.

Quand je me vis privé de la chère présence de cette maman que j'adorais, de celle qui, jusque-là, m'avait environné de soins si tendres, comblé de tant de gâteries, couvert de tant de baisers; de celle qui ne pouvait se défendre d'une prédilection pour le petit être candide et veule que j'étais alors, et qu'elle appelait, avec quel orgueil attendri! « mon petit chevalier », je tombai dans un morne abattement et m'enfonçai encore plus avant en moi-même. A partir de ce moment, il s'opéra en tout mon être je ne sais quoi d'extraordinaire. Je cessai d'être enfant. Je ne ressentis jamais plus aucun de ces vifs transports de joie qui viennent, comme cela, sans motif apparent, aux petits garçons de l'âge que j'étais. De timide je devins sauvage. Je m'isolai, je fuis la maison. Je recherchai les coins déserts et reculés de nos Rouvres, où j'errai, tout le long des jours, l'esprit

troublé d'amers souvenirs, l'âme en proie à de solitaires désespérances.

J'aurais fini sans doute par en mourir, si Anne, mon ange tutélaire, ne s'était trouvée pour prendre pitié de ma faiblesse, pour alléger et consoler ma souffrance, pour défendre mon esprit contre ses tristes chimères et me hausser le cœur.

II

Nous étions, ma sœur et moi, deux natures absolument différentes, je dirais volontiers deux êtres d'exception, dont le destin semblait s'être fait un jeu de changer les rôles. C'était elle, en réalité, qui, par la plus singulière interversion des choses, était le garçon, un Dasthènes. Elle en avait l'allure, les goûts, l'énergie virile. J'avais, moi, le tempérament d'une de la Rive, d'une frêle fillette à l'âme mélancolique et tendre, où rien de mâle ne remuait.

Quand Anne vint au monde, ce fut un chagrin pour mon père, qui désirait un fils. Une

seconde fille, morte quelques mois après sa naissance, ne fit qu'augmenter ses regrets en reculant son espoir. Il ne se consola qu'à mon entrée dans la vie, qu'il salua par de grandes démonstrations de joie reconnaissante.

Enfin! il n'avait donc plus à craindre que la famille des Dasthènes s'éteignit en sa personne, puisque Dieu lui envoyait un fils pour en perpétuer le nom et en soutenir l'honneur. C'était un croyant, il se confondit en actions de grâces. On me décora de tous les noms de l'aïeul : Marie-Jean-Félix-Maurice. Et comme j'étais de bonne venue, assez fort et bien constitué, mon père, à plusieurs reprises, me souleva dans ses bras en s'écriant, radieux :

— Et toi aussi, tu seras soldat!

Sa joie, hélas! se changea en de l'affliction dès que s'affirmèrent à ses yeux mes défauts de nature : mon incroyable mollesse, ma quasi-impuissance à l'effort, à laquelle était joint ce penchant inné à la tristesse et au rêve que je tenais de ma mère. Puis, lorsqu'il se fut bien convaincu que toutes ces veuleries étaient chez

moi le fait d'une irréductible infirmité, il s'apaisa, fit contre fortune bon cœur, mais n'accorda plus qu'une négligente attention, qu'un regard pitoyable, au piètre petit songe-creux, flottant et irrésolu, que je lui parus être. Son affection, malgré lui et sans qu'il en fût autrement conscient, se retira de moi pour se reporter tout entière sur ma sœur. En elle, il retrouvait ce qu'il y avait de meilleur en lui : sa générosité, son courage, son excessif besoin d'action, toutes les nobles qualités dont il était si abondamment pourvu, et qui ne servaient à rien moins qu'à la mise en valeur de son patriotisme.

Ma mère, qui devinait la cause de cette préférence trop marquée, fut la première à en souffrir. Elle essaya de raisonner le commandant, le suppliant de lui faire crédit de quelques années.

— Patience, mon ami, rien n'est encore perdu. Cet enfant changera avec l'âge.

Mais le commandant était pressé. Il ne sut ni ne voulut rien entendre. Je restai loin de sa pensée et de son cœur. Alors, maman redoubla de véhémente tendresse envers son petit cheva-

lier, qu'elle savait être son vivant portrait. Elle m'environna d'encore plus de soins, eut pour moi de ces exquises douceurs, de ces prévenances délicates dont les mères seules ont le secret ; et cela, afin d'empêcher que je ressentisse trop vivement l'effet des froideurs paternelles, pour que j'en fusse du moins dédommagé par l'excès même de ses touchantes sollicitudes.

Anne m'aimait trop, elle aussi, pour ne pas déplorer ce changement subit survenu dans les sentiments intimes de mon père à mon égard. Elle en fut peinée dès la première heure, et, sans manquer de respect à ce père qu'elle vénérait, elle l'en blâma dans sa pensée. La préférence qu'on lui marquait la gênait maintenant, répugnait à la noblesse, à la loyauté de son cœur. Elle réfléchit que ça ne devait pas être, et, pour en faire cesser la cause, elle entreprit, la vaillante fille, cette chose impossible, de me changer le tempérament, de substituer au petit être imaginatif et involontaire que j'étais un être de volonté et d'action, et cela, en usant persévéramment du doux ascendant qu'elle avait pris sur moi. Car

elle me dominait, et je lui étais ordinairement soumis. Il se dégageait de toute sa personne, de son regard, de sa voix, de ses gestes, de son sourire, une telle force d'attirance, que je n'y pouvais résister : je m'y abandonnais d'habitude passivement, aveuglément.

Elle résolut donc, afin de me rendre l'estime et l'affection du père, du loyal soldat qu'elle admirait autant qu'elle l'aimait, de me changer, pour ainsi dire, de nature, en me poussant incessamment à agir, à vouloir, en m'insufflant un peu de cette mâle énergie dont sa belle âme débordait. Elle y travailla sans relâche, par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, d'abord par l'exemple qu'elle me donna, puis par une sorte de morale en action tirée des traditions de la famille et des annales de l'histoire.

Malheureusement, mes parents, aux yeux desquels elle désirait tant que je me dessinasse tel qu'ils me souhaitaient, ne purent juger des beaux fruits qu'elle allait obtenir de cette méthode d'éducation fraternelle. Et ce lui fut une douleur de plus que d'être privée de ceux qui la pouvaient le

mieux encourager en sa difficile entreprise. N'importe ! son zèle ne se refroidit point. Après la mort héroïque du père, la fin cruelle de ma mère, Anne s'obstina à sa tâche, et, persévéramment, y déploya toute sa patience courageuse.

Elle se sentait pressée du désir de préparer elle-même ma destinée, d'en fixer l'orientation, de me guider dans la carrière.

La carrière !..... Elle n'en voulait pas d'autre pour moi, vous pensez, que celle de nos glorieux ancêtres.

— Et toi aussi, tu seras soldat !

Il fallait que ce vœu de mon père s'accomplît à la lettre. Il fallait que je fusse soldat, soldat brave et sans reproche, amoureux de gloire militaire autant qu'un Dasthènes. Mais pour cela, il importait qu'on m'en inspirât la vocation, à moi qui n'en avais pas même le goût; il importait que, tout en virilisant mon esprit et mon cœur, on en détournât les puissances vers ce métier des armes qu'on me voulait voir exercer, qu'on fît de moi une façon de héros, en m'infusant dans l'âme, avec la valeur guerrière, ce grand amour

de la patrie dont Marie-Anne, ma sœur, brûlait à l'instar de l'aïeul et du père. Elle le tenta, elle le tenta avec une détermination d'autant plus confiante, qu'elle était, à présent, presque sûre de rester indéfiniment près de moi.

Un mariage qu'elle avait dû faire venait d'être rompu par sa volonté, et voici dans quelles circonstances.

Du temps que nous étions en garnison à Reims, un jeune et bel officier de hussards avait demandé sa main. Excellent parti, qui agréait infiniment. C'était en juin 1870. Déjà tout avait été arrangé, fixée même la cérémonie des noces, qui devait s'accomplir le 25 août suivant. La guerre éclata. Les noces furent renvoyées à une époque indéterminée, et nous nous installâmes aux Rouvres. Sur ces entrefaites, de sanglantes batailles se livrèrent sur notre frontière. Fait prisonnier, le joli hussard fut de ceux qui n'obtinrent leur liberté qu'en « signant le revers », autrement dit, en s'engageant sur parole, sur l'honneur, à ne point porter les armes, à ne rien tenter contre l'Allemagne tant que dureraient les hos-

tilités. Cette conduite parut à ma sœur, sinon une lâcheté, du moins une action indigne d'un cœur français. Elle rendit sa parole au bel officier, et, comme elle avait déclaré qu'elle n'épouserait jamais un autre homme, elle embrassa délibérément le célibat et se consacra entièrement à mon éducation.

III

J'ai laissé deviner jusqu'ici, sous les dehors de la vierge forte, l'exquise créature qu'était ma sœur Anne. Le moment est venu de tracer d'elle un portrait plus achevé.

Elle était d'une taille moyenne. D'admirables cheveux noirs couronnaient son front large et candide. Le regard, d'une angélique pureté, rayonnait en de grands yeux couleur de bleuet, où se réfléchissait son âme ardente, à la fois tendre et résolue. Le nez tombait droit sur une bouche petite, aux lèvres finement dessinées. Le bas du visage, seul, accusait une singulière vigueur

de relief, des courbures de lignes plus fermes, révélant le véritable caractère de cette jeune fille, être d'énergie, capable, l'heure venue, d'actions mâles et héroïques. Enfin les attaches un peu fortes, un menton quasi-double, donnaient à ma sœur l'apparence de santé robuste de nos Tourangelles.

Mais il émanait d'elle je ne sais quel air de distinction fait de simplicité et de grâce accueillante. Et cela achevait de séduire tous ceux qui l'approchaient. Elle ignorait, d'ailleurs, qu'elle fût belle ; car elle allait, en la splendeur de ses vingt ans, insoucieuse de tout, hormis de se dévouer, de se répandre, d'être bonne et généreuse à tous et pour tous, à commencer par son frère le chevalier.

Il me souvient encore de quelle joie émue j'étais pénétré lorsque, dans ma petite enfance, je l'entr'apercevais, le soir, penchée comme une maman sur mon berceau, et qu'elle me disait de sa jolie voix câline, que je trouvais si mélodieuse :

— Dors, Momo, dors, mon chéri, le ciel est noir.

Mes yeux larges ouverts, qui la contemplaient dans la demi-obscurité, tardaient à se clore, à faire la nuit sur ce visage céleste.

— Il faut que tu dormes, mon petit Maurice, que tu dormes tout de suite, si tu veux voir les anges.

En était-il de plus beaux que ma sœur Anne?

— Rien que les anges, petite sœur?

— Les anges et la Vierge, et puis les saints et les saintes agenouillés.....

— Et puis encore, petite sœur?

— Et puis, tu sais bien, les oiseaux couleur du temps, qui emportent, à travers des firmaments radieux, l'Enfant Jésus, dont ils bercent le sommeil divin.

— Beaux comment, les oiseaux, petite sœur?

J'avais, enfant, une véritable passion pour tous les petits êtres ailés, pour ceux surtout dont la coloration était très brillante. De les voir seulement, cela me ravissait d'admiration.

— Comment beaux, Momo? Beaux comme tout..... Beaux..... comme les étoiles : leurs ailes scintillent autant que les astres au ciel lointain;

beaux..... comme les fleurs de nos corbeilles: leur gorge unie à l'éclat des roses et la pureté des lis; beaux..... comme l'onde irisée des écluses qui s'égrène dans la lumière: leur corselet ruisselle de pierreries; beaux..... comme les petits nuages aux feux resplendissants des aurores....; beaux, beaux.....

Tous ces mots doux: aurores, petits nuages, astres du ciel, splendeur des roses, modulés en tendresse, tombaient sur mon sommeil commençant comme la pluie de sable du « petit homme » et, sur l'aile des beaux oiseaux de rêve, m'emportaient en des pays de merveilles.....

Chers yeux bleus, fin visage et tendre sourire de ma sœur Anne, du plus loin qu'il me souvienne, vous étiez le charme aimable du foyer béni!.....

Quand je commençai à grandir, ce fut le tour des contes et des beaux récits de guerre. Car, déjà très versée dans la connaissance de nos annales, au lieu de m'intéresser à des légendes fantastiques, de me chanter, sur des airs tristes, les vieilles chansons du pays, Anne me racontait

des histoires guerrières, ou me disait de très anciennes ballades qui évoquaient le souvenir des paladins.

Mais, à partir du moment où nous nous trouvâmes orphelins — je courais vers ma dixième année, — il ne fut plus question entre nous que de mon avenir, elle ne m'entretint plus que de mon futur métier de soldat. Exploitant — avec quelle habileté patiente! — les bons sentiments qui étaient en moi, les inclinations, les germes de vertus qui s'y trouvaient étouffés par mes incurables langueurs, elle s'efforça d'en solliciter l'essor, d'en orienter les premiers élans.....

Qu'étaient, en comparaison des nobles enthousiasmes, des saines ivresses, des triomphes heureux qui avaient tant de fois, jadis, exalté l'âme de nos pères, les vains fantômes de mes mélancoliques et dangereuses rêveries?.....

Elle me pressa d'étudier la vie des grands hommes en des livres de son choix, qu'elle tirait de la bibliothèque assez riche de mon oncle. L'histoire vint ensuite, pour laquelle je montrai assez peu de dispositions. Mais, par sa manière

d'en mettre chaque partie à la portée de mon intelligence, par son ingénieuse façon d'en retenir les principaux épisodes, les plus propres à piquer ma curiosité, à émouvoir mon imagination, elle réussit à m'y faire trouver quelque plaisir. Nous en fîmes ensemble de copieuses analyses ; nous en dressâmes de jolis tableaux, avec le nom des batailles et les faits d'armes qui les avaient illustrées. Et ce fut, de 1871 à 1873, la plus féconde occupation de nos journées aux Rouvres.

Cela, du reste, se terminait invariablement par une étude plus minutieuse des belles campagnes des Dasthènes. Ma sœur me les refaisait sur tous les tons, et avec une telle chaleur d'âme, une si persuasive éloquence, qu'il me venait réellement, par montées fugitives, des désirs pressants de vivre de la vie de ces héros.

A douze ans, je savais tous les endroits par où ils étaient passés, tous les champs de bataille où s'étaient montrés leurs régiments ; les combats qu'ils avaient livrés, les ordres du jour dont ils avaient été l'objet, les médailles et les croix qui commémoraient leurs actions d'éclat, et mille

autres édifiants détails se rattachant à leur épopée. Et Anne m'interrogeait pour s'assurer que je n'avais rien oublié, que j'avais tout retenu de ce qu'elle me contait.

— De qui te vient, Momo, ton titre de chevalier, que tu vas continuer de porter haut, sans doute?

— Du grand-père, le colonel Marie-Jean-Félix-Maurice Dasthènes. (Je n'avais pas de peine à retenir tous ces noms qui étaient les miens.)

— Par qui fut-il fait chevalier?

— Par l'empereur Napoléon Ier.

— Où donc?

— Au village d'Iburg, en Moravie.

Et je narrais par le menu comment l'aïeul avait conquis son titre de gloire héréditaire.

Satisfaite, la voix de ma sœur se faisait plus câline. Elle me complimentait, me couvrait de caresses, et nous passions sans transition aux non moins brillantes campagnes du père, le commandant.

Engagé à dix-sept ans, c'est à force de bravoure qu'il s'était élevé de grade en grade jus-

qu'à celui de commandant, qu'il venait de glorifier par sa mort. En 1844, il faisait, au 7e léger, la campagne du Maroc et assistait à la bataille d'Isly. Il y fut nommé sergent pour s'être emparé d'un étendard musulman, enlevé à un officier de la garde d'honneur sous les yeux de Sidi Mohammed. Trois ans après, il marchait à la suite d'une expédition en Kabylie, d'où il rapportait, avec trois blessures à la face, son épaulette de sous-lieutenant. Plus tard, il se distinguait en Italie et en Crimée par des traits de valeur qui défrayent encore aujourd'hui les veillées d'armes. Dans la journée du 4 juin 1859, près de Solférino, chargé de défendre l'entrée d'un pont avec une compagnie de chasseurs, il avait été assailli par des forces vingt fois supérieures en nombre qui avaient mis en pièces sa poignée de braves. Laissé lui-même pour mort sur le lieu du combat, où l'avait couché sans connaissance une fouettée de mitraille, un gros de cavalerie ennemie lui était passé dessus, gagnant à fond de train le village. L'ouragan déjà loin, le capitaine s'était relevé, les membres meurtris, mais au complet.

Alors, avec un courage et une audace incroyables, ralliant une trentaine de soldats débandés, il avait, lui coupant la retraite, obligé à se rendre cette cavalerie tout à l'heure victorieuse, que chassaient à présent devant eux les grenadiers de la garde.....

A force de me les entendre répéter, tous ces beaux épisodes, tous ces traits d'héroïsme s'étaient gravés profondément dans ma mémoire. Anne me les commentait encore et toujours avec chaleur. Et, aux accents de sa voix vibrante, on sentait bien que l'âme patriote et chauvine du père était passée en elle, et qu'elle n'enviait rien tant que de me la substituer à moi-même.

Elle fut bien près de prendre son désir pour la réalité, bien près de croire qu'elle « brûlait » le but qu'elle voulait atteindre. J'avais l'air de m'intéresser si fort à ses récits de bataille! Elle s'abusait cependant. Du moins, elle augurait trop du succès de sa généreuse entreprise. Dans le fond, j'étais encore loin de lui ressembler. J'étais plutôt rebelle à ses vœux. Sans doute, toutes ces histoires militaires captaient ardemment ma curio-

sité et, souvent, faisaient impression sur mon cœur. Sa voix surtout m'était douce à entendre. Mais je ne ressentais rien encore des vaillances qui animaient la conteuse; je n'avais rien de cette imagination belliqueuse, de cette flamme guerrière dont avait été possédé le héros de Nuits. Elle ne tarda pas à s'en convaincre, et elle me le reprocha avec amertume.

IV

Il y avait, à l'une des extrémités du parc, dans une sorte d'îlot qu'étreignent silencieusement deux bras de l'Indre étrécis, un enfoncement de terrain, entouré d'ormes et de saules, d'une admirable fraîcheur. J'en avais fait mon but de promenade favori. J'y venais, au temps chaud, m'asseoir sur ses talus herbeux, face à la vallée, qui se déroulait, lumineuse et splendide, jusqu'aux lointaines collines de Ferrière. J'y poursuivais, pendant des heures, mes mélancoliques rêveries dans la sérénité des choses, qui semblaient en

favoriser l'éveil. Je n'imaginais rien de plus délicieux que cette retraite. Elle me donnait l'illusion d'une solitude perdue, très reculée, où mon âme, à son caprice, se pouvait rassasier sans fin d'idéal et de rêve.

La rivière coulait à mes pieds, roulant parmi les roseaux frêles, les flambes violacées, les nenuphars couleur de nacre, son flot lent et muet. Les brises molles qui se jouaient à sa surface éparpillaient d'une rive à l'autre les feuilles d'arbre tombées, les corolles errantes, mêlées à des vols de papillons et à des couples de libellules.

C'était plein partout d'oiseaux et de chants rares. Des loriots sifflaient, haut branchés, vers les cimes. Le pivert, ondulant sous les grisailles, jetait aux échos ces beaux éclats de voix qui, de loin, ressemblent à des hennissements de cavale en liberté. En l'épaisseur des joncs, sur la tête chevelue des aubiers, fragmites et pouillots se répondaient, détaillant en fines notes d'ocarina leurs refrains compliqués.. Puis soudain, un cri aigu le long des berges : c'était un martin-pêcheur, promenant, glorieux, dans la lumière,

la bleue magnificence de sa livrée, tandis que, des petites baies prochaines, montait la plainte discrète et intermittente de l'avocette ou du courlis.

Parfois, à travers le silence, des airs de chansons rustiques m'arrivaient du fond des campagnes recueillies. Une alouette invisible, perdue en quelque coin d'azur, se prenait à grisoller. Et les deux voix : la voix joyeuse du ciel et la chanson triste de la terre, comme idéalisées par la distance, se confondaient en moi, s'y mêlaient à mes songes, et me jetaient en des attendrissements indicibles. Je me sentais envahi par une telle émotion, qu'il me prenait des envies de pleurer. Et je pleurais effectivement, je pleurais à chaudes larmes, n'ayant plus la force de me contenir.....

Anne me surprenait en cet état, en proie à ces émotions plutôt cérébrales, et elle s'en affligeait énormément.

— Maurice ! mon Dieu ! mon Dieu !..... Ah ! tu me fais beaucoup de chagrin, gémissait-elle..... Que doit penser papa d'une conduite pareille?

Se peut-il rencontrer tant de faiblesse et de lâche abandonnement chez un Dasthènes! Voyons, Momo, sois un homme. Quoi! un futur soldat!.....

Et elle s'asseyait près de moi, m'embrassait tendrement, me pressait sur son cœur comme une mère, et, sans désemparer, comme pour me monter tout de suite jusqu'à sa fièvre de bravoure, se mettait à me conter, pour la centième fois, un dernier épisode de la carrière militaire des héros d'Iburg et de Nuits.

..... Vinrent les années de pension. Tristes années, passées dans l'éloignement de tout ce que j'aimais.

Les lettres de ma sœur continuèrent à distance l'œuvre commencée sous les ombrages des Rouvres. A l'époque des vacances, Anne tenait à se rendre compte, au moins les premiers temps, de mes progrès, s'instruisant elle-même afin de les pouvoir mieux suivre.

Elle s'inquiétait surtout, alors, de mon état d'esprit. Ne lui avait-on pas changé là-bas son petit Maurice, ce petit homme au cœur docile qu'elle avait façonné de sa propre main, et dans lequel

elle avait déposé — du moins le croyait-elle — une si forte semence de foi patriotique?

Au collège de X..., où j'avais été envoyé parce qu'il s'y trouvait un vieux professeur de mathématiques, ami de mon oncle de la Rive, auquel j'avais été recommandé, les exercices militaires étaient encore très en vigueur. Les élèves, pour qui c'était un jeu, s'y livraient avec entrain. Je m'y pliai sans enthousiasme, mais j'en appris avec aisance tous les mouvements. Ma sœur, devant laquelle je répétai ces évolutions en les accompagnant du verbe sec des instructeurs, en éprouva une joie grande. Ce lui fut une preuve évidente que, loin d'affaiblir les dispositions d'esprit où elle prétendait me tenir, le collège, au contraire, les grandissait, les virilisait à plaisir, en même temps qu'il faisait entrer un peu plus de santé dans un corps d'apparence moins fragile.

Je n'étais pas dépourvu de moyens. J'arrivai ainsi à Saint-Cyr. J'y fus reçu dans un bon rang. Mais les deux années que j'y passai n'avancèrent guère l'affaire de ma vocation.

Rien ne me parut plus maussade, en dépit de ses bosquets, en dépit des noms prestigieux et retentissants dont s'y décore le plus petit bout de salle, que cette grande caserne où je trouvai des camarades, mais pas un ami. J'y remplis automatiquement, sans l'ombre de cette ardeur juvénile dont étaient animés la plupart de ceux qui m'entouraient, mes devoirs de futur officier, et c'est, je dois le dire, en poussant un immense soupir de délivrance que je me tirai des examens de sortie — avec l'épaulette d'or.

Anne, qui tant s'était réjouie de mon admission à l'École, qui exultait positivement au seul aspect de mon uniforme, fière qu'elle était de se promener par nos chemins de campagne au bras de son joli saint-cyrien, si crâne en son élégante tenue de ville, n'eut pas d'yeux assez grands pour contempler, de paroles assez louangeuses pour complimenter le nouvel officier de l'armée de France.

— Voilà bien, pensait-elle, le grand air martial et la noble tournure du père!

Et quand je lui appris que j'allais être envoyé

en Afrique, dans une garnison toute proche du désert, au régiment de tirailleurs que j'avais choisi, loin de s'affliger d'un si grand éloignement, elle en conçut une joie encore plus vive, se souvenant que cette lointaine garnison était précisément celle qui avait été le théâtre des premiers exploits du commandant. Je ne pouvais manquer d'y marcher sur ses traces, d'y faire bravement mon chemin et, peut-être, comme lui, m'y couvrir de lauriers.

Ce fut, pendant les jours qui précédèrent mon départ, un redoublement de touchantes intimités entre Anne et moi. Sous les couverts de nos Rouvres, que l'approche de l'automne commençait à doucement patiner, par tous les chers endroits où j'avais essayé jadis de cacher mes pitoyables mélancolies, nous promenâmes notre gaieté triomphante, nous révélant, chemin faisant, l'état présent de nos âmes par des mots qui en traduisaient les ardeurs généreuses et les longs espoirs. Et ce fut comme notre veillée d'armes, à tous deux, durant laquelle nous refîmes — avec quels élans de piété filiale!

— les étapes de gloire des chevaliers d'Iburg.

A ce moment — moment unique dans mon existence, — à la suite de mes succès d'école et sous le charme sans pareil où me tenaient mes premiers galons, je me sentis comme un homme neuf, saisi tout à coup d'admiration et de respect pour la noble carrière que j'embrassais. Je me fis, pour un instant, illusion sur moi-même. Je crus, à mon tour, qu'on m'avait changé l'âme et qu'une survenue de sentiments nouveaux avait tué en moi, radicalement, les langueurs habituelles qu'on me reprochait. J'y découvrais à présent des audaces, des témérités inouïes, des vertus chevaleresques dignes des braves dont j'avais mission de perpétuer la valeur.

Hélas! étais-je à ce point métamorphosé? Avais-je si complètement changé de nature? Était-il possible que mes défauts constitutionnels se fussent, comme cela, subitement redressés? Hier encore, faible et involontaire, avais-je aujourd'hui tant de puissance à l'effort et de goût à l'action? Non. En dépit des conseils et de l'exemple, j'étais resté, cette fois-là encore, à vingt ans, et pro-

portion gardée, ce que j'étais enfant : un être de pensée plutôt que de résolution, échauffé seulement par quelques fugitifs transports, par un de ces petits bouillonnements d'âme qui se produisent sous l'empire d'une émotion forte, mais qui ne durent pas. J'étais au fond, à peu de chose près, le même être indécis et flottant, — un pauvre rêveur amoureux de recueillement et de solitude, plus apte à ressentir la beauté des choses et à rendre ses impressions qu'à conduire des régiments à la tuerie.

Je m'en aperçus bien au contentement profond que j'éprouvai à l'idée d'un séjour prochain dans une garnison reculée, à la limite des déserts sahariens, que mon imagination se mit à peupler par avance de tous mes fantômes de songe. Si donc, même à ce moment-là, je n'avais écouté que mes instincts ou ma raison réfléchie, j'aurais fait tout autre chose qu'un homme de guerre sans vocation réelle. Mais, en l'orgueil de mes récents triomphes, pénétré que j'étais de l'énergie factice que m'avaient communiquée la foi héroïque et la parole ardente de ma sœur Anne,

je m'engageai résolument dans la carrière.

L'intrépide fille m'accompagna jusqu'à Marseille. Là, elle me sauta au cou et m'étreignit longuement. Elle se retira ensuite, le cœur déchiré, mais vaillante et forte, ne voulant rien laisser paraître de l'émotion violente qui l'oppressait.

V

Or, il n'y avait pas encore un an que j'avais rejoint, lorsque des bruits de guerre commencèrent à circuler. On était en 1892. Un roi nègre, rompant tout à coup les conventions conclues entre la France et son pays, le Dahomey, venait de faire une incursion hostile sur les territoires placés sous notre protectorat. Des villages avaient été détruits, des plantations ravagées, des milliers d'esclaves emmenés captifs..... Bref, on nous provoquait à la guerre ; elle eut lieu.

Le 9 août, s'ouvrirent les hostilités.

Aussitôt affluèrent de toutes parts, sur le littoral barbare, de nombreux détachements de troupes

multicolores. Mon régiment fournit deux compagnies. Je devais faire partie de l'une d'elles. Elle formerait, avec de la cavalerie et des soldats du génie, l'avant-garde du Corps expéditionnaire. Nous irions, à travers la brousse, au-devant de l'ennemi, pendant que des canonnières bombarderaient, au fond des lagunes, les villages maritimes.....

Les lettres que nous échangeâmes alors, ma sœur et moi, mirent en relief, mieux qu'elles ne l'eussent pu faire à aucune autre époque de notre existence, nos deux natures si absolument dissemblables. Témoin les suivantes, que j'exhume des profondeurs d'un tiroir où j'en garde cent autres d'elle : reliques sacrées, plus chères à mon cœur à mesure que le temps fuit.

Le 4 août, peu de jours avant notre entrée en campagne, je lui écrivais :

Anne aimée,

Je t'ai écrit de Batna mon dernier petit mot. C'est de Porto-Novo que t'arrivera cette lettre. La guerre est déclarée. Nous n'attendons plus que le signal de

nous mettre en marche. C'est nous, avec l'artillerie de marine et un détachement du génie, qui ouvrons la campagne. Nos hommes, qu'on achève d'équiper, sont dans une jubilation extrême. L'idée qu'ils vont avoir l'honneur d'être les premiers à affronter l'ennemi, à lui faire la chasse, les monte à un degré d'enthousiasme tel, que je n'ai pas de mots pour te le dépeindre. C'est en riant qu'ils s'apprêtent au carnage, en poussant des hourras belliqueux. Les uns chantent en chœur des refrains de guerre improvisés pour la circonstance. Les autres s'exaltent à des récits fabuleux que des vétérans, qui ont soi-disant traversé le pays, leur content avec une verve endiablée. Et on a beau leur dire qu'ils vont avoir à guerroyer sous un soleil perfide, en des régions couvertes de brousses et de marécages, où les guettent d'horribles fièvres; on a beau leur souffler qu'ils vont avoir affaire à des peuples farouches, habitués aux égorgements, à une armée noire dressée à toutes les atrocités, où se rencontrent des régiments de femmes encore plus féroces et redoutables que les hommes, cela ne fait que les enivrer davantage. Ah! ah! ah! Comme ils vous vont galamment estafilader ces belles négriotes, garde d'honneur de *Bec-en-zinc!*..... — « Attention, là, mes lascars! Aux amazones, et respect, s'il en tourne, à la colonelle! » Non, tu ne peux te faire une idée de leur folle et héroïque gaieté.

Et moi qui les vois et qui les entends, je reste froid aux mâles accents de cette gaieté héroïque, j'assiste sans émotion à ces tumultueux apprêts de combat. Pour un peu, ne m'en veuille pas de cet aveu, chère sœur aimée, je me prendrais de pitié envers ces jeunes braves qu'on va tout à l'heure conduire à la tuerie, sous prétexte de venger je ne sais quelle injure et de faire respecter nos droits, mais effectivement pour l'odieux avantage d'exterminer un peuple et de reculer à ses dépens nos frontières coloniales. Décidément, je trouve, en y réfléchissant, que la guerre est chose monstrueuse et criminelle. Et je souscris de tout cœur à l'ironie piquante d'un La Bruyère, quand il dit que, « pour quelques lambeaux de terre, les hommes sont convenus de s'égorger, et qu'à la pratique de cet art abominable ils ont attaché la gloire et la plus solide réputation. » Singulière réputation, en effet, que celle qui s'acquiert et se soutient à force de massacre et de spoliation, que celle qui s'édifie sur la désolation et la ruine.

Tu me diras que, dans le cas présent, nous nous proposons un but plus noble, qui est d'élargir le champ du progrès, de porter la civilisation au cœur de populations barbares, coutumières de meurtres et de sanglants sacrifices, « de leur enseigner au moins le respect de la vie. » Étrange façon d'apprendre à un peuple le prix de la vie que de le tailler en pièces. Et

quant à notre civilisation, crois bien que tous ces négriots-là en ont une instinctive horreur, autant que de nos sciences, dont ils n'ont cure, et de nos arts, dont ils se moquent. Du reste, est-il bien sûr que notre état social vaille mieux que le leur?.....

Je frémis d'épouvante à l'idée des effroyables boucheries auxquelles il me va falloir prendre part demain peut-être..... Me préserve Dieu de toute défaillance! Qu'il éloigne de mon cœur, au moment du danger, tout sentiment de crainte, — la peur que je hais et dont cependant j'ai l'appréhension. Eh! qui peut répondre de soi? D'autant que, pour te tout dire, j'y ai sacrifié déjà, à ce sentiment lâche. Oui, à mon départ d'Algérie. Il y avait là, parmi ceux qui restaient, dix, vingt officiers volontaires qui tous demandaient instamment à faire campagne. J'ai été tenté de permuter avec l'un d'eux. J'étais prêt à feindre une indisposition, afin de couvrir d'avance ma pusillanimité, cette peur dont j'avais l'obsession. Ton souvenir évoqué soudain, sœur chérie, le chagrin profond que j'allais te causer, m'ont retenu d'accomplir un acte dont tu aurais rougi. Que veux-tu? Il reste encore un peu en moi de l'enfant timide et irrésolu que tu as pris tant de peine à mettre dans sa voie. Eh! y marche t il vraiment, dans sa voie?.....

Et puis, j'étais déjà si attaché au pays que je viens de quitter! Ses belles forêts de cèdres, non moins que

ses montagnes rocheuses et ses longs défilés s'ouvrant sur de lointains déserts de sable, m'avaient littéralement conquis. Je ne pouvais plus me séparer de ces paysages grandioses où tant de fois je m'étais égaré, seul avec mon rêve, où, lorsque j'étais las, je trouvais des pelouses vertes pour m'asseoir, à l'ombre des palmiers et des tamaris.

Ici, je n'ai plus, devant moi, que des horizons mornes. D'un côté, la lagune, où s'assemblent, dans les brumes, autour des bateaux et des pirogues, des bandes d'oiseaux criards; de l'autre, de grands espaces nus, sur lesquels se tassent, pauvres et chétifs, des villages que, sans doute, nous brûlerons demain.....

Demain! Où serons-nous demain? Dans la brousse apparemment, à moins que le destin ne nous emporte ailleurs. Sait-on jamais ce qu'il advient de nous en pays barbare? En face de cet inconnu, je songe à toi, sœur bien-aimée. Ton image me hante, et j'entends que tu me parles de nos morts illustres... Que n'es-tu là plutôt, que n'es-tu là en personne pour encore m'entraîner et me servir d'exemple!.....

Je t'envoie une toute petite carte du Dahomey que j'ai tracée à ton intention pas plus tard qu'hier. Tu m'y suivras sur les routes perdues d'Abomey, la capitale noire. . . . . .

. . . . . .

A l'instant, l'ordre est donné de partir.

Adieu, petite sœur chérie. Prie la Vierge et ta sainte patronne qu'elles montent mon courage jusqu'à l'enthousiasme des braves que je commande, et que je ne faillisse point au devoir. Je te couvre de mes plus tendres baisers. MAURICE.

Le 18 septembre suivant, la veille de Dogba, je recevais d'elle cette réponse, d'où s'exhale, d'un bout à l'autre, l'âme grande, l'âme guerrière, l'âme patriote des Dasthènes :

Maurice, Maurice, dois-je en croire mes yeux? Est-ce bien toi qui m'écris? Depuis hier que ta lettre m'est parvenue, je me sens l'âme abattue, consternée. Je vis en proie à une mortelle tristesse ; je demeure en une sorte de cauchemar où d'affligeantes visions me poursuivent et m'accablent. Je ne vois plus rien qu'un trou noir et béant, où s'abiment, avec toi, avec moi, de très glorieuses choses, dont tu avais le devoir de soutenir l'éclat.....

Eh quoi! tu en es venu là de discuter sur l'injustice et la folie de la guerre, de douter de ta vocation, d'appréhender de commettre une action lâche, juste au moment d'affronter le péril! Tu en es venu là, toi, le fils et le petit-fils de soldats sans peur, dont toute la carrière n'a été qu'une longue suite d'actions brillantes!

C'est grand'pitié, en vérité, et j'en rougis pour mon frère autant que je le plains.

Maurice, Maurice, qu'importe au soldat que la guerre soit ou non justement entreprise quand les chefs commandent! Son rôle n'a rien que de sacré, étant tout d'abnégation, de dévouement, de sacrifice. Ah! lorsque, jadis, le lieutenant Dasthènes s'enfonçait, à la tête d'une faible compagnie de volontaires, au cœur des tribus kabyles, le front déjà auréolé d'une sainte blessure, il ne songeait pas à se demander pour quels griefs à redresser, pour quels intérêts à venger, il s'était mis en campagne. Autre était sa préoccupation, autre son état d'esprit, autre son idéal. Il allait, bivaquant à travers les villages maures, saisi d'une belliqueuse ardeur, soulevé d'une force qui, malgré lui, l'entraînait, violenté d'un seul immense désir : combattre, marcher à la rencontre d'un ennemi qu'il fallait vaincre et soumettre, inscrire du même coup, de la pointe de son épée, un nouveau trait de bravoure au livre d'or de la patrie.

Prends garde que ces lauriers si glorieusement cueillis, que le père nous a légués comme la meilleure part de notre héritage, ne se flétrissent par toi. Car l'épée te tombe des mains dans le temps même où naguère il la brandissait en marchant à l'assaut des redoutes, et le courage te faut quand il éprouvait le sien et le haussait jusqu'à l'héroïsme.

Maurice, de beaux lauriers font une couronne d'honneur aux nations. Un peuple n'est jamais mieux illustré que par ses grands capitaines; et je ne sais pas de vertu plus enviable que le courage militaire.

Rappelle-toi ces divines *Soirées de Saint-Pétersbourg* que tu aimais tant à m'entendre lire. Notre de Maistre y proclame que la guerre est sainte. Plus sainte, sans doute, lorsqu'elle a pour but d'implanter une idée civilisatrice chez des sauvages aux coutumes sanguinaires, chez des peuplades dont les révoltantes superstitions violent les lois les plus élémentaires de l'humanité. Alors le guerrier collabore avec Dieu. Il en est l'instrument passif dans l'établissement et la propagation des éternels principes de vérité par le monde.

Crois-moi, Maurice, il n'est métier plus beau que le métier des armes, et qui fasse l'âme plus fière, le cœur plus magnanime. C'était celui de ton père, celui du grand-père. Qu'à l'heure présente, tous deux te servent de modèles. Intrépides et redoutables au combat, ils ne laissaient pas d'être bons, tendres, généreux, ne puisant leur valeur que dans leur amour profond de la patrie et leur culte du drapeau.

Le drapeau! De quelle vénération ils entouraient cet emblème sacré! Comme ardemment ils enviaient de le promener dans la splendeur des batailles, de le hisser dans la gloire, tout chargé de l'admiration des

peuples ! Et moi-même, faible femme, que de fois, au récit de leurs campagnes, n'ai-je pas souhaité de le tenir comme eux dans mes bras et de mourir en l'embrassant ! Il me prend parfois une folle envie de t'aller rejoindre et de te suivre à son ombre à travers les pays nègres.....

Ce drapeau, Maurice, tu vas le voir bientôt flotter, et peut-être le planter toi-même sur des palais souillés de sang. Où qu'il soit, offre-lui ce que tu as de meilleur dans l'âme : aime-le jusqu'à la souffrance, jusqu'au sacrifice. Il est précédé des vœux de tout un peuple, suivi d'une légion de héros avides comme toi, comme moi, de conquêtes que l'humanité consacre, puisqu'elles doivent servir au triomphe de sa cause.

Ah ! j'ai l'air de t'encourager à mourir. Non. Je voudrais seulement tirer de mon cœur d'irrésistibles accents qui raniment le tien, qui en actionnent l'ardeur, qui en échauffent tous les mouvements, toutes les aspirations..... Va donc, et que le souvenir évoqué de nos morts t'inspire le courage, fasse naître en toi des bravoures qui te haussent à leur taille..... Entre dans l'allégresse de tes compagnons d'armes. Monte-toi jusque par delà l'enthousiasme qui les transporte, et puis, marche à l'ennemi, comme autrefois les chevaliers dont tu portes le titre, au cri de : « Vivent Dieu et la France ! » Je te suivrai, oui, par la pensée,

sur les routes d'Abomey, dans la brousse rougie du sang des braves, sur le chemin par où tu t'acheminerais de triomphe en triomphe vers la gloire.....

Adieu, Maurice, ou plutôt au revoir. Je presse dans mes bras ta chère jeune tête de bel officier et la couvre de longs baisers.

ANNE.

VI

Je restai pendant près de deux mois sans recevoir de ses nouvelles. Je lui écrivis; mes lettres ne lui parvinrent pas. Ce n'est que le 2 novembre, tandis que nous nous trouvions aux prises avec une troupe de guerriers noirs qui venaient de nous assaillir en pleine brousse, que je la revis et l'entendis me crier un suprême appel au devoir, un dernier encouragement à mourir en soldat.....

Le ton de ma lettre, je l'appris plus tard, les dispositions d'esprit que j'y montrais et dont j'avais voulu qu'elle fût instruite, l'avaient d'abord profondément affligée, pour, après, l'irriter tout

à fait contre mes couardises de la dernière heure. Puis, par un revirement subit de ses pensées, elle en était arrivée, la noble et généreuse créature, à s'apitoyer sur mon sort, à tourner contre elle-même l'aigreur dont étaient faits ses reproches. N'était-elle pas la plus coupable, en effet, elle qui, dès ma tendre enfance, avait pris à tâche de forcer ma nature et mes inclinations, de régler ma destinée selon ses vues, de me pousser, malgré mes répugnances, à embrasser une carrière pour laquelle je ne me sentais aucune aptitude? Et de quel droit maintenant osait-elle se montrer si sévère à ma conduite? C'est à elle qu'elle devait s'en prendre, elle qu'il fallait blâmer de son trop de zèle à faire de moi, doux rêveur amoureux de poésie et de silence, un aventureux homme de guerre. Elle serait donc, elle seule, responsable des tristes défaillances qu'il pourrait m'arriver de commettre, de l'affront qu'un Dasthènes allait peut-être infliger à la mémoire sans tache de ceux dont il portait le nom!.....

Cette pensée la fit frémir d'épouvante. Elle en fut obsédée, hantée jusque dans son sommeil.

Elle eut ces cauchemars affreux dont elle me parlait, où je lui apparus plus d'une fois blessé grièvement sur un lointain champ de bataille, et puis mourant, d'une mort obscure, abandonné de tous et méprisé, pour n'avoir pas su être brave.

Elle en souffrit horriblement.

Mais alors, elle commença de ruminer dans sa tête un dessein tragique et fou, que le vieil oncle de la Rive ni personne ne put venir à bout de détourner. C'était de m'aller rejoindre, de partager, au milieu des camps, ma bonne ou ma mauvaise fortune. Elle avait entendu dire, et lu elle-même dans les gazettes, que des femmes françaises, prises comme elle d'un ardent désir de se dévouer à quelque chose de grand, de très humain, venaient de former un Comité de secours aux soldats blessés d'Afrique; que plusieurs d'entre elles, et non des moindres, s'étaient engagées pour le temps de la campagne à soigner nos soldats, comme de simples religieuses ambulancières, dans les hôpitaux et jusque sur les champs de bataille. Des journaux citaient des

noms, vantaient même les dévouements déployés en telle rencontre, les qualités d'endurance dont quelques-unes avaient fait preuve. Cela acheva de la décider. Elle obtint de faire partie de ce bataillon sacré, et, comble de bonheur, elle fut de celles qu'on autorisa à marcher à la suite du Corps expéditionnaire.

Et voilà comment elle se trouva un matin déposée sur la terre d'Afrique, aux rives de l'Ouémé, en plein pays ennemi, avec les troupes de renfort qu'on avait amenées en hâte des garnisons de la côte. Et voilà comment je la revis, peu avant la prise de Cana, du haut d'un petit tertre qui commandait la plaine.

Mais ici se place le trait d'héroïsme par lequel devait être si glorieusement couronnée l'existence de cette créature d'élite, dévorée du plus sublime désir de sacrifice qui ait jamais été en cœur de femme.

C'était le 2 novembre 1892, — le jour des morts. La colonne, renforcée de la veille, reprenait sa marche en avant. Cana, la cité sainte, flamboyait au loin dans la lumière. Il s'agissait

d'enlever cette ville à tout prix, pour, de là, se porter sur Abomey. La colonne n'avançait qu'avec lenteur, en se frayant un passage à travers mille et un obstacles, en livrant d'incessantes attaques aux bandes dahoméennes qui nous harcelaient du fond des halliers.

On se battait depuis le matin, lorsque, aux abords de Muako, les troupes reçurent l'ordre de commencer l'assaut des forts, pendant que mon bataillon, flanqué d'une escorte de cavaliers, partirait en reconnaissance du côté de Dioxoué. Nous exécutâmes ce double mouvement avec une grande célérité. Mais voilà que, au cours de l'opération, plus de 4 000 guerriers noirs, retranchés derrière un marigot couvert de hautes herbes, se précipitent sur notre avant-garde un instant isolée. Ils nous entourent et cherchent à nous couper la retraite. Dans l'air, par-dessus le pétillement de la fusillade, retentissent leurs cris de bêtes féroces. Mais l'élan de nos hommes est tel, que, pendant plus d'une heure, tirailleurs et spahis tiennent en échec toute cette armée de sauvages commandée par Behanzin lui-même.

Ce fut un des combats les plus meurtriers, peut-être le plus mémorable de la campagne.

Nous nous sentions écrasés sous le nombre ; mais nous gardions l'espoir d'être promptement secourus. Cinq ou six kilomètres à peine nous séparaient du Corps d'armée, en train de déloger l'ennemi d'un village fortifié. On devait entendre, à cette distance, le feu nourri de notre petite phalange et soupçonner son extrême détresse.

Cependant aucun renfort n'arrivait. Nous perdions du terrain et nos rangs s'éclaircissaient à vue d'œil. Si l'ennemi parvenait à cerner notre flanc gauche, nous n'avions plus qu'à mourir en lui faisant payer le plus chèrement possible notre vie. Au fort de cette lutte désespérée, notre commandant ordonna à un officier de gravir un monticule d'herbe que nous venions de tourner et d'y déployer le drapeau. Il voulait que tous ces braves, résolus à mourir plutôt que de reculer, pussent, au moment d'expirer, envoyer à ce glorieux symbole de la patrie absente, de la famille et du foyer, leur dernier adieu.

C'est moi qui fus désigné pour exécuter cet

ordre. Aussitôt je gravis le calvaire et y fis flotter notre étendard. Mais les balles m'y suivirent. Deux coups de feu m'atteignirent au bras droit et à l'épaule qui m'arrachèrent un cri de douleur. Avec l'énergie que décuplait l'exaspération du moment, je serrai de l'autre main contre ma poitrine l'emblème criblé de trous. Un rayon du couchant en faisait scintiller les ors.....

Et l'action se continuait plus chaude, plus âpre, plus effroyable. L'ennemi, gagnant du terrain, allait envahir le monticule.

Alors je reculai d'un mouvement instinctif, en la terreur, en la sensation de la mort que j'aurais voulu fuir.....

— Maurice! me cria-t-on tout à coup, plutôt mourir que de l'abandonner!.....

Je crus à une hallucination. Ma sœur? Oh! non. Je ne pouvais avoir que l'illusion de sa voix, que je percevais à travers le délire de la fièvre.....

Et pourtant c'était elle. Par quel miracle?..... Je la vis accourir comme dans un rêve, se pencher vers moi qui m'étais affaissé sur le sol, ter

rassé par la douleur. Puis je la vis ramasser le drapeau qui traînait à terre, le prendre en ses bras intrépides, le dresser dans la bataille et, tournée du côté de l'ennemi, clamer de toutes ses forces : « Pour Dieu et la France! » Mais le mot France s'étrangla au fond de sa gorge. Une balle venait de l'atteindre en plein cœur qui la couchait raide morte à mes côtés. Elle tenait encore la hampe du drapeau, dont les plis, larges tombés, nous couvrirent tous les deux..... Quelques jours plus tard, on en devait arborer les couleurs joyeuses sur les débris fumants du grand palais d'Abomey.....

Des renforts arrivaient qui mirent en complète déroute l'armée du roi nègre.

— Bravo, Dasthènes! me cria le commandant, qui ne voyait que moi sur le tertre ensoleillé.

Je m'y étais péniblement mis à genoux, et, muet, les yeux grands de stupeur, je demeurais comme hébété devant ce cadavre, cette chose inerte et sanglante qui avait été ma sœur Anne.....

Je fus décoré sur le champ de bataille. Mais

c'est à la poitrine de l'héroïque fille que resta attachée, pendant cette inoubliable commémoration des morts, comme une palme sur un tombeau, la croix des braves. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

VII

Les Rouvres, où je suis seul à présent, ont bien changé d'aspect. Déjà, quand j'y revins quelques mois après la conquête, tout juste pour rendre les derniers devoirs à notre bon oncle de la Rive, qui venait de s'éteindre de vieillesse à l'âge de quatre-vingt-treize ans, ils m'étaient apparus emplis de désolation. Depuis, un plus grand abandon s'est abattu sur eux. La maison se délabre, et les jardins sont envahis par les herbes. Dans le petit îlot de saules où j'aimais à m'isoler enfant, où ma sœur me faisait de si beaux récits de bataille, s'érige, au bord des eaux, sur une langue de terre bénite, une blanche tombe

en marbre taillé, sur laquelle on lit cette inscription brève :

ANNE DASTHÈNES

morte au champ d'honneur.

2 novembre 1892.

C'est là, maintenant, que me ramènent incessamment mes éternelles tristesses. J'y viens pleurer, gémir et prier : pleurer la chère et glorieuse morte que j'appelle encore à travers mes sanglots ; gémir sur l'âpre destinée qu'on ne violente pas impunément ; prier le Dieu du ciel qu'il me veuille soutenir en mon présent espoir, qui est de revoir en Lui tous nos aimés. Car la terre n'a pour moi, désormais, que de minces attraits. Les jours, comme mon cœur, se vident d'illusions. Les nuits mêmes s'écoulent lentes et sans sommeil. Les oiseaux bleus et roses, beaux comme des étoiles, se sont envolés de mes songes. Je ne vois plus passer en rêve que de grandes ailes couleur de ténèbres, qui scandent de leurs battements sourds

l'éternelle monotonie des heures. Oiseaux fatidiques, je les retrouve jusque dans la veille, planant, loin, sur les paysages sans beauté, au fond des mornes horizons, par-dessus mes Rouvres inconsolés.

L'ONDINETTE ET JEAN DAHOU

L'ONDINETTE ET JEAN DAHOU

A M. Paul Robiquet.

Chaque matin, au réveil — car elles dormaient ensemble, — grand'mère Isbeth, de Vignol en Morvan, disait des contes à sa petite-fille Berthe.

C'étaient de très vieilles fables, d'anciennes légendes habituellement fort gaies, que l'aïeule chuchotait à petits mots doux, très lents, comme embarrassés de sommeil. Parfois le récit prenait une tournure tout à fait drôle, et alors de frais éclats de rire se mêlaient à son grillotis de paroles.

Un matin donc, elle conta à sa petite-fille l'histoire que voici :

En ce temps-là, il y a des années et des années, Jean Dahou était un gentil petit gars qui n'aimait

rien tant au monde que sa mère et le bon Dieu. Il approchait de ses douze ans; il y en avait deux déjà qu'il faisait le rude métier de meneur d'eau. Un soir, à l'époque du flottage, tandis que la lune promenait dans le ciel son dernier croissant, Jean Dahou, armé d'un long croc, suivait les bords de la Cure, surveillant sa « moulée », que le flot emportait vers Auxerre. Tout à coup, son train s'arrêta en pleine goulette, qui est le milieu du lit de la rivière. Quelque chose, il ne savait quoi, obstruait le passage. Cela arrivait souvent dans le cours d'un aussi long voyage; sans compter les envasements et les heurts contre les rives.

— Allons, bon! se dit-il, qu'y a-t-il encore?

Et, passant sa perche sous les bûches flottantes, il sentit un corps mou où la pointe et les crochets de fer enfonçaient. Il tira à soi. Ça avait l'air d'un énorme paquet de linge blanc entortillé d'herbes. Quand il l'eut hissé d'un grand effort sur le sentier de halage, vitement il le déplia. Quelle surprise!...

Il venait de découvrir, sous les herbes, une jolie corbeille d'osier, dans laquelle semblait dormir,

parée comme une châsse, la plus mignonne poupée qui se pût voir.....

— Avec des cheveux blonds comme moi, grand'mère? dit la petite fille.

— Oui, ma mie, avec des cheveux blonds comme toi.

— Et puis des yeux bleus?

— Les tiens sont noirs; mais tu es plus belle.

.....Tout de suite, il pensa que ce pourrait bien être la poupée de la petite Clémence Dabin. Son parrain, le grand Jérôme, avait coutume de lui faire d'aussi riches cadeaux. La rivière, qu'un orage avait grossie subitement peu de jours auparavant, avait sans doute, en glissant sur la berge, emporté, avec l'amas de linge, la poupée oubliée là par l'enfant.

Il se trompait.

A peine avait-il effleuré du bout des doigts le joli berceau d'osier, que ce qu'il croyait être une poupée s'anima, prit vie sous ses yeux, se grandit jusqu'à sa taille et commença de trottiner à ses côtés, tandis qu'autour d'eux bercelonnette et mourons d'eau disparaissaient comme par magie.

De linge, il n'y en avait non plus que dans sa main. Ce qui paraissait être du linge n'était que les reflets blancs de la lune sur les herbes.

— Ah! par exemple!...

Jean Dahou n'en revenait pas. Son étonnement pourtant ne fut point de la frayeur, car il était vaillant.

— Qui êtes-vous, petite fille? demanda-t-il.

Une voix argentine et musicale, pareille à la sonnerie des jolies clairins de ses montagnes, lui répondit :

— Je suis l'Ondinette, la petite fée d'eau douce, proche parente de la fée des neiges et des ondines qui chantent aux sources. J'ai pour mission de veiller sur les jeunes imprudents qui s'aventurent le long des lacs ou sur le bord des fleuves et des ruisseaux flottables. J'ai déjà fait plus d'une mère heureuse. Quand les eaux ont surpris ma vigilance et noyé quelque fillette ou garçonnet, je console leurs petites âmes et les emporte en nos palais de cristal.

Jean fit :

— Ah!..... Tu es une fée.....

Et il remarqua combien l'Ondinette était gracieuse et séduisante en sa robe tissée d'herbes fines et fleurie de glaieuls bleus. Son front était ceint d'une couronne de renoncules couleur aurore, et sa longue chevelure éparse, dans laquelle s'irisaient des nacres, semblait faite de ces gerbes de plantes ondoyantes, étoilées d'amarines, qui sentent si bon. A sa ceinture pendait, fondue dans un pli de la jupe vert tendre, une baguette d'émeraude qui ressemblait à une frêle canne de jonc qu'on tiendrait la pointe ou l'aigrette en bas. Mais, ayant ouï dire beaucoup de mal des Ondines, qui sont créatures trompeuses, le gars se méfiait.

L'Ondinette reprit :

— Je ne voyage pas toujours ainsi. Tantôt je me change en libellule : je voltige alors au-dessus des étangs et des mares, parmi les grands roseaux empanachés, ou bien je me tiens d'aguet au sein des menues étoiles d'or, qui sont les fleurs des nymphéas. Tantôt je prends la forme d'un oiseau de rivage : j'ouvre mon aile au vent et, vingt fois le jour, je fais le tour des lacs. Mais il serait trop

long de te conter toutes mes métamorphoses. Qu'il te suffise de savoir que, si, le plus souvent, je descends et remonte le cours des rivières de la façon que tu viens de voir, c'est afin de me faire mieux venir du petit monde dont j'ai souci...

Jean l'interrompit :

— Et tu craignais de m'épeurer?

Elle répondit :

— Oh! non. Je sais que tu es brave.

— Alors, que me veux-tu?

— Te rendre très heureux, Jean Dahou, et aussi ta mère, en t'enseignant le moyen de gagner beaucoup, beaucoup d'argent.

Jean fit :

— Vraiment, tu le pourrais?

— Comme je te le dis.

La pensée de devenir riche avait retourné soudain notre petit Morvandiau. Il attacha sur l'Ondinette un regard implorant, et, le cœur ému, les yeux brillants de convoitise à l'idée de cette fortune imaginaire, il dit de son plus doux accent :

— Alors parle, ma petite fée, je t'écoute. Parle vite et dis-moi comment on acquiert de grandes

richesses. Je voudrais tant en posséder pour que maman soit heureuse.

— Eh bien! voilà : tu vas m'épouser, Jean Dahou, car j'ai résolu d'être ta femme.....

— Ah! ah! ah!.....

— Je t'ai choisi entre tant d'autres, parce que tu es bon, que tu aimes ta mère malheureuse, que tu t'épuises en labeur pour tout juste lui donner du pain.

Malgré le ton dont furent dites ces tendres paroles, Jean Dahou, ici encore, éclata de rire. Lui, se marier avec une fée! Ah! ah! ah!..... La bonne plaisanterie!

— Voyons, tu m'abuses, l'Ondinette, lui dit le meneur d'eau. Les êtres de ton espèce ne s'allient point avec des chrétiens.

— Mais si. Seulement on y procède d'une certaine manière. Toute fée qui se veut engager dans le mariage se choisit par le monde un petit homme très sage, à qui elle fait promettre discrétion et fidélité en échange des faveurs et de la protection dont elle l'entoure. Après cela, elle ne le voit guère qu'une fois par mois, nuitamment,

lorsque la lune penche vers son déclin, et encore du milieu des eaux où elle apparaît. Ainsi nous verrons-nous, Jean Dahou. Et moi, je suivrai incessamment ton bois de moule. Et je le préserverai si bien des chocs et enlisements, que tu feras quatre, cinq et six voyages dans le temps que les autres mettent à en faire seulement un.

— S'il en est ainsi, petite fée, je veux bien être ton mari.

Et notre garçonnet se dressa sur ses pointes afin de paraître un homme.

— Tu garderas le secret de ces choses?

— Oui.

— Il y va de ton bonheur, de ta vie même, entends-le bien?

— Je te promets le secret.

— Tu le jures?

— Sur ma foi.

— Alors, c'est fait.

Et une blanche menotte, si fine et diaphane qu'elle semblait une gouttelette de lumière pâle tombée de l'astre en faucille, se tendit vers lui.

Il la saisit, mais ne sentit rien de palpable...

Comme une vision, l'Ondinette s'était évanouie. On entendit le long du train un clapotis sourd de flots remués, sur lequel se détachait une série de délicieuses notes cristallines, que répercutait mélodieusement le rivage. C'était le chant d'hyménée de la bienfaisante petite fée.

Ils se revirent un mois après, et les mois suivants, pendant des années. Sur la rive où Jean se trouvait, dès que la lune montrait sa face échancrée, une lueur, un rien de flamme bleuâtre, flottant à la surface de l'onde ou au-dessus des bûches, annonçait la présence de l'Ondinette.

Elle appelait :

— Jean Dahou! Jean Dahou!

Il répondait :

— Me voici.

Et d'un bord à l'autre, quelquefois sans se voir, ils se disaient des mots qui rendent heureux.

Elle le nommait son gentil flotteur; lui, sa tendre et secourable petite fée. Grâce à elle, ses trains allaient vite et *bordaient* à miracle. Aussi eut-il bientôt fait d'amasser un avoir considé-

rable; et il commença de goûter le plus parfait bonheur qui soit sur terre.

Or, tu apprendras, petite, ce que d'autres et moi-même savons de longue main, que l'extrême prospérité enivre souventes fois l'esprit des plus sages. Un jour que d'anciens amis demandaient avec malignité à notre petit homme le nom du saint dont il avait capté là-haut les faveurs, ou du diable à qui il brûlait en bas son huile, comme on dit:

— Les fées me protègent, leur répondit-il fièrement; j'en porte tous les secrets.

Et traître à ses promesses, infidèle à la parole donnée, il narra avec orgueil son aventure avec l'aimable petite fée d'eau douce, et il se vanta du tendre amour qu'il lui avait inspiré.

Dès lors le charme fut détruit.

Il mourut à peu de temps de là, au moment où il parlait avec le plus de complaisance de ses richesses, qui allaient toujours en s'accroissant, et de la joie infinie dont son cœur débordait.

Comme il était sans famille, sa mère l'ayant précédé de quelques mois dans la tombe, ses

biens, conformément au désir qu'il en avait exprimé, furent répartis aux flotteurs indigents de la vallée de la Cure. Ceux-ci, du moins, recommandèrent son âme à Dieu.

Depuis, l'oubli s'est fait sur sa mémoire.

On dit qu'à certains soir d'été, à l'époque du flottage, sur la fin de la lune, les eaux du fleuve se prennent encore à clapoter d'une façon bizarre. Et l'on entend, assure-t-on, dans le bruissement du flot, dans le murmure des herbes qui bordent le rivage — est-ce un oiseau? est-ce un esprit? — une traînante voix qui plaintivement appelle : « Jean Dahououou!... Jean Dahououou!... »

La moralité, concluait hardiment grand'mère, c'est qu'il ne faut découvrir à personne le secret de son bonheur, trop de méchants y portent envie.

— Si tu es heureuse un jour, toi, mignonne — le veuille le doux Seigneur du ciel! — ne dis jamais combien.

LE VIEUX CIRCAËTE

Conte d'un Oiseleur.

LE VIEUX CIRCAËTE

A Marcel Laurent.

Il y avait une fois, dans la forêt de Cheurs — aux confins des brandes berruyennes, — un vieil aigle Jean-le-Blanc, autrement appelé circaete des Gaules, qu'on réputait la terreur des loges et des campagnes environnantes. Il n'était bûcheron ni paysan qui n'eût à se plaindre de ses méfaits. Et l'on ne s'étonnait pas autrement d'apprendre que, bien au delà de son domaine, à plus de trois lieues à la ronde, s'étaient exercées, contre l'un, contre l'autre, ses déprédations et ses rapines.

Les lézards verts, la grenouille des marais, les serpents et les salamandres, toutes les sortes de reptiles, enfin, composaient sa nourriture habituelle. Mais, soit que son goût se fût blasé

aux trop copieuses ripailles des années de jeunesse, soit que, en vieillissant, son robuste appétit de naguère fût devenu capricieux, difficile, exigeant, le vieux rapace se sentait à présent fort porté à rechercher des mets plus rares, une viande chaude d'une saveur plus relevée à la fois et plus délicate.

Par exemple, il lui prenait souvent envie, histoire de varier son régime, de se régaler d'une jeune volaille, d'un caneton, d'un lapin gras ou d'un dindonneau. On assurait même qu'il s'attaquait au menu bétail, aux cabris et aux agneaux, ces petits agneaux bruns, l'ornement, le charme aimable de nos brandes, sur lesquels il fondait à l'improviste, et qu'il arrachait sans pitié aux caresses des brebis éperdues. Oh ! les lamentations, les colères ardentes, le soir, au fond des loges et des fermes, quand le troupeau regagnait l'étable deux fois atteint dans son espoir!.....

Dès l'aube, on partait en chasse, à trois, à quatre, à six, bien décidé à ne rentrer que l'oiseau mort, avec, au bout d'un épineux rotin, sa dépouille pantelante. Que s'il n'était que blessé,

on le clouerait vivant à la porte d'une grange, le despote, le tyran, ce pendant que poulailles et petits moutons défileraient devant lui pour le voir agoniser. — L'homme met toujours en ses vengeances un peu de cruauté lâche.

Mais, ces jours-là, on ne le rencontrait jamais, le tyran, ou, s'il se montrait quelque part, c'était à de telles distances, que les plombs ou la balle du tireur s'allaient amortir dans l'épaisseur de son plumage sans même en détacher un frêle duvet.

Prudent et défiant par nature, il ne se laissait que rarement approcher.

Perché droit sur les dernières cimes des grands chênes, d'où ses larges yeux d'or embrassaient tout l'horizon, épiant les bois, sondant les clairières, surveillant les sentes, il s'envolait à la moindre suspecte apparition. Il s'enlevait dans les airs à des hauteurs prodigieuses, et là, paisible, dédaigneux, solitaire, se prenait à décrire des orbes silencieux, ou bien à s'immobiliser sur ses ailes éployées: tel un oiseau de légende au firmament nu. Et les loges et les fermes

restaient à la merci de ce redouté pillard.

Pourtant, chose singulière, la forêt, d'un bout de l'année à l'autre, retentissait de chants. Ses jolis petits hôtes — oiselets sans défense, — loin d'y être en proie à de perpétuelles frayeurs, y paraissaient heureux, contents, ivres de libre vie. Le terrible carnassier ignorait ou semblait ignorer ce menu monde-là. Du moins il ne s'en préoccupait pas. Il le laissait tranquillement vaquer à ses affaires, pourvu qu'on ne le gênât point dans les siennes. A peine s'il daignait, par hasard, laisser tomber son regard sur quelque chanteur de marque.

Disons mieux, c'est par lui que régnaient en forêt la paix et la concorde, par lui que les petits oiseaux y trouvaient abondance et sécurité. Car il en défendait jalousement l'approche contre tous les autres prédateurs : buses, bondrées, milans, faucons, balbusards, toute la gent des parasites, mangeurs de proie et friands de tuerie. Et quand, d'aventure, il apportait en ses ongles puissants un gibier de choix pour le déchiqueter, tranquille, dans la branchure d'un chêne, plus

d'un bec-fin y trouvait à gratter sur ses reliefs. Et c'était, pour des jours, table mise et franches becquées, — une bénédiction.

Vous avez remarqué, sans doute, le silence morne, angoissant, qui se fait dans les bois quand se montre au-dessus des cimes l'épervier ou l'autour. Les oisillons interrompent tout à coup leur concert, saisis d'une subite épouvante. Blottis dans la ramure, l'œil hypnotisé sur l'ennemi, ils regardent s'éloigner cette bête de rapine au vol fascinateur, dont l'écho traîne la voix miauleuse au fond des solitudes.

Il ne se passait rien de semblable en forêt de Cheurs au temps où notre vieux circaète en avait fait son aire d'habitat; le petit monde ailé s'y égosillait de l'aube au soir, plein d'insouciance et de témérité. On y rencontrait alors tous les chanteurs de profession : ceux qu'on voit dans les haies en bordure sur les chemins de campagne, ceux des vergers et des parcs enclos, ceux des rivages et de la brande, toute la lyre! La plupart se réfugiaient dans le voisinage du circaète, comme pour se confier à lui; et ils y déployaient une telle

vigueur de voix enivrée, qu'on aurait pu croire qu'ils chantaient à l'unique fin de forcer son admiration. Des merles, dans les érables, esquissaient de magnifiques andantes; les loriots au vol d'or sonnaient au matin son réveil; et le soir, jusque très avant dans la nuit, le rossignol, pour l'endormir et bercer ses rêves d'oiseau royal, lui faisait entendre les plus harmonieuses variations de son répertoire.

Lui n'y prenait pas garde. Placide, indolent, silencieux, hors des heures qu'il passait en chasse à guetter sa proie, à planer, à tracer de grands cercles d'exploration — exercices de haut vol dans lesquels il excellait, — il employait le temps à somnoler sur un arbre, à s'étirer, à lisser lentement ses longues pennes en éventail, son manteau noir rayé de brun, son jabot blanc strié de roux.

Des fois, aussi, il s'oubliait en des immobilités profondes. Hiératiquement dressé sur son perchoir, le front haut, l'œil fixe et perdu dans le vide, il ne bougeait non plus qu'une bête sans vie. On aurait dit un oiseau de blason sur champ

d'azur ou de sinople, suivant qu'un pan de ciel ou de forêt en présentait la sculpturale attitude. Oh ! cette fixité de regard, cet œil fier et contemplatif des grands aigles, qui nous en dira jamais le troublant mystère, l'expression sublime, évocatrice de songes et de pensées lointaines !.....

Que regardent-ils donc, en effet, à travers les espaces, par delà les nuages, au fond des cieux ? En captivité, ce regard-là traduit apparemment l'intense aspiration de leur être à reprendre l'essor, à s'envoler dans les airs dont ils sont les souverains redoutables. Mais, en forêt, sur la roche sauvage, escarpée, inaccessible, ont-ils donc de même la nostalgie de ces altitudes vertigineuses, où, loin, très loin de la terre, ils s'enivrent de lumière et de liberté au bleuissement radieux des étendues ?.....

Comme les grands aigles, notre âme, évadée de sa prison de chair, s'envole, elle aussi, à de certaines heures, par delà les plaines éthérées, en des régions sans rivages où l'on croirait qu'elle a vécu d'une vie antécédente. Elle en a gardé sans doute comme un souvenir heureux. Et

c'est pourquoi rien, à présent, ne lui saurait être plus ineffablement doux que ces ascensions brèves vers l'infini, que ces repos intermittents dans l'éternel mystère.....

Or, il advint qu'un jour le vieil aigle fut tué par un chasseur. Voici en quelles tragiques circonstances.

C'était passé midi, dans une échancrure de forêt. Il venait, en décrivant ses lents circuits à ras du sol, de saisir un lapereau à l'orée de sa tanière. Avide, il commençait à lui fouiller le cœur, lorsque survint un de ses congénères, poussé, selon toute apparence, par quelque coup de vent en ces parages giboyeux.

Ces oiseaux sont avec leurs pareils d'humeur jalouse et querelleuse. Ils regardent d'un œil furibond celui d'entre eux qui, plus heureux, s'est emparé d'une riche dépouille. Ils se la disputent le plus souvent, et une lutte s'ensuit, longue et acharnée.

Tel se présente, terrible, roulant des yeux de flamme, l'audacieux aventurier. Il fond sur son

adversaire les ongles tendus et le presse vigoureusement. Mais le vieux circaète, qui l'a vu venir, l'évite d'abord, se dérobe à son attaque, puis dresse l'échine et défie l'impudent.

Deux cris perçants retentissent sous le ciel, que prolonge un roulement d'échos dans les futaies prochaines : c'est le signal du combat.

Aussitôt ils se jettent l'un sur l'autre avec furie, se saisissent par les serres, se soulèvent et retombent ensemble sur le sol, où gît la victime expirante que l'ancien a lâchée.

A lutter leur colère s'aiguise, leur courroux s'exalte, leur rage s'exaspère. Plantés sur leurs talons nerveux, les ailes traînant à terre, ils se reculent pour s'élancer de nouveau d'un élan plus impétueux. Farouches, dardant l'un contre l'autre des regards étincelants, ils se reprennent, se frappent, se renversent, se fouillent du bec et des ongles aux flancs, à la poitrine, impitoyablement. On entend claquer les rostres, crisser les doigts, souffler les gorges. Des paquets de plumes volent au vent, jonchent l'arène qui se creuse çà et là sous la torsion de leurs muscles d'acier. Des

filets de sang jaillissent du col entamé, éclaboussent leur cuirasse de plumes, coulent sur leurs tarses écailleux, fouettés par leurs longues pennes. Les yeux s'injectent; ils n'y voient plus. Et la lutte quand même se prolonge, violente, furieuse, acharnée, meurtrière, en cette encognure de forêt, sous l'abri des chênes impassibles rangés sur les lisières.

Ils sont de force égale. Le premier est de plus grande taille, d'envergure plus puissante : les coups qu'il porte sont formidables ; mais le second paraît plus jeune, plus agile : les blessures qu'il fait sont innombrables, sinon très profondes. Insatiables tous deux, fous de haine et de férocité, ils s'en veulent à mort : le combat n'est pas près de finir.....

Il dura jusqu'au déclin du jour.

A ce moment, une détonation retentit qui sépara soudain les combattants.

Ils s'enfuirent, renonçant pour l'instant à l'objet de leur querelle. Mais tandis que l'un s'enlève d'un seul coup d'aile dans l'espace, hors de la portée du chasseur, l'autre, dont cette

lutte vient d'épuiser la vieille ardeur, gagne péniblement la cime d'un chêne antique, où il se branche, insoucieux de veiller à sa sécurité. Au même instant, un paysan caché sous les couverts, dont il ne soupçonne pas même la présence, le couche en joue. Le coup part. Une balle le vient atteindre en pleine poitrine. Frappé à mort, l'oiseau se raidit d'abord, puis chancelle, s'affaisse sur lui-même. Son poids l'emporte ; il dégringole du faîte de l'arbre en battant les branches de son corps et de ses ailes abandonnées.

Il fit en tombant un bruit immense. On eût dit que le chêne sur lequel il s'était posé s'abattait sur la forêt.....

Ce fut un événement dans le pays.

On cloua la bête les ailes écartées sur la porte d'une grange, et l'on vint de très loin pour voir ce grand oiseau crucifié, qui avait été pendant si longtemps, partout à la ronde, la terreur des loges et des fermes.

Bûcherons et paysans de Cheurs furent dans une jubilation extrême, comme s'ils venaient

d'être délivrés du plus épouvantable des fléaux.

Hélas! leur joie fut de courte durée. Ils s'aperçurent bientôt que les pilleries recommençaient de plus belle, même qu'elles étaient plus fréquentes et dommageables depuis la mort du vieux circaëte. L'aigle, en disparaissant, avait laissé le champ libre à toute une gent carnassière dont les meurtres ne se comptaient plus. Des bandes de faucons, milans, autours — mendiants funestes, rôdant les bois et les habitations — s'étaient abattus sur le pays. Ils le tenaient maintenant en coupe réglée, livrant une guerre incessante aux agnelets, aux canetons, aux petits lièvres, aux poussins et aux pigeons, qu'ils pourchassaient jusqu'au fond des colombiers. On en tuait un, il en surgissait dix on ne savait d'où. Le ciel parfois en était noir, la forêt infestée.

La forêt ! Elle avait bien changé de physionomie depuis la mort de son royal vieil hôte. Si joyeuse et chantante naguère, elle semblait morne et inhabitée maintenant. Les oisillons s'y mouraient d'effroi et d'ennui. Tapis au plus épais des fourrés, ils n'avaient plus souci que d'échapper

aux serres menaçantes des sinistres rôdeurs dont ils se sentaient enveloppés. Plus de chants sur les lisières, plus de ces divines symphonies qu'y exécutaient tout le long du jour des musiciens de race : grives, rossignols et pinsons. Il y régnait un affreux silence qu'interrompait à tout instant l'appel désespéré d'un oiselet surpris.

Pour se soustraire à cette mauvaise engeance, les pauvres petits ne surent plus bientôt où se réfugier. On en voyait partout gîtés et terrés. Plusieurs s'aventuraient jusque dans les étables, sous le toit de bruyère des loges, au fond des ventes. Et tout le monde se prenait pour eux d'une tendre compassion; car c'était pitié, vraiment, de les voir ainsi errer autour des maisons, de les entendre pépier anxieusement sous la bruyère, exhaler aux quatre vents du ciel leur plainte longue ou brève d'oisillons transis.

C'était pourtant leur façon de dire :

— Vous voyez bien, vous autres du pays de Cheurs, que notre vieux souverain n'était pas tant à redouter ni si abominable, puisque sa mort n'a fait que nous rendre tous plus malheureux

que nous n'étions de son vivant. Vos dommages ont centuplé ; la terreur, parmi nous, s'est établie en permanence.

Bûcherons et paysans comprirent, dit-on, l'apologue. Ils réfléchirent qu'il est sans doute des maux inévitables, et que, le monde étant ainsi, impuissant à s'affranchir totalement du maître, mieux vaut parfois un tyran que cent et mille tyranneaux.

LE CHEVALIER NOIR

Nouvelle fantastique.

LE CHEVALIER NOIR

A Maurice Rollinat.

En ce temps-là, les gens de chez nous, — ceux de Malvève-en-Lignières — simples et superstitieux, plus superstitieux que simples, avaient foi encore aux apparitions. Ils croyaient à l'existence de malins génies: follets, fadets, lupeux, lubins, garous, lavandières et meneurs de nuées, aussi fermement qu'à l'Évangile. Ils s'en contaient les méfaits et les malicieux tours, le soir, au fond des hameaux, cependant que la dame de Nohant (1) en poétisait les menées nocturnes dans des romans restés célèbres.

Mon adolescence remonte précisément à ce

(1) George Sand

temps-là. En août 1868, j'avais juste quinze ans. L'esprit féru de merveilleux, comme un vrai fils de campagnard que j'étais, l'oreille ouverte à toutes les inventions rustiques des conteurs de légendes, il m'arrivait d'assister, curieux et avide, aux soirées « parlières » sur le pas des loges, d'où je sortais l'imagination troublée, le cerveau hanté par toutes sortes d'idées fantastiques.

Or, c'était au lendemain d'une de ces veillées fameuses. J'étais encore sous l'impression des fabuleuses chevauchées d'un certain *chevalier noir,* qui, jadis, nuitamment, courait nos taillis et nos brandes, implacable et terrible, partout fouaillant l'injustice et redressant les torts, à la manière d'un paladin de grand lieu.

Je revenais du village de Besse et me rendais aux Ajoncs-Neus, à six kilomètres de là, de l'autre côté des bois de Mérolles. J'avais laissé, à Castel-Fague, la grand'route pour prendre la traverse, moins fréquentée et plus accueillante.

J'ai toujours, s'il faut que je le dise, fui d'instinct les grands chemins et recherché les sentiers perdus. La foule et le bruit me font peur. Je leur

ai préféré la solitude et le silence, du plus loin qu'il me souvienne.

Mais j'avais ce soir-là un autre motif de prendre par la traverse. C'était l'espoir d'y rencontrer, au fond d'une lande sauvage où il s'était hutté, un bon et rude vieux, le père Guiroux, gardeur de bêtes aux Ajoncs-Neus.

J'en avais fait la connaissance, un jour de foire aux valets, à Châteauroux. Un ami de mon père, devenu le mien bien avant la mort de la petite Reine, son unique enfant — une fillette de mon âge qu'il me destinait en mariage, — m'avait emmené là pour mon plaisir; et Dieu sait si je me fis faute d'y récréer mes oreilles et mes yeux!

J'avais rencontré Guiroux dans l'après-midi, affalé sur un banc des promenades, geignant et se « guémentant », comme on dit là-bas, avec une feuille de chêne flétrie à son chapeau. Brioleux à Chamois depuis sa jeunesse, il venait d'en sortir pour une cause futile, et la loue lui avait été dure. Pensez, à son âge: soixante-dix ans, peut-être plus! J'en avais prévenu notre ami, qui, touché de son infortune, de son air piteux

de vieillard en abandon, l'avait *accueilli* et fait entrer le soir même comme bouvier aux Ajoncs-Neus.

Depuis, nous avions l'un et l'autre grande satisfaction à nous voir, lui parce que ses vieux ans s'égayaient à ma jeunesse, moi, parce que j'y gagnais d'entendre de très curieuses histoires de fantômes. Car le bonhomme était de son pays : il en avait toutes les superstitieuses croyances. Des fois même, quand je le trouvais rentrant à la ferme, assis sur son âne, un grand âne brun à longs poils, aux oreilles cassées et tombantes, d'une intelligence rare, il me prenait en croupe, et nous faisions ensemble une partie du chemin.

Je m'en allais donc par le sentier, tout droit vers la grande lande qui servait de parc aux troupeaux.

Guiroux n'y était pas. J'en fus surpris. C'était à peu près l'heure à laquelle il ramenait ses bêtes à l'étable. Il avait dû quitter plus tôt la bruyère. J'accélérai le pas afin de le rejoindre un peu plus loin, à l'entrée d'une chôme où ses bes-

tiaux avaient l'habitude de s'arrêter pour boire à la mare : une pièce d'eau limpide, peu profonde, mais assez étendue, que dérobaient en partie des bouquets d'ajoncs.

Le crépuscule tombait, et les formes des choses commençaient à se brouiller. J'allais le regard tendu, et, de temps en temps, je m'équilibrais d'un pied sur une motte pour y voir de plus loin. Mais j'eus beau me crever les yeux à interroger la plaine et à fouiller les lointains, je ne vis rien que des brumes blanches qui montaient des pacages et, par instant, le vol muet d'un grand oiseau sur le ciel assombri. Le silence s'élargissait, l'horizon changeait d'aspect, et je ne sais quoi d'étrangement prestigieux se dégageait du paysage, que je trouvais de moins en moins familier.

Brusquement je m'arrêtai glacé de stupeur. Devant moi, à la distance d'un jet de pierre, entre deux ormes gibbeux et fourchus, venait d'apparaître une bête monstrueuse que montait un cavalier géant. La bête, qui présentait le flanc, détournait vers moi la face, et, de ses yeux flam-

boyants, jaillissaient des étincelles. L'homme, dressé sur sa monture, l'œil fixe et droit, brandissait une sorte d'épieu dont il menaçait une foule d'êtres fantastiques qui se mouvaient à ses pieds. Et c'était d'apparence et de proportions si extraordinaires, que le souvenir me revint de l'histoire entendue la veille. Sur mes lèvres passèrent en un frisson de terreur ces trois mots :

— Le chevalier noir !

J'aurais voulu fuir. Je n'en eus pas la force : mes pieds étaient comme rivés au sol. J'aurais voulu du moins fermer les yeux pour ne plus voir. Je ne le pus pas davantage : j'étais comme hypnotisé, stupide, devant cette sinistre apparition.

Alors je vis des choses !.....

Impassible sur sa bête, le chevalier noir portait tantôt à gauche, tantôt à droite, l'épieu redoutable qu'il brandissait dans sa main vengeresse. Et à chacun de ses gestes, immenses dans l'ombre envahissante du soir, des théories d'êtres fantomatiques surgissaient de toutes parts, qui évoluaient autour de lui dans d'étranges attitudes,

pareils à ces ombres muettes dont parle Dante, qui tournoyaient longtemps en des sentiers ténébreux avant de paraître devant la justice de Minos. Humbles, tremblants, éperdus, ils avançaient, se reculaient, revenaient encore et, finalement, s'immobilisaient les bras tendus, implorants, vers l'effroyable apparition. L'épieu s'abaissait alors, et aussitôt de nouveaux fantômes prenaient la place des anciens, qui s'évanouissaient à leur tour, s'allaient perdre on ne savait où... .

Il en vint des quatre coins de la brande, de tous les villages environnants : des bruyères de La Crou, des terres noires de Castel-Fague, des grandes tailles d'Esquirol, des champs pierreux de Hauterive-l'Abbaye, par légions. Et cela remuait, fourmillait, grouillait dans la campagne illimitée, sous le ciel piqué d'étoiles rares, où la lune tardait à se lever.

Quelque lugubre drame se déroulait apparemment sous mes yeux, dont j'ignorais le sens précis.

Vingt fois, j'essayai de me reprendre, de dominer ma frayeur, de me soustraire à ce ne ses

Bibliothèque des Études
U. O.
Students' Library

quel trouble mortel qui s'emparait de mon âme et en paralysait toutes les énergies. Ce fut en vain. Je demeurai cloué sur place, impuissant à bouger, haletant de terreur et d'anxiété, en proie aux gestes cabalistiques du formidable cavalier, aux regards de flamme de sa bête fixement dardés sur moi.

Je cherchai alors à distinguer, dans cet instable cortège de fantômes qui flottait plutôt qu'il ne marchait, les traits d'un visage, les contours d'un corps, quelque chose de moins diffus que ce que j'entr'apercevais et qui lui donnât quelque apparence de réalité. J'y fus inhabile. Tous ces êtres de rêve étaient tellement mêlés, confondus, insaisissables, que je n'en pus reconnaître positivement un seul.

Il me parut pourtant qu'ils avaient forme humaine, et que l'aspect des groupes variait suivant le point de la lande d'où ils surgissaient.

Ainsi, il me sembla que je voyais venir des bruyères de La Crou une foule de paysans en droguet, maigres, hâves, courbatus de peines et

d'ans. Ils se traînaient sur de pauvres outils de labour dont l'attelage demeurait invisible. Et sans doute ils demandaient grâce, les taciturnes pionniers amoureux des glèbes, pour maints actes de cupidité et mauvaise foi dont ils s'avouaient coupables.....

Des bûcherons d'Esquirol, semblables à des fauves, débuchaient par bandes de vingt, de cent, de mille, on ne savait pas. Voûtés, cagneux, difformes, les mains veuves de leur lourde cognée, ils s'avançaient tout grelottants de peur vers l'impassible justicier. Que d'affamantes et ruineuses soûleries au fond des ventes! Que de préjudices irréparés au sein des bois endommageaient profondément leur conscience!.....

Plus rares, par groupes de dix, par couples et solitaires, des grands seigneurs descendaient des terres noires de Castel-Fague. On les reconnaissait, les hommes, aux chamarrures dont ils étaient couverts et qui brillèrent d'un éclat magique sous les reflets d'argent des premiers rayons de lune, à leurs cheveux tombants et annelés, dont ils se voilaient la face en signe de repen-

Universitas
BIBLIOTHECA

tance; les femmes, aux longues traînes de leur robe de gaze et de linon, aux écharpes flottantes qui pendaient de leurs épaules nues, de leurs coiffures antiques, des chaperons et des hennins endeuillés. On eût dit qu'ils se mouraient de confusion au rappel de tant d'heures impudiques, des folles orgies et des rapts honteux accomplis sous le couvert de la justice et du droit.

Puis ce furent de longues files de pénitents et de moines. Venus des champs en rocaille de Hauterive-l'Abbaye, ils processionnaient par la lande âpre, le capuchon rabattu jusque sur les yeux, apetissés, semblait-il, en l'inclination coutumière de leur corps dressé aux génuflexions et aux prosternements..... Des cloches, au loin, se mirent à tinter: tercets divins qu'une brise faible promena dans le silence angoissant de l'heure. Les brunes et blanches cagoules entourèrent la noire apparition. Il en sortit des voix plaintives, murmurantes, lointaines, comme des voix qui seraient montées du fond des temps. Et je crus comprendre qu'elles criaient, en l'ineffable harmonie des angélus:

— Miséricorde pour le monde, au nom de la Vierge sans tache!.....

La lune, maintenant, passait au-dessus des grands arbres de clôture qu'elle baignait de sa lumière, déplaçant et figurant les ombres. Elles se fusionnèrent, se marièrent aux fantômes de la brande ; elles en confondirent totalement les formes incertaines. Je ne distinguai plus qu'une masse opaque, au travers de laquelle étincelaient toujours les yeux du monstre.

A la lueur des feux que projetaient ces prunelles ardentes, je vis alors l'arme du chevalier s'abaisser une dernière fois, et il me parut que la pointe d'acier en était dirigée contre moi.

Était-ce Dieu possible!

Je me repliai sur moi-même et interrogeai mon cœur. Le bon témoignage que j'en reçus rassura d'abord mes esprits égarés.

Pourtant on est jeune, et, du mal qu'on a pu faire, on n'a pas toujours la notion très nette..... Qui me pouvait rendre ainsi, de mon vivant, justiciable de ce terrible représentant sur la terre des hautes justices du ciel? Les plaisirs frivoles

qui amusaient alors presque tous les instants de ma jeunesse un peu oisive? Mes rêves? Ces rêves doux et aimables que filait tout le long des jours mon éternelle mélancolie? Peut-être aussi les sentiments vains que formait mon cœur, les fols désirs dont j'étais possédé, les amoureux transports qui me venaient des choses de la nature? Que sais-je encore? Cette vicissitude de pensées futiles, de chimères séduisantes qui harcelaient mon imagination travailleuse; les révoltes de mon jeune esprit contre les saintes obscurités de la foi de ma mère, et le secret plaisir que j'avais à contrister parfois celle que, d'ordinaire, j'environnais de toutes mes filiales tendresses. A se scruter ainsi, on se découvre mille et un défauts dont on a peine à ne point rougir. Oh! la sécurité absolue d'un cœur pur en de pareils moments! Oh! les secrètes assurances d'une bonne conscience qui ne vous reproche rien, et qui se joue des menaces comme des réprobations des plus sombres chevaliers!.....

Je m'entendis appeler :

— Pol! Pol!.....

Un frisson glacial me courut de nouveau dans les chairs. Je ne m'étais point trompé. C'est bien à moi qu'en voulait le terrible fantôme, à moi que s'adressait l'ultime démonstration du noir justicier.

— Pol! Pol!.....

La syllabe sonore, que se renvoyaient une série d'échos, retentissait jusqu'au fond des campagnes assoupies.

Éperdu de terreur et d'angoisse, je me sentis défaillir. Les jambes me manquèrent, je m'affaissai sur la lande.

D'instinct, je ramenai mes mains sur mon visage, que j'enfonçai dans l'herbe haute qui couvrait le sol à cet endroit, pensant ainsi me soustraire aux horreurs de cette épouvantable vision. Mais l'image m'en était restée dans les yeux : je continuai de voir d'une vue intérieure.

— Pol! Pol!.....

Mêlé à d'autres mots que je n'entendais pas, mon nom, cette fois, résonna comme l'appel suprême d'une âme aux prises avec le monstre. Et je ne sais comment me vint en la pensée ma

petite amie Reine, récemment morte, que j'avais tant pleurée.

Ce n'était certes point l'accent de sa voix harmonieuse et si douce. Mais la voix que font entendre les trépassés emprunte, sans doute, des mondes où ils résident, quelque chose qui en change totalement l'intonation. Je ne doutai plus que ce fût elle.....

Du reste, je la voyais maintenant, je la voyais de mes yeux. Elle se détachait très nettement du groupe fantomal, et sa beauté angélique, en la blancheur d'un long voile, faisait un peu de jour dans la nuit devenue plus sombre..... Une clarté surnaturelle irradiait, eût-on dit, de sa vêture, de ses cheveux longs, de toute son exquise et délicate petite personne.

— Pol! Pol!.....

— Petite amie de mon enfance, que me veux-tu? m'écriais-je en pensée, car la peur enchaînait ma parole dans ma gorge étreinte.

A la voir, je me sentais devenir plus pur dans mon corps comme dans mon âme; mon esprit et mon cœur s'apaisaient; les terreurs noc-

turnes auxquelles j'étais en proie se changeaient presque en de l'enchantement.....

— Que Dieu est bon, me disais-je, de permettre ainsi aux anges de nous apparaître.....

.....Elle plane à présent au-dessus de l'apparition, portée sur de grandes ailes de chérubin. Elle effleure de son vol le noir chevalier. Elle en fait le tour, lui sourit. On dirait qu'elle se fait un jeu de ses épouvantements. Car l'épieu a beau se dresser dans l'espace, il hésite et vacille en la main qui l'agite ; et, plus légère et subtile qu'une frêle noctuelle, la vierge blanche en esquive le clair acier.

A poursuivre l'innocence la justice perd ses droits.

Cependant, sous mes regards lassés, le bloc animé peu à peu s'effaçait. Ce ne fut plus qu'une masse informe, quelque chose d'inconsistant, d'innomable. Puis, voilà que du sol se détache tout l'appareil. Cela s'enlève par-dessus les arbres, s'oriente dans la nuit, et, violemment, s'élance vers un point de l'espace où palpitent encore, aux souffles errants, de fragiles blancheurs.

— Pol! Pol!.....

Alors ma langue se délia tout à coup, et, du fond des herbes où j'avais le visage enfoui, je répondis en criant de toutes mes forces :

— Reine! Reine! Ma petite Reine!.....

Mais, à ce moment, une main rude s'abattit sur moi qui me souleva de terre. Je me retrouvai debout, ahuri, mal d'aplomb, mais brave et les poings levés, frémissant que j'étais du désir de combattre, de porter secours à mon amie.....

.....Tout s'était évanoui. Je n'avais plus devant les yeux que le père Guiroux monté sur son âne. Il tenait en main l'aiguillon — sa grand'-gaule à virer les bêtes.

— Eh ben! donc, Monsieur Pol, allez-vous me répondre, à la fin des fins! V'là pus d'un quart d'heure que je vous huche, et vous n'avez quasiment pas l'air d'vous en émouver. A quoi donc qu'vous rêvassez là, comme ça, le nez dans la funaire? Tout à l'heure, j'vous voyais dret comme un piquet au biau mitan de la chôme. Maintenant, v'là qu'vous farfouillez le champ du museau tout comme un goret qui ferait ses

dents, sauf votre respect. La grand'nuit nous prend, pas moins, et j'allons arriver tard aux Ajoncs-Neus. Qu'en dira l'maître? Sûrement qu'il en aura du déplaisir. Dégageons-nous à c't'heure, pour qu'il saye content de moi..... J'ai toujours souvenance, voyez-vous, qu'il m'a été pitieux l'an passé..... grâce à vous, Monsieur Pol.....

Le bonhomme aurait pu jargonner ainsi longtemps, je ne l'écoutais pas; et si je répondais, c'étaient des choses incohérentes, qui n'avaient pas le sens commun. J'étais semblable à un homme qu'on vient de tirer d'un cauchemar. J'avais perdu momentanément la notion du réel.

Machinalement je me laissai prendre en croupe, et nous cheminâmes un bout de chemin, Guiroux et moi, dans l'obscurité, enveloppés d'un silence vaste que troublait seule la plainte d'un oiseau de rivage.

— Arrêtez, criai-je à mon compagnon, effaré et subitement repris d'un mortel effroi.

Nous abordions les deux ormes gibbeux et fourchus près desquels m'était apparu le Cheva-

lier noir. Je m'appuyai des deux mains aux épaules de Guiroux et me soulevai pour regarder par-dessus sa tête.

Des brumes blanches, légères, diaphanes, montaient des chômes humides et des chemins verts, et, dans cette buée transparente, se mouvaient pêle-mêle les troupeaux de mon vieil ami : bœufs et vaches meuglant à la lune.

— Tenez, me dit-il, j'étais campé là quand j'vous aperçus d'abord.

Le jour se fit soudain en mon esprit enténébré. Je compris ce qui venait de se passer. Tout s'expliquait le plus naturellement du monde, jusqu'aux yeux fulgurants de la bête colossale, qui n'étaient autres que deux étoiles lointaines, projetant leur feu du fin bord de l'horizon, à travers un amas de vapeurs flottantes. L'âne aux oreilles cassées avait dû évoluer en cette masse multiforme. Que si quelques détails m'échappaient, ils devaient être l'œuvre de mon imagination exaltée.....

Revenu complètement à moi et l'esprit dégagé de toute crainte, je me pris à rire aux éclats de

ma sotte frayeur. Guiroux s'en retourna de surprise vers moi :

— Eh ben ! quoué qu'vous avez donc, Monsieur Pol ?

— Rien. Je viens d'être le jouet d'une épouvantable hallucination, murmurai-je.

Et je lui racontai la chose à grands traits.

Il m'écouta gravement jusqu'au bout. Puis, quand j'eus fini de parler, me gaudissant encore de ma sottise :

— Monsieur Pol, me dit-il en hochant la tête et avec cet air profond que prennent quelquefois les paysans quand ils vous parlent, j'vas vous dire une affaire : *ce qu'on voit, on le voit*.....

Et il donna deux coups de talon dans les flancs de son âne qui prit le petit trot.

Je n'insistai pas. Je connaissais trop mon homme pour entreprendre de le convaincre. Au surplus, j'avais besoin moi-même, à cette heure, que quelqu'un m'aidât à m'affermir dans mon opinion, à dissiper au moins les doutes qui me restaient dans l'âme.

Ce que je puis dire, c'est que cette aventure

me laissa une si vive impression, que j'en fus agité longtemps jusque dans mes veilles. Et aujourd'hui encore, je ne puis traverser les chômes humides ni la lande âpre des Ajoncs-Neus sans qu'aussitôt surgisse en mon esprit troublé, envahi d'une superstitieuse frayeur, la vision terrible du Chevalier noir.

LES PETITS FRÈRES DE SAINT FRANÇOIS

Conte d'un Oiseleur.

LES PETITS FRÈRES DE SAINT FRANÇOIS

S'adressant à ses compagnons
« Attendez-moi ici, leur dit-il, car il faut que j'aille prêcher les oiseaux, mes petits frères. ... »
(*Fioretti*, ch. XVI.)

A Maurice Maindron.

Ce jour-là, vers le soir — un beau soir de fin d'été, — François d'Assise errait par monts et vallées dans le pays situé entre Pérouse et Foligno, s'entretenant familièrement de choses divines avec un petit nombre de ses disciples. A ses côtés, marchaient Fr. Léon et Fr. Gilles : Léon, le bien-aimé, que le séraphique patriarche appelait, en raison de l'ingénuité de son âme, la petite brebis du bon Dieu, *pecorella di Dio ;*

Gilles ou Egide, le plus fervent parmi les fervents, homme d'éminente sainteté et de très haute contemplation. Venaient après eux, à petite distance, Bernard de Quintavalle, un des premiers-nés de l'Ordre, que sa subtile intelligence faisait comparer à l'aigle de l'Évangile ; Massé de Marignan, en qui s'unissaient une incomparable suavité de paroles et une modestie rare; et enfin un certain Fr. William, procureur de la Garde de Sainte-Marie des Fleurs, auquel était échue la charge de recueillir les aumônes tout le long du chemin.

C'était, ce William, un Anglais de pure race, jeune et plein de santé, nouveau venu parmi ses frères, presque tous Italiens d'origine. Esprit positif et conscience timorée, il semblait aussi lent à l'extase que les autres saints pénitents y étaient prompts; car Notre-Seigneur ne le favorisait pas encore de ses sublimes révélations. Esclave de la règle, scrupuleusement attaché à ses nouvelles fonctions, il en prenait souci plus qu'il ne convenait, bien qu'il fût connu de tous pour un des plus zélés serviteurs de dame Pauvreté. Il est certain que rien ne le mortifiait

davantage que d'être surpris en indigence d'aumônes, et de se voir réduit à refuser la miche aux pèlerins exténués ou nécessiteux. Au demeurant, bon ermite et obligeant confrère, d'une vertu éprouvée et d'un dévouement sans bornes.

Ils cheminaient donc, pieds nus et humbles, à travers des lieux désolés, dans le voisinage des montagnes, trompant la longueur et les fatigues du chemin par des cantiques admirables, qu'ils psalmodiaient à petite voix : « Loué soit le Seigneur, à cause de notre frère, messire le soleil, qui nous donne le jour et la lumière..... » ou par de doux entretiens, qui étaient d'ineffables élévations à Dieu. Seul, Fr. William ne parlait ni ne chantait, étranger, semblait-il, au charme de ces spirituels abandons. De temps en temps, il interrogeait la route, scrutait les lointains, promenait sur la campagne déserte des yeux gros d'inquiétude ; puis il se remettait à marcher d'une allure incertaine, muet et pensif, comme absorbé par l'intensité de sa préoccupation.

— Frère William, lui dit tout bas Fr. Bernard, qui lisait dans la pensée du procureur de

la Garde de Sainte-Marie des Fleurs comme dans la sienne propre, ne vous inquiétez pas de ce nous mangerons ni de savoir où nous passerons la nuit. *Caselle-Monte* n'est guère qu'à deux heures de marche. Nous y trouverons le pain et l'eau, et des solitudes pour y dormir.

L'Anglais inclina la tête, fit un soupir et murmura :

— Amen !

Ce qui l'occupait effectivement était de savoir comment il nourrirait ses frères durant ce long et pénible voyage, à travers des pays inhabités. Car il n'y avait pas un brin de miche en ses besaces, et de les sentir si légères à ses épaules robustes, cela lui donnait comme la sensation continue de sa coupable impéritie.

Fr. Massé, s'interrompant de chanter le *Cantique du Soleil*, lui dit à son tour :

— Souvenez-vous des paroles que notre Père adressait hier aux petits oiseaux de Bevagna : « Vous ne semez pas, vous ne moissonnez pas ; c'est Dieu qui vous nourrit ; c'est lui qui vous donne les rivières et les fontaines pour y étancher

votre soif, et les arbres et l'espace pour y faire retentir ses louanges. » Soyons semblables aux petits oiseaux du ciel, et prenons garde de blesser jamais notre vocation de vrais pauvres de Jésus-Christ.

— Amen! répondit encore Fr. William.

Et ils poursuivirent leur chemin en disant : « Loué, soyez-vous, mon Dieu, pour notre sœur la lune et pour les étoiles. Vous les avez formées claires et belles dans les cieux. »

Mais William s'obstinait au silence ; et lorsque, par hasard, il essayait de mêler sa voix à celles des autres moines, les paroles du cantique expiraient sur le bord de ses lèvres sans produire aucun son. Le tumulte de ses pensées grandissait en son âme inquiète à mesure que tombait le soir. Il ne cessait de s'accuser de péché pour n'avoir pas su recueillir ici ou là quelques provendes, honteux de son insuffisance, de son inaptitude à remplir les plus humbles fonctions. Ah! pauvre sot ermite! Que ne lui enlevait-on sur l'heure cette procure qu'il n'avait point briguée!

A ce moment, Bernard et Masse, élevant la

voix, chantaient, tournés de son côté, comme pour lui donner le ton : « Loué soit le Seigneur, pour notre mère la terre qui nous soutient, nous nourrit, et qui produit toutes sortes de fruits, les fleurs diaprées et les herbes..... »

Ces paroles étaient tellement en contradiction avec tout ce qu'il éprouvait, que l'Anglais ne put se défendre d'une surprise de doute. Il en fut saisi de crainte et troublé de remords ; et c'est l'âme en plus grande détresse qu'il continua de pèleriner les yeux à terre, ne fixant plus que la raie blanche du chemin.

C'était un sentier pierreux, sinuant entre des terres maigres, âpres et pelées par place. Quelques bouquets d'arbres épars rougeoyaient sur les talus, tandis qu'au flanc des monts d'immenses forêts de pins tendaient leur sombre rideau de verdure, d'où descendaient déjà de grandes ombres bleuâtres. Mais, sur aucun point du paysage, on n'apercevait d'habitation. C'était la campagne morne et déserte, dormant au pied de l'Apennin, dont la chaîne prochaine enfermait l'étroit horizon.

Clopin-clopant, après avoir dévalé de-ci, remonté de-là, notre petite troupe arriva jusqu'au pied des montagnes.

Là, s'ouvrait, entre deux lignes de rochers en surplomb, un val étroit, tapissé d'herbes hautes. Un peu plus loin, dans un étranglement de la montagne, croissait un petit bois de hêtres qu'entretenaient des sources d'eau vive. Nos pénitents étaient las, car ils marchaient depuis le matin et n'avaient rien pris au départ qu'un repas frugal ; ils songèrent à se reposer.

On a beau se montrer oublieux de son corps, s'en soucier aussi peu que possible, on n'en demeure pas moins soumis à toutes les exigences de la nature ; et il arrive un moment où, pour si mortifié qu'on soit, la vivacité du besoin l'emporte en nous sur l'énergie de la volonté.

Le procureur le savait mieux que personne. Aussi eut-il préféré de beaucoup gagner en hâte Caselle-Monte, chétif village bâti sur un des premiers contreforts de l'Apennin, mais dont les habitants étaient tenus pour bons et hospitaliers, plutôt que de s'arrêter dans ce vallon,

où, sûrement, il ne trouverait rien, pas même un fruit sauvage, pour apaiser la faim qu'il sentait venir.

Mais telle était la volonté de François, qui avait choisi de goûter là un instant de repos et de s'y livrer à l'oraison. Car il n'affectionnait rien tant, le séraphique Mendiant d'Assise, que ces petits recoins forestiers, quand il ne prêchait par les villes. Il s'y sentait plus séparé du reste du monde, environné de plus de silence et de mystère : toutes choses propices aux incomparables joies de la contemplation en Dieu.

Alors, pensa Fr. William, il ne me reste plus qu'à confesser devant tous mon embarras extrême.

Et déjà, en grande humiliation, il commençait à parler, quand il aperçut que le Père venait d'être ravi en extase sous la hêtraie.

Agenouillé, les mains étendues, les yeux au ciel, en l'attitude où Giotto le représente dans la basilique d'Assise, François ne remuait non plus qu'une statue de bronze.

Les moines qui l'entouraient s'éloignèrent incontinent, afin de ne pas troubler son entre-

tien. Ils savaient que Notre-Seigneur révélait à son serviteur de grandes choses dans l'oraison.

L'ombre, lentement, envahissait les couverts. Branché dans les pins, un pinson des montagnes esquissait en la paix du soir un dernier finale d'une expression magnifique.

Ce ravissement du Père tirait un peu de peine le procureur. On convint de laisser le bienheureux à la seule garde de Fr. Léon et de gagner le village, afin d'y quérir quelques provisions de bouche. Mais, juste au moment de se mettre en route, tous nos pieux pèlerins, à l'exception de Fr. William, furent brusquement ravis en esprit et tombèrent comme inanimés.

Pauvre Fr. William! Qu'allait-il faire maintenant? Tenter d'escalader seul une des brèches les plus âpres de l'Apennin? S'en aller à l'aventure par des sentiers semés de précipices, dans un pays qui n'était pas le sien, dont il comprenait à peine l'idiome imagé et chantant?..... Non. Il était plus sensé d'attendre que ses frères fussent revenus à eux-mêmes. Et il s'assit au pied d'un hêtre, tâchant à tromper, par la vue des

faînes qui pendillaient aux branches, la faim qui le pressait.

Il attendit une heure, deux heures; rien ne bougeait. Le petit bois semblait conspirer à son malheur. On y était enveloppé de tant de sérénité, envahi d'un tel bien-être, qu'on s'y sentait comme mourir d'ivresse en l'infinie douceur des parfums légers, au bercement de je ne sais quelle symphonie lointaine, flottant comme l'âme des choses sous la nuit commençante.

Cependant, vers la huitième heure, dans le silence du bosquet, une voix s'éleva, que l'Anglais reconnut aussitôt. Il fut debout en un instant et courut d'un trait vers l'endroit où le Père était agenouillé. La voix, qui s'était tue, reprit : « Vous ne semez pas, vous ne moissonnez pas; c'est Dieu qui vous nourrit. » Puis ce fut une suite de choses d'une haute sagesse, dites à travers l'extase, avec une telle onction, que William croyait ouïr la voix de Notre-Seigneur lui-même.

Il se retira comme saisi d'une sorte de respect mêlé de terreur; il sortit du bois comme d'un temple qu'il croyait avoir profané, et il s'alla

blottir non loin de là, entre des bris de roches noires, face à la vallée.

« Vous ne semez pas, vous ne moissonnez pas. » Ces paroles lui revenaient à l'esprit au moment même où s'exaspérait le plus en lui l'angoisse de la faim. Subitement, il en prit de l'humeur. Et c'est alors qu'un souhait se formula dans son âme. C'était de voir s'abattre sur le petit bois tous les oiseaux qui, un jour, à Savurniano, avaient interrompu le discours du Père. Ils y feraient si grand tapage, pensait-il, qu'ils forceraient François et ses compagnons à sortir de leur ravissement.

Son souhait se réalisa en partie. Comme il levait les yeux, il vit passer au-dessus de sa tête, surgissant des quatre vents de l'espace, des bandes d'oiseaux de tous les pays. Ils s'en venaient à tire-d'aile, cherchant où s'abriter sous le couvert. Et il y en eut tant et tant, qu'ils trouvèrent à peine où se poser.

Fr. William en conçut une grande joie. Mais bientôt sa joie se changea en amertume. Car ce fut miracle de voir comment tout ce petit monde

s'arrangea pour faire le moins de bruit possible, en se gîtant qui à terre, qui sur les branches, qui dans les buissons et sous les roches, à ce point qu'on n'osait pas même pépier ni remuer les ailes. Tous ces gentils oisillons, qui avaient pris la veille, à Bevagna, tant de plaisir aux prédications du Bienheureux, qui lui avaient témoigné un si grand respect, jusqu'à s'incliner sous sa main bénissante, étaient là venus non pour interrompre ses célestes entretiens, mais pour seulement bercer son extase, et afin qu'à son réveil la douceur qu'il trouverait à les entendre lui rendît moins pénible son passage du ciel à la terre.

L'Anglais en eut le plus cruel désappointement. Torturé par la faim, secoué de frissons, l'âme désemparée, il se rapprocha d'une épaisse touffe d'érables qui croissait à l'orée du bois et s'y laissa tomber à la renverse, la tête à demi enfouie dans les feuilles.

Il s'y endormit d'un sommeil lourd, traversé de rêves affreux.

La nuit était venue. Le ciel scintillait. Des

cimes baignées de clair de lune, s'épanchaient, sur l'extase des pieux solitaires, des clartés d'une douceur inexprimable. Une profonde quiétude planait sur tout le val, troublée à peine par les soupirs écourtés des oiseaux endormis, et je ne sais quelle rumeur confuse, éparse en l'ombre incertaine des paysages.

L'extase durait et ne semblait pas près de finir. Le séraphique patriarche, transporté hors de lui-même, goûtait, comme par avance, les saintes délices du paradis. Il s'y voyait environné des premiers-nés de son Ordre, comme un Christ entouré de ses apôtres. Ils y étaient tous, les humbles fondateurs, tous, hormis notre infortuné William, que, du haut du ciel où il était transporté, Fr. François apercevait tapi dans son hallier, en proie au plus horrible cauchemar.

Sous les violences d'un ouragan déchaîné, le malheureux gravissait péniblement le sentier qui conduit à Caselle. Mais plus il avançait, plus le chemin devenait impraticable, enserré qu'il était entre deux murailles de rochers nus à tranchantes arêtes. Tantôt il faisait l'assaut d'informes gibbo-

sités de roches, tantôt il dégringolait par des pentes abruptes au fond d'une ravine. Celle-ci, soudain, se transformait en un torrent dont les flots débordés menaient un bruit d'enfer. Et il marchait à travers l'eau grondante qui s'engouffrait sous ses pas en des crevasses insondées. Fou de terreur, il s'élançait en avant, sans souci du danger, lorsqu'il fut précipité au fond d'un gouffre immense et entouré d'une légion d'êtres d'aspect hideux, qui ressemblaient à des démons. « Vous ne semez pas, vous ne moissonnez pas! » hurlaient-ils, en lui lançant à pelletées des petits oiseaux morts, ce pendant que, sur un brasier qu'ils venaient de dresser entre deux pierres, d'autres méchants spectres aux visages de flamme cuisaient des brochettes de volatiles qu'ils jetaient également à ses pieds. Il en eut bientôt jusque par-dessus la tête. Et les démons empilaient toujours. Et il s'en éleva comme une pyramide dans l'air, qui menaçait de grandir indéfiniment. Mais un formidable coup de tonnerre fit s'écrouler l'étrange édifice, en même temps qu'il arrachait le moine à l'angoissante

horreur de son rêve. L'Anglais se leva, se frotta les yeux et regarda autour de lui.

Dans les pâleurs de l'aube souriante, François entr'ouvrait les paupières. Il se mit à chanter les dernières paroles du cantique : « Béni soit le Seigneur, à cause de ceux qui, pour l'amour de lui, soutiennent patiemment l'infirmité et la tribulation. » Et ce fut comme le signal d'une grande démenée d'ailes, comme le prélude du plus admirable concert.

D'abord, on entendit la voix lointaine d'un grand oiseau fauve planant au-dessus des monts. François le reconnut pour son faucon de l'Avernia, dont l'aire était voisine de sa grotte et qui l'éveillait tous les jours, exactement, à l'heure des matines..... Ce fut ensuite le roucoulement doux et tendre de deux tourterelles blondes, de celles qu'il avait achetées jadis d'un enfant de Cannaio, à seule fin de les empêcher de mourir.

— Tourterelles, mes petites sœurs, leur dit-il, emblèmes des âmes chastes, humbles et fidèles, je vous bénis.

On entendit ensuite le cri perçant d'un oiseau

OTTAWA UNIVERSITY LIBRARY. No.

de rivage, de celui qu'un jour, sur le bord du lac Rieti, un pêcheur lui avait offert, et à qui il avait rendu la liberté, après l'avoir tenu longtemps dans sa main caressante.

Ce fut ensuite le rossignol auquel, un soir, en son ermitage de Sainte-Marie des Anges, le glorieux pauvre d'Assise s'était senti inspiré de répondre jusque bien avant dans la nuit, en chantant des cantiques au Très-Haut: tournoi impossible, où le mélodieux coryphée de l'avril avait été vainqueur. On entendit ensuite le gazouillis léger des gentilles hirondelles qui avaient interrompu son discours au castel de Savurniano. Elles l'égayaient encore par le rythme charmant de leurs incessantes envolées. Vint enfin le motet divin des alouettes, ses oiseaux de prédilection, qu'il proposait souvent pour modèle à ses compagnons, louant en elles la diligence et le détachement des choses de la terre. Elles s'élevaient en chantant dans les splendeurs de l'aurore, d'où tombaient comme des gouttes d'harmonie. Et ce fut toute une symphonie de chants à la fois doux et sonores, simples et compliqués.

Il en venait de la montagne, de la vallée, du bord des sources, du sein des ondes, de partout en même temps. Les fredons du bouvreuil alternaient avec la chanson des roitelets; la petite flûte des linottes s'unissait aux mélodies savantes de la grive; la fine et brève composition des mésanges, la joyeuse aubade des merles, égayaient les modulations tristes de l'œnanthe; ce pendant qu'au loin des claironnées de flamants roses, d'ibis rouges, de hérons pourprés, passaient en clameurs retentissantes, qui se répercutaient de vallon en vallon dans la sérénité dormante des solitudes.

Nos religieux en demeuraient frappés d'admiration. D'un geste large, satisfait, François montra les quatre coins du ciel aux oisillons assemblés, et, faisant sur eux le signe de la croix, il leur donna congé de partir.

Mais, comme une troupe de becs-fins, venus de France, s'attardaient à babiller au-dessus de sa tête, le Bienheureux en fut touché dans son âme, car il se sentait une dilection particulière pour leur pays, à cause du nom de François

qu'il portait et qui est d'origine française. Se tournant vers eux, il dit :

— Oiseaux qui venez du beau royaume de France, qui égayez de vos refrains le peuple le plus généreux et le plus vaillant, allez, portez à son auguste roi l'humble salut du fils de Bernadone.

Puis il sortit du bois et suivit avec ses compagnons le sentier de la montagne.

A peine avait-il fait dix pas, qu'il rencontrait Fr. William prostré sur des bris de roches et se frappant la poitrine désespérément. François avait été instruit par révélation divine de toutes les angoisses et tribulations nocturnes de son malheureux procureur. A sa vue, il fut touché de compassion :

— Mon fils, lui dit-il, Dieu vient de vous éprouver d'une façon sensible ; mais c'est pour augmenter vos mérites qu'il a permis que vous fussiez ainsi visité par la peine. Montrez-vous docile à ses inspirations. Et désormais, plus parfaitement dégagé de tout ce qui tient à la terre, soyez pareil aux oiseaux du ciel : ils sont,

eux, dans l'esprit de notre Ordre, à cause de leur insouciance et de leur joyeux abandon.

Pénétré de consolation, réconforté par ces paroles autant que par une nourriture abondante, William se leva et marcha à la suite de ses frères dans la direction de Caselle-Monte. Dès lors, il se mit à observer de plus près toute la conduite du bienheureux François et de ses petits frères, les oiseaux du ciel : ce qui lui valut d'être plus souvent ravi en Dieu par la contemplation.

LE PAIN
DU PETIT JACQUES

LE PAIN DU PETIT JACQUES

A M. Édouard Pesch.

I

Une vaste étendue de terrain, ouverte de tous côtés sur la campagne, coupée, vers le Nord, par une voie de fer, encombrée, d'un bout de l'année à l'autre, de sarments javelés, de charrettes au radoub, de troncs d'arbres mis en dépôt : telle était, il y a plus de vingt ans, la cour de l'école à Neuvière, un joli coin du Berry industriel, sur la grande ligne de Paris à Toulouse. Elle a dû, depuis, changer plus d'une fois de physionomie et, vraisemblablement, se transformer en un magnifique préau couvert d'ombrages, avec portique, gymnase et le reste.

C'est étonnant ce qu'en ce temps-là on y voyait de bois d'œuvre séchant au plein vent durant des mois. Les écoliers, du reste, ne s'en plaignaient mie, sachant mettre à profit tous ces accidents volants. Imaginez rien de plus divertissant que de sauter sur un véhicule ou d'essayer sa force en tirant au brancard, de jouer à cache-cache entre les jours des tas d'arbres empilés, de se couvrir les pieds et les mains d'égratignures, tandis que s'accroche aux épines des bouraillers quelque lambeau de vêtements ruineux.

On y voyait pourtant autre chose sur cette cour en plein ciel, une chose unique, la plus admirable à la fois et la plus décorative : un sycomore de taille gigantesque, plusieurs fois centenaire, qui atteignait en hauteur jusqu'à près de 80 pieds. Il éveillait l'idée, quand des gamins s'y trouvaient étagés sur sa pile noueuse, ou branchés dans sa volumineuse ramure, d'un de ces arbres monstrueux des déserts sahariens, dont l'invraisemblable membrure, taillée, creusée, évidée, sert de refuge, d'habitation, voire de nécropole, à des familles entières d'indigènes.

C'est sous l'épaisse feuillée de ce géant du règne végétal que s'asseyait en rond, à la saison d'été, toute la gent écolière pour le repas de midi. Bien que l'ombre y fût rapetissée et ratatinée à cette heure du jour, nos bambins y trouvaient encore un abri sûr contre les feux du soleil de juin.

Les moineaux — grands écumeurs de table au bel air, comme chacun sait, — étaient au fait de ces agapes scolaires. Au dernier coup de timbre de la vieille horloge communale, ils arrivaient par bandes des campagnes prochaines, s'élançaient des toitures, s'abattaient de partout sur le grand arbre, pépiant d'impatience ou de plaisir, guignant les miettes épandues, saupoudrant souventes fois les vivres de choses sans nom, dont nos drôles saluaient l'impertinence par de bruyants éclats de rire.

Or, c'était un usage, à Neuvière, que les écoliers, pour le repas de midi, se groupaient à plusieurs — camarades ensemble, — ce qu'ils appelaient « goûter en dinette ». Chacun tirait alors de son panier, ou de son bissac, les victuailles qui

y étaient renfermées, les dépliait précautieusement, les étalait devant soi, les divisait en deux, trois, quatre parts, selon le nombre des intimes co-invités.

Cette manière de procéder variait sans doute l'affriolance. Chez nous, les chasseurs en campagne n'agissent pas d'autre sorte. Et les babies qui jouent, eux aussi, à la dînette, témoignent peut-être qu'un instinct de sociabilité se rencontre à la racine d'une telle habitude.

II

La classe venait de finir. Le maître disparu, un long branle-bas commença. La marmaille, en rage d'appétit, se ruait aux provisions, sautant pardessus les tables, culbutant le chevalet, s'abattant sur les bancs, dans une cohue, une bousculade indescriptibles. On chantait, on criait, on pleurnichait. Une scène dans la manière du peintre William Collins, plus délirante encore. De tout petits en détresse criaillaient comme des gorets qu'on

égorge, et, finalement, s'en tiraient en se coulant sous les tables, rampant, le sac en avant, comme des couleuvreaux chargeant une grenouille, comme des fourmis qui emportent un œuf. D'autres, profitant de la bagarre pour satisfaire une rancune, vider une vieille querelle, tapaient sur le dos de l'ennemi à grands coups de panier.

— Pas fait exprès, mon vieux!

De malins flaireurs éventaient les bissacs, puis sollicitaient une commensalité; cependant que le plus grand nombre, par groupes de trois ou de quatre, concluait à la criée un arrangement amiable.

— Hé! Plisson, on mange ensemble?

— Si tu veux.

— Viens.

— Dis donc, Luneau, qu'as-tu dans ton panier?

— De la fouace et deux pommes.

— Moi, du raisiné avec un tourtiau. Partageons. Ça te va-t-il?

— Ça m'est égal.

Et toute la ruche, portant haut les musettes gonflées comme des peaux de cornemuses, essai-

mait sur la nappe d'ombre du grand sycomore, en poussant des cris de forcenés.

Les premiers venus, les plus forts aussi, occupaient et disputaient les meilleures places, celles où l'on se « prélassait » au pied du géant, le dos appuyé à sa base. Les autres s'installaient à l'entour. Et aussitôt, entre les jambes écarquillées, apparaissaient les victuailles, exhibées pièce à pièce, étalées et rangées à plaisir sur la toile des bissacs ou le couvercle des paniers d'osier.

Il se rencontrait là des fils de gros employés d'usines, qui n'en finissaient plus de déballer leurs fripes: menu absolument en règle, avec tortillons de pain blanc comme neige. Le gars d'un boucher de Neuvière était particulièrement réputé pour avoir toujours son panier garni de mangeailles plantureuses : tranches de viande froide, échinée de porc et rillettes, au déballage desquelles tous les groupes s'extasiaient. Les deux garçons de l'épicier se disputaient d'ardeur des fruits de conserve: quantité de grosses figues, et de longues grappes de raisin sec empoissées. Quant au fils du notaire, qu'un simple caprice

amenait à ces agapes, il vous dépliait minutieusement, sous les yeux avides de ses commensaux, des choses savoureuses, de délicates friandises. C'était à l'ordinaire quelques reliefs du souper de la veille : une aile de poulet, si blanche sous la peau dorée ! des marmelades de pomme, un sirop ! le jus en venait à la bouche. Joignez à cela un bon petit chiquet de vin rafraichi à l'eau de la source, et qu'on buvait, s'il vous plait, dans la timbale d'argent aux initiales du cheri.

Des enfants d'ouvriers exhibaient avec orgueil un épais quartier de tourte aux boulettes veinées rose et sentant bon l'épice. Les petits paysans des fermes environnantes tiraient du tréfonds de leur sac, en même temps qu'une belle miche de ménage, des noix, des sorbes, quand la saison en était, un pot de miel jaune comme l'or, des fois, aussi, un bon petit fromage crémé, à pâte fine et affriandante. Tous, ou presque tous, paysans, ouvriers, petits bourgeois, chacun selon sa mesure, apportaient à la tablée quelque ejouissant regal, qu'on expediait, je vous prie de le croire, d'un vigoureux appétit.

Les mamans, il faut le dire, y mettaient de l'amour-propre. Très au courant de ce qui se passait à l'école, sachant que leur garçon pouvait être invité à partager sa pitance avec le fils de M. X... ou le bichonnet de Mme Z..., chacune d'elles triait sur son ordinaire ou confectionnait des mets à part. On montrait par là qu'on n'en était pas réduit à se nourrir de rien à la maison, comme des gueux, des peine-à-vivre. La crainte aussi, après la vanité, les y poussait : crainte d'apprendre que leur fillot avait été laissé en panne, dédaigneusement écarté de toute mense, à cause de l'insuffisance de son apport. Car il en était toujours quelques-uns comme cela, de pauvres petits diables humiliés, dont la maigre besace, criant misère, se vidait à cachette des autres.

III

Ce jour-là, le petit Jacques à la mère Guite était le seul qui fût laissé en abandon au milieu des groupes.

C'était un pauvre orphelin tombé à la charge d'une vieille grand'mère, qui, pour le bien élever, s'exténuait à la peine. Un bon et brave petit gars, d'ailleurs. Il n'avait pas encore huit ans qu'il dépassait en intelligence et en application les plus grands garçons de l'école. Aussi était-il devenu le favori du maître, qui, souventes fois, l'avait nommé moniteur aux exercices de lecture. Il souriait mélancoliquement, et se donnait un petit air malheureux qui vous revenait longtemps après et vous hantait.

Cela lui était resté des premières impressions reçues dans sa tendre enfance. A quatre ans, il avait été témoin de la mort tragique de son père, patouilleur aux forges de l'Ile, qu'un bras de la roue du grappoir avait frappé en plein crâne et abattu raide mort sur le tas de minerais de fer qu'il venait de débourber. Ce premier deuil avait été suivi d'un second. La mère n'avait pu survivre à cette horrible catastrophe, et elle s'en était allée, la pauvre, rejoindre son homme six mois après, jour pour jour. Alors l'aïeule avait recueilli le petit, et, pour qu'ils ne mourussent

point de faim ni l'un ni l'autre, s'était remise à faire des journées, subitement renouvelée de vigueur.

Mais, maintenant, elle paraissait contente, grand'mère Guite, avec son Jacquet qui lui était une compagnie; et, s'ils continuaient à vivre tous deux dans l'indigence, de grands sujets de joie leur venaient par ailleurs. Pensez donc, premier en tout, le petit, et, avec cela, combien chérissant et pieux! Aussi, dame! elle l'aimait d'un amour excessif, grand'mère, son petit Jacquet, de cet amour de vieux qui outre la mesure, qui se fond à tout propos en caresses attendrissantes, en larmes furtives, si bienfaisantes et si douces! A dire vrai, elle n'était pas bien sûre qu'il ne fût point un ange, un bel ange du paradis envoyé de Dieu pour égayer ses vieux ans, son reste de vie sur la terre, âpre et dur combien!

Jacques était donc, ce jour-là, resté seul en miséricorde au milieu des dîneurs. Il en était d'ailleurs toujours de même pour lui. Depuis deux ans qu'il fréquentait la classe, tous les jours, au coup de midi, il avait vu le même vide se

produire autour de sa musette. Une habitude prise maintenant et dont il ne s'offensait plus.

Dans le début, par exemple, on y avait bien mis un peu de méchanceté à ces rebuffades : des rires méprisants, des paroles amères et sanglantes. L'enfance est impitoyable ; elle a de ces brutalités qui seraient monstrueuses si elles n'étaient inconscientes.

Aussi, pourquoi n'y avait-il jamais rien de friand dans la musette au petit Jacques? Une entame de pain bis dans le ventre de laquelle s'ensevelissait un taillon de fromage durci sur l'éclisse, l'eau claire puisée à la fontaine ou tirée là-bas, au vieux corps de pompe branlant de la grand'place, voilà en quoi consistait le déjeuner du pauvret, invariablement. Lequel donc de tous ceux qui se gobergeaient là en si grande aise eût songé à lui proposer de mettre ses provisions en commun? Et lui-même n'eût-il pas été bien ridicule d'exiger des autres qu'ils partageassent avec lui les douceurs, le tas de choses exquises qu'ils étalaient et qui l'eussent mis désespérément à retour?

..... Le moins empressé de la bande, il était allé quérir son bissac, aplati dans un recoin de la salle de classe, et, à peu de distance de la rangée des groupes, s'en était venu s'asseoir, les jambes ballantes, sur un bris de borne qui se trouvait là et dont il se servit comme d'escabelle. Il retira du sac son chanteau de pain croûteux, enleva le rond de mie qui en fermait la cavité, y plongea les doigts, en arracha sa maigre pitance et, du même appétit que s'il se fût agi d'une aile de faisan ou d'une tranche de galantine, se mit à donner sur le tout, sans sotte honte, de robustes coups de dents.

Rougir? Et de quoi donc, mon Dieu, aurait-il rougi? Est-ce qu'il n'était pas orphelin? Les orphelins ne se nourrissent pas comme ceux qui ont encore leur papa et leur maman, peut-être! Bien heureux qu'il eût sa Guite, qu'il allait retrouver tout à l'heure! Il en mangerait, lui aussi, ce soir, des friandises. Grand'mère n'avait-elle pas coutume de lui apporter, en rentrant de ses journées, soigneusement pliée dans un linge, une grosse part des bonnes choses qu'on lui servait à la table

des riches?..... Et puis, bientôt, quand il serait grand — oh! être grand, c'était le suprême désir! — il travaillerait à cœur de journée, afin de gagner beaucoup, beaucoup d'argent; et, à l'égal des autres, ils vivraient dans l'abondance, sa Guite et lui.

Ainsi se raisonnait petit Jacques dans sa jugeotte de garçonnet de huit ans, tout en faisant, comme on dit là-bas, voler la mijette. Et gai autant qu'un oisillon dégustant un fruit mûr, il regardait sans envie ses camarades dévorer goulûment leurs fripes succulentes.....

Sans envie, c'est peut-être trop dire, car le joli pot de miel d'un petit de la campagne et le raisiné d'un gars du bourg semblaient lui causer quelque trouble. On s'en apercevait bien au frémissement de ses lèvres, aux soupirs qu'il étouffait lorsque, par hasard, il risquait à la dérobée un regard sur ces friandises.....

Mais voilà que deux grands de sa division, des jaloux — les plus humbles en ont, — pour se venger sans doute de ses succès, des premières places remportées aux exercices de calcul, n'ima-

ginèrent rien de plus vexant à lui faire que de venir s'empiffrer sous son nez, et lui crier en se pourléchant les babines comme de jeunes chats :

— C'est bon, hein !

Le pauvre petit eut envie de pleurer, de pleurer à chaudes larmes, sous l'impression de détresse que lui fit éprouver cette avanie stupide. Il se maîtrisa pourtant. Même, pour se donner une contenance, il se mit, d'un air indifférent, à sautiller d'une jambe sur l'autre au milieu des groupes, en fredonnant d'une délicieuse petite voix d'ange — car il avait tous les talents, — le gentil refrain de l'oiseau bleu :

Petit oiseau bleu,
Vole, vole, vole ;
Petit oiseau bleu,
Vole, vole à Dieu.

A ce moment, un coup de sifflet retentit dans la tranchée du chemin de fer. Le train de midi 30 arrivait en gare de Neuvière. Comme sur un signal du maître, tous nos drôles se levèrent du même mouvement brusque et, abandonnant paniers et bissacs, engloutissant tout d'une pièce

la dernière bouchée, s'allèrent jucher, ainsi qu'une volée d'hirondelles à la saison d'automne, sur les palis qui bordaient le railway.

La locomotive, étincelante dans sa robe de cuivre jaune, traînait à sa suite une longue file de voitures. Elle passa, vibrante, avec ce halètement déjà ralenti qui indique l'approche d'un débarcadère.

Aussitôt cent voix s'élèvent vociférant. Des bras s'agitent. Les quolibets se croisent. Une dizaine de voyageurs s'encadrent dans les portières, la face épanouie de rire. Quelques-uns répondent aux provocations de la marmaille. Et c'est, jusqu'à la disparition de la dernière voiture au tournant de la voie, une poussée de cris frénétiques, un vacarme assourdissant, un tintamarre infernal, impossible à rendre.....

IV

Oui, mais, pendant ce temps-là, une autre scène — scène d'horrible pillage — se passait

sous le couvert du grand sycomore. Nos écoliers n'avaient pas plutôt quitté la place, que les pierrots en maraude s'y étaient effrontément abattus par douzaines de douzaines.

A coups de bec, maintenant, ils déchiquettent les restes du festin. Quatre vieux mâles, qui se sont attaqués à la blanche miche des petits usiniers, ont réussi à la traîner sous les tas de bois d'œuvre, où, tranquilles, ils s'en gavent jusque-là. De même, une vieille femelle y a roulé un fragment de boulette au hachis rose, que ses moinillons affamés écharpillent en battant leurs ailes de contentement. Deux friquets téméraires, légèrement englués de miel, font tant et tant à se débattre, qu'ils renversent de-çà, de-là, ce qui reste de l'onctueuse substance, et les compotes et le pot de crème. Toutes ces choses si délicates s'écoulent lentement dans la poussière noire..... C'est affreux ! Sur une frêle branche dont le feuillage lustré miroite au soleil, un jeune couple déguste en tête à tête deux graines perdues de raisins secs, tandis qu'un pinson de contrebande, mal d'aplomb en travers d'un sarment, se saoule

avec ardeur d'une grosse figue rongée des vers. Sur les paniers, sur les toiles, partout, ce n'est qu'un grouillement de pattes, de becs et de plumes ébouriffées, d'où s'élèvent de petites notes sourdes, comme empâtées.

On devine si nos écoliers furent ébaubis et désappointés à la vue de la table pillée, souillée, saccagée, dévastée. Quelle desserte, mes amis!..... Oh! ces moineaux, quelle peste!.....

V

— Tu ne pouvais donc pas les chasser, vermine?

— Et dévaler pour leur tirer des pierres, gueusard, crève-la-faim!

Cela s'adresse à notre Jacquet, qu'on vient de découvrir juché sur le sycomore et bien empêché d'en descendre, l'infortuné! On le rend responsable de tout le délit, et le tumulte recommence de plus belle autour de la victime.

Il était monté pour voir, lui aussi, le défilé des voitures. Dame, quand on est court de taille, on

fait comme Zachée, le petit homme de l'Évangile, on grimpe aux arbres pour regarder passer.

Le pauvre mioche, à la descente, s'était accroché par son fond de culotte à un horrible moignon de branche sèche amputée par l'hiver, de telle façon qu'il ne pouvait plus maintenant ni avancer ni reculer sans endommager considérablement l'étoffe du pantalon, dont les multiples reprises dénonçaient la fatigue. Singulière position, en vérité. Ce fut parmi nos drôles, dès qu'ils s'en aperçurent, une explosion de fous rires, de joie sonnante et retentissante.

Jacques en éprouvait du dépit. Cela se voyait au rouge qui lui montait à la face, et aux mouvements nerveux, désordonnés, qu'il exécutait en tous sens, comme un oisillon pris aux barreaux de sa cage. Et pourtant, il manœuvrait ferme des mains et des pieds, se cramponnant et s'arc-boutant désespérément. Mais il était suspendu de telle sorte, que plus il se démenait, plus sa situation s'aggravait, et plus aussi s'endommageait la mince et chétive culotte de coutil, qui en crissait de toutes parts.

— Dévalera, dévalera pas! braillaient les méchants gamins.

L'un d'eux, traversé d'une idée, se précipita tout à coup sur la pile de l'arbre. Avec une agilité incroyable, il se hissa jusqu'aux dernières arêtes saillantes, étendit le bras vers notre petit homme, et, saisissant un pan de la petite chemise qui venait de s'engager dans une brèche large ouverte, tira dessus de toutes ses forces. Jacques, qui, à ce moment, se soulevait d'un grand effort, retomba sur la pointe du moignon, qui s'enfonça cruellement dans ses tendres chairs. Ce fut si douloureux et inattendu, que le malheureux enfant en lâcha prise et tomba à la renverse au milieu des débris de toutes sortes qui jonchaient le sol.

On le releva inanimé, la bouche emplie de sang, avec des lésions dans la tête. On le transporta dans une maison voisine, où il expira peu de temps après malgré les soins du médecin appelé en hâte, malgré les implorations déchirantes de grand'mère Guite, dont l'infinie désolation tira des larmes à tous les assistants consternés.....

Ne pleurez pas, grand'mère, votre Jacquet était un vrai bel ange de Dieu. Le ciel le reprend à la terre.....

Petit oiseau bleu,
Vole, vole, vole ;
Petit oiseau bleu,
Vole, vole à Dieu.

Jacques fut enterré le surlendemain.

Les gens du bourg suivirent son convoi, que précédaient les enfants de l'école recueillis et muets.

Selon la pieuse coutume qui subsiste encore dans nos campagnes de faire aux morts, jeunes ou vieux, le jour des funérailles, l'offrande d'un pain bénit, deux adolescents présentèrent à l'autel un gâteau de ménage aux dessins compliqués, qu'ils promenèrent ensuite dans l'assistance tout le long de l'office. L'émotion encore grossit les cœurs et gagna les yeux ; car d'entendre seulement, dans le silence du saint lieu, ces deux gentils « porteurs », pareils de taille, prononcer de la même voix douce et attendrie : *En souvenir du petit Jacques,* cela faisait pleurer.

VI

Or, ce même jour, sur le coup de midi, peu de temps après l'office, tandis que grand'mère Guite, écrasée de douleur, vaincue de fatigue et de sommeil, regardait passer en rêve, au milieu d'un tourbillon d'ailes blanches, une toute petite bière ensevelie sous des jonchées de fleurs champêtres, les enfants de l'école étaient rassemblés sous le couvert du gros arbre. On se disposait à donner l'assaut à la provende quand, dans un groupe, puis graduellement dans tous, le silence se fit, les physionomies prirent une expression de gravité extraordinaire.

Un grand venait de tirer du creux de sa poche un petit carré de galette aux dessins bizarres, qu'il ne se souvenait plus d'avoir sur lui. Il tourna et retourna plusieurs fois dans sa main ce fragment de pâtisserie bénite, et les autres, en le regardant faire, se sentirent subitement envahis par une mélancolique songerie qui ressemblait à de la tristesse, tourmentés d'une même pensée

d'amer regret qui était un remords, — le remords de ceux que poursuit le souvenir d'une irréparable mauvaise action.....

A l'envi de l'aîné, petits et grands, fouillant au fond de leur pochette, y retrouvèrent le menu morceau de gâteau bénit distribué tout à l'heure pendant la cérémonie funèbre. Les scènes poignantes auxquelles ils venaient d'assister leur avaient fait oublier de le manger d'abord. Alors ils se signèrent; et, pour la première fois, — et la dernière ! — les écoliers de Neuvière, groupés en rond sur la nappe d'ombre du grand sycomore, se voulurent bien partager, sans mots ni dédain, le pain du petit Jacques.

CAPTIVE

Conte d'un Oiseleur.

CAPTIVE

A Constant Roy.

I

Elle était entrée dans l'église, la pauvre gentille oiselle, par un vantail grand ouvert, une après-midi d'automne, pendant le catéchisme de M. le vicaire.

Comment c'était arrivé ? Voici :

Elles se trouvaient, les hirondelles d'un même canton, rassemblées aux corniches du gothique édifice, attendant la fin du jour pour s'envoler de compagnie vers de clémentes plages, fuyant l'hiver qu'elles sentaient proche. Anxieuses, préoccupées du voyage, agitées de ce pressentiment mystérieux qui les guide en leurs migra-

tions lointaines, elles devisaient en tristesse, pelotonnées dans leur vêture sombre, lorsqu'un moucheronnet d'espèce bien connue, de ceux qu'elles pourchassent, par les temps de bruine, dans les plus hautes régions de l'air, s'abattit tout à coup au milieu d'elles, juste au-dessus de la baie ensoleillée dont le flamboiement semblait l'attirer. Aussitôt dix, vingt, quarante s'élancent à la fois, le cou tendu vers cette proie facile et inespérée.

L'insecte, insoucieux, descendait à toute vitesse, comme une chose pesante, lui si léger!

Il avait déjà dépassé l'étroit châssis et s'engageait dans l'intérieur du temple, suivant la coulée d'or fluide qui le charriait, eût-on dit. En grappe serrée, d'un élan impétueux, les hirondelles l'y suivirent, puis remontèrent. Une seule, jeune imprudente! qui venait de le happer du fin bout de son bec, s'enfonça témérairement avec lui sous les voûtes, dans le jour polychrome qu'y filtraient les verrières. Elle y décrivit deux ou trois roues et, franchissant d'un rapide coup d'aile la croisière des transepts, vint savourer sa

chétive bestiole sur la tête chevelue d'un saint Jean bariolé, dont la main levée tenait un ciboire d'or.

Une explosion de fous rires accueillit sa venue. Les enfants du catéchisme de M. le vicaire ne se tenaient plus de joie :

— Ah! ah! ah!..... Une aronde! Une aronde!

Les yeux plafonnent, roulant, louchant, se désorbitant à chercher; des bras se lèvent qui les orientent :

— Où donc?

— Là-bas, dans le chœur.....

— Sur l'image.....

— Contre le pilier ....

— Tu la vois?

— Nenni.

— Que si..... Tiens, la voilà qui reprend sa volée..... Hi! hi! hi!.....

Et, à travers de nouvelles sonneries de rires, dont l'éclat strident emplissait l'église et se prolongeait indéfiniment par les nefs profondes, une voix en courroux passait, invectivant nos drôles.....

Joli vacarme dans le saint lieu! Pauvre M. le vicaire!.....

Des mots se croisaient, des bancs remuaient, des mains s'agitaient, des têtes blondes et brunes viraient en tous sens, tandis que cent paires d'yeux écarquillés bombardaient l'aronde de regards suraigus.

Elle, placidement, sans crainte excessive, faisait des ronds à la voûte bleue et or du sanctuaire.

Elle voleta ainsi, sans se lasser, jusqu'à la fin de l'exercice. Après quoi, les enfants ayant déserté l'église, elle s'interrompit de voler afin de se mieux recueillir. Perchée sur une feuille d'acanthe roulée en volute qui formait l'arête saillante d'un chapiteau du chœur, elle tâchait à se rendre compte de sa situation. Qu'elle fût captive, enfermée pour longtemps, peut-être, en cet édifice dont tous les dehors lui étaient familiers, elle ne le pensait pas encore. Le voisinage de ses compagnes, dont les petits cris d'appel arrivaient à son oreille en échos affaiblis, lui laissait une douce illusion de liberté.....

II

Et pour tout être qui vit, le premier des biens, c'est d'être libre..... Elle grimpa sur un modillon, gagna l'entablement du chapiteau et commença d'en faire le tour, interrogeant, curieuse, les environs, sondant les nefs, fouillant les fonds bleus de l'abside, inspectant un à un tous les objets précieux, entr'aperçus naguère, qui se trouvaient à portée de son œil.

Le soleil, qui se jouait dans la grisaille des hautes fenêtres en ogive, tombait maintenant en fine poussière irisée sur le glacis des mosaïques, éclaboussant de gouttelettes d'or la base des piliers géants. Quelques rayons errants plaquaient çà et là des gloires roses sur les murs nus des chapelles, dessinaient des auréoles au front des évangélistes dressés, frustes et rigides, sur leur socle enguirlandé de fleurs de pierre. Oh! la douce et réjouissante lumière! L'oiseau fut tenté d'y baigner ses ailes.....

Et l'aronde reprenait son vol, rasant les mu-

railles, frisant le dallage, effleurant les cintres, lorsqu'un petit homme maigre entra dans l'église, trottinant sur des jambes courtes, comme un rat privé dont il affectait l'allure. A moitié enfouie dans une calotte de forme inusitée, sa face glabre, exsangue, munie d'un long nez, s'éclairait de deux petits yeux ronds sans cils, vifs et fureteurs. C'était Médéric, le sacristain, — personnage important dans la paroisse. Il s'en venait faire sa ronde, vérifier les lampadaires et verrouiller les portes.

Cette muette apparition fit frayeur à l'hirondelle. Elle accéléra ses envolées, cherchant désespérément par où s'échapper. Vingt fois, cent fois, elle frôla de ses ailes l'étroite ouverture qui béait toujours sur le firmament pâli. Mais elle ne réfléchit pas un instant qu'il eût suffi d'un ricochet, d'une manière de courbe ascendante, pour remonter vers l'azur et gagner le libre espace.

Le petit homme glabre, après s'être un instant effacé comme une ombre, réapparut armé d'une longue crosse qu'il agitait violemment. Lui venait-il faire la chasse? Un grand bruit,

tout à coup, retentit dans l'enceinte du temple, éveillant partout de multiples échos qui s'allaient mourir dans les tours.

C'était le vantail qu'on refermait.

Éperdue d'épouvante, la prisonnière eut alors de sinistres pressentiments. Elle partit comme un trait à travers l'immense vaisseau de l'église, tournant, virant, pirouettant et faisant des ronds. Parfois, coupant son vol de brusques retours, elle plongeait jusqu'à terre pour, soudain, s'élancer vers les voûtes, où elle planait, battait des ailes, puis recommençait, après deux ou trois voltiges, ses grandes circonvolutions. Elle filait alors en un glissement vertigineux du pourtour de l'abside en l'enfoncement reculé des nefs, décrivant des cercles, des ellipses, des paraboles, toutes sortes de figures impossibles à déterminer.

Médéric avait disparu. Le soleil baissait. Un à un, les rayons errants s'évanouissaient comme des cierges qu'on éteint, et l'ombre grandissante envahissait la maison de Dieu, estompait les autels, etreignait les pilastres, brouillait les formes effacées des statues.....

Le silence descendit avec les ténèbres, profond, immense, effrayant. Et l'oiselle eut peur de ce silence, peur des lourds piliers qui se mouvaient, semblait-il, aux vacillantes lueurs des veilleuses; et elle poussa de petits cris d'angoisse :

— Piu! piu! piu!.....

Une heure après, dans la nuit faillante, l'hirondelle filait toujours à travers les arceaux, confondant ses courbes bizarres avec celles des ogives et des rosaces. Ce n'était plus, à présent, qu'un enchevêtrement de lignes noires indéfiniment multipliées, l'envolée tourbillonnante, la fuite acharnée, étrange, invraisemblable, d'un oiseau fantôme.....

III

Oh! l'horrible chose que la séparation!... Et de quelle noire tristesse elle vous emplit l'âme!...

Haletante, à demi morte de peur et de fatigue, notre jeune captive avait fini par se poser sur

un balcon des galeries obscures. Mais elle n'avait pas achevé de s'y pelotonner, la tête sous son aile, qu'elle fut traversée d'un nouveau frisson d'angoisse. Ne venait-elle pas de percevoir, à travers les voûtes, les cris d'appel d'une colonie d'oiseaux grouillant tumultueusement sur les toits! Elle comprit que ça devait être le rassemblement général et dernier de ses sœurs en exode.....

— Witt, witt, witt..... Piu, piu, piu.....

Une sourde clameur, faite de milliers de plaintes, passa dans les ténèbres. C'était le signal du départ. Puis ce fut un long frémissement d'ailes qui se fondit dans l'espace. Ses compagnes, exilées volontaires, déployaient leur vol vers les doux climats : — une superbe envolée par la nuit pacifique, dans l'atmosphère encore tiède, pendant qu'au loin, à l'horizon des plaines, un croissant de lune montait.

Alors, il se fit un grand calme autour de la prisonnière, qui lui mit au cœur une sensation d'isolement, d'abandon, d'infinie détresse..... Saisie, elle aussi, d'un instinct de départ, elle

ouvrit ses ailes et partit comme une flèche dans la complète obscurité de l'église, filant, filant, de ce vol droit et rapide des oiseaux émigrants. On eût dit qu'elle franchissait des champs illimités, des océans et des déserts sans fin.....

Elle vint donner du bec et des ailes contre les grandes portes à ferrures, où elle tomba étourdie, sur les froides dalles. Remise aussitôt, elle s'enleva péniblement vers les frises et s'y blottit contre la muraille, transie d'effroi, le corps secoué d'un tremblement affreux.....

IV

Des jours et des jours passèrent. Rien ne l'avait pu consoler, la pauvre. La douceur des aubes automnales blanchissant aux grisailles de l'abside; la splendeur des soirs rougeoyant aux baies incendiées des nefs; la pompe, enfin, si réjouissante des solennités chrétiennes; rien ne l'avait pu consoler.....

Tapie sur l'angle d'un balustre de pierre, elle

ne bougeait non plus qu'une chose sans vie. Quand elle se sentait pressée par la faim, elle exécutait hâtivement deux ou trois circuits, happant au passage les rares bestioles qui batifolaient autour des lustres, ou ramassant à terre des petites mies de pain enchanté, que semait, pour elle, quelque âme compatissante, M. le vicaire, apparemment.

L'hiver vint. Les neiges couvrirent les toits, d'où tombait à présent une âpre froidure qui congelait l'eau dans la coupe en granit des bénitiers, et tuait sans merci les derniers éphémères. Plus « un seul petit morceau de mouche » à se mettre dans le bec, plus de petites mies enchantées sur les dalles, ni la moindre bestiolette en la lumière sourde des lampadaires. L'oiselle commença de souffrir les plus cruels tourments. Maigre, flasque, apetissée et ballante dans sa petite robe de plumes ébouriffées, elle fit peine à voir..... Les doux ramages d'autrefois s'étaient changés en une sorte de gémissement frêle, de bredouillis sans nom, qui s'éteignait vite au fond de sa gorge étreinte. C'était pitié.

Mais celui dont la douce Providence s'étend aux plus humbles créatures veillait sur l'infortunée petite recluse.

V

Un matin que, par le froid endolorie, presque mourante d'inanition, elle s'était venue jucher sur le rebord tréflé d'une clé de voûte, au-dessus d'une veilleuse qui lentement expirait ; un matin qu'elle agonisait, écrasée sur ses ailes ouvertes, se raidissant contre la mort qu'elle sentait proche, les grandes portes aux puissantes ferrures s'ouvrirent. L'orgue enfla ses voix sur une marche triomphale, tandis que s'avançait vers le sanctuaire, conduite par un homme d'âge, paysan d'allure grave, une blanche mariée, belle comme le jour. La vierge blanche s'agenouilla juste au-dessous d'elle, pendant qu'une longue suite de gros fermiers, simples, aisés, très comme il faut, défilaient derrière, parmi la foule qui se pressait pour voir. Un jeune homme en veste

noire, qui s'était détaché du cortège, prit place à côté de la fiancée. Il était fort, un peu balourd, pas bien beau, mais il avait l'air très bon.

L'agonisante, de son reposoir, entrevoyait tout cela comme à travers un cauchemar. Le petit homme glabre était là, lui aussi, chaussé de souliers à boucles d'argent, cérémonieux et faisant des mines. Un grand diable de suisse en costume chamarré, qui, de sa canne à pomme d'or, frappait les dalles à temps inégaux, allait et venait avec un grand air placide. Et quantité d'enfants — de ceux du catéchisme, — tout de rouge vêtus, bordaient les marches de l'autel paré de fleurs.

Soudain l'orgue se tut et, dans le silence, une voix mâle, qui devait être celle de M. le vicaire, monta, chaude et caressante, s'adressant tantôt à l'époux, que l'on comparait au jeune Tobie, tantôt à l'épouse, aimable et tendre comme Rachel.....

L'oiselle — pauvre douce petite oiselle! — n'y voyait plus. Tout se brouillait dans sa tête. Elle s'enfonça plus avant dans l'angle de sa

retraite pour ne pas perdre pied et rouler sur les dalles.....

La cérémonie tirait à sa fin. Un strident coup de cloche retentit tout à coup. La pauvrette en eut un si violent sursaut, qu'elle perdit l'équilibre et vint s'abattre, guenilleuse et lamentable, sur le voile de la jeune femme, tendu comme pour la recevoir.

L'épousée, déjà debout pour le défilé, retint un cri. Elle saisit l'aronde pour la rejeter au loin ; mais elle s'aperçut que la pauvrette respirait encore. Alors, prise d'une tendre compassion, elle fit un signe à son mari, qui devina son intention.

— Oui, cela porte bonheur au foyer, murmura le bon jeune homme.

Et, vivement, l'oiseau disparut en un amas de mousselines bouffantes.....

Lâchée bientôt après, par les soins de la compatissante épouse, dans les chaudes étables de la ferme paternelle, en la compagnie des bêtes lainières et des grands bœufs roux, où souventes fois des émigrantes s'attardaient l'hiver, l'aronde s'y nourrit abondamment d'insectes rôdeurs. Et

quand revint avril, que des souffles doux recommencèrent à passer sur les prés verdissants, que, dans le soleil nouveau, des moucheronnets se reprirent à danser, l'oiseau de Dieu s'enfuit par le libre espace, éperdu de vivre.....

VI

..... Dix ans se sont écoulés. Le bonheur est entré dans la maison de l'époux et s'y est installé en permanence. Des hirondelles maçonnent leur nid à ses fenêtres. Et, chaque année, vers la mi-septembre, de beaux enfants blonds regardent partir, les yeux tristes à la fois et souriants, les gentilles voyageuses qui s'en vont loin chercher le printemps, la saison des roses, les brises odorantes, les espoirs heureux.....

PETITE MAMAN

PETITE MAMAN

Pour petite Jeanne.

I

Assis au revers du talus, sur un lit d'herbe piqué de fleurettes blanches, à un jet de pierre de l'habitation, les deux enfants, Jules et Jeanne, se renvoyaient l'un à l'autre, comme une caresse, le doux nom :

— Petite maman.

— Petite maman.

..... Elle venait de partir, elle, la mère, le cœur gros à se rompre, le visage tout en larmes. Elle s'était retournée par trois fois, puis immobilisée soudain, suffoquée de sanglots. Elle avait décrit

dans l'air de petits gestes d'adieu, envoyé à mains pleines de longs baisers aux chérubins, et elle s'était enfuie, enfuie par un chemin creux de la campagne déserte.....

Elle disparut au premier tournant. Mais on la vit bientôt reparaître au loin sur la grand'route de Veuille, gagnant en hâte la station du chemin de fer, devançant de quelques minutes seulement l'heure du rapide qui la devait emporter vers Paris.

..... Le train vient de passer Briare. Il va d'une folle allure à travers un pays plat sillonné de cours d'eau, que des peupliers géants barrent de grandes lignes d'ombre.

La jeune mère — vingt-cinq ans à peine — s'est blottie dans l'angle d'un compartiment de deuxième classe. Elle est seule. Inattentive aux menus accidents de la route, tout entière au chagrin profond qui déborde son cœur, elle se prend à refaire en pensée une des plus douloureuses étapes de sa vie de jeune femme, cependant que, tout là-bas, en la paix d'un coin de paysage familier, deux babies blonds et roses conti-

nuent à bégayer ineffablement le nom chéri :

— Petite maman.

— Petite maman.

II

Il y avait un peu moins de deux ans qu'elle avait accompli le même trajet, après un assez long séjour aux Breteux, ce hameau perdu du Haut-Berry où des paysans lui élevaient sa fille, sa Jeannette adorée.

Elle se rappelait l'impression de poignante tristesse qu'elle avait eue en arrivant, un soir de l'autre hiver, chez ces campagnards si simples à la fois et si rudes. La chaumine tapie à la jonction de deux cavées profondes, à distance du village, comme une bête chétive à l'arrière du troupeau, l'air minable de ses hôtes, que leur isolement faisait paraître encore plus besogneux et dénués, un je ne sais quoi de désolé qui se dégageait des êtres et des choses, lui avaient tout à coup étreint le cœur d'une si mortelle

angoisse, qu'elle s'était mise à fondre en pleurs.

Mais cette impression pénible s'était vite effacée à l'idée que, dans ce logis de pauvres gens, elle allait retrouver sa fille.....

Sa fille!..... O ciel! Elle l'avait saisie dans ses bras, tout l'être vibrant de tendresse maternelle! Elle l'avait pressée sur son cœur, mangée de caresses, dévorée de baisers, insatiablement.

— Jeanne, ma petite Jeanne, c'est moi, ta mère. Regarde-moi, mon doux ange..... Elle me sourit..... Son œil est bleu..... Qu'elle est belle!..... Ma fille! Oh! ma fille! Bonheur de ma vie!..... Merci, mon Dieu!.....

Sitôt qu'elle en avait eu pris possession, senti la chaleur douce contre son sein gonflé de soupirs, choses, bêtes et gens s'étaient comme transfigurés à ses yeux. Dès lors, elle n'avait plus vu que son enfant, ravie, enivrée qu'elle était de sa beauté. Et dans le rayonnement ineffable que produisait autour d'elle le chérubin, les visages s'étaient comme adoucis, la chaumière embellie, le coin de terre emparadisé. Et elle était restée plus de deux mois à vivre de la vie de ces rustres,

qu'elle s'était efforcée d'humaniser un peu.....

..... Après tout, elle avait peut-être tort de se plaindre. Sa fille aurait pu tomber en de plus vilaines mains, chez de plus méchants nourriciers. Avec ceux-là, du moins, elle avait fait à sa guise, leur imposant ses volontés, les façonnant à ses caprices, et, par ainsi, s'en faisant estimer et aimer.

Visiblement émus à la douceur de son accent, à l'affabilité de sa voix; séduits, sans doute, par l'attrait de son intimité, par la délicatesse de ses attentions et tous les avantages que lui donnait une éducation si différente de la leur, ils en avaient subi la douce influence. Et cela, sans qu'ils le voulussent, avait servi à la réforme de leurs mœurs grossières.....

Au surplus, elle n'avait pas eu le choix. Prise au dépourvu — son petit ange était venu un mois plus tôt qu'elle ne l'attendait, — elle avait eu recours au bureau des nourrices.

— Vite, vite, au petit bonheur.

On n'y disposait que de cette paysanne qu'on lui avait amenée en hâte.

Oh! l'horrible sensation qu'elle avait eue au cœur à la vue de cette inconnue! C'était un peu après ses couches, — des couches laborieuses qui l'avaient conduite à deux doigts de la mort. Elle l'avait vue se pencher sur son lit de souffrance, s'emparer du cher être qu'elle sentait remuer et respirer près d'elle, lui donner le sein: source opulente, à laquelle il s'était mis à boire, l'angelet, à pleines lèvres, avec ce petit bruissement de bouche avide — musique divine à l'oreille des mères — qui lui arrachait les entrailles, à elle, impuissante à le nourrir.....

Et puis, il avait fallu abandonner le chérubin à ces mains étrangères..... Et cette séparation si brusque, dans le moment où elle aurait eu tant besoin de ménagement et de réconfort, avait achevé de la désespérer. Ç'avait été pour elle, en l'absence de celui qui seul l'aurait pu consoler, le vide affreux, l'abandon total, quelque chose de pire que la mort.....

Et pourtant, tout cela n'était-il pas à prévoir quand, orpheline à peine sortie du couvent, elle s'était mariée à ce jeune et beau capitaine au long

cours, rencontré par hasard dans une maison amie? Elle devait bien penser qu'un jour viendrait où, par la force des choses, elle se verrait contrainte à vivre isolée, confinée dans l'attente..... Mais non, elle aimait alors, et elle ne pensait à rien autre qu'au bonheur d'aimer, d'être aimée.....

Lui, avait appris l'événement à Dakar. Une sœur tendrement dévouée s'était chargée de lui faire trouver moins cruel l'immense éloignement où il se trouvait de ses chéries.....

..... Et voilà qu'à peine remise, elle avait été saisie d'une impérieuse envie de revoir son enfant. Et elle avait eu la force de supporter le voyage et ses mille péripéties. Car il avait fallu accomplir en charrette une partie du trajet, par un temps frileux et humide, par des gués mouvants et des chemins défoncés. Oh! la triste, la triste journée!.....

Deux ans ont passé..... Déjà!.....

..... Eh bien, non, en dépit des apparences, elle n'avait plus tant de motifs de s'attrister et de gémir. Sa Jeannette poussait fraîche et dodue

comme un poulet d'avril; le pays était sain, la nourrice vigoureuse, ses petits de venue superbe : autant de précieuses garanties, propres à apaiser ses alarmes. Et puisqu'il fallait qu'elle fût privée de sa fille quelque temps encore — le temps que durerait la maladie dont venait d'être atteint son époux, qu'elle allait rejoindre en Afrique, — mieux valait qu'elle la laissât aux soins de ces dociles campagnards, moins frustes au fond qu'ils ne le paraissaient.

..... Il était pourtant une chose qui l'indisposait contre eux et empêchait son amour maternel de s'affranchir de toute inquiétude. C'était la façon dont ils traitaient un pauvre enfant de quatre ans, nourrisson venu on ne savait d'où — de Paris? — dont on s'était beaucoup occupé d'abord, pour ensuite le négliger totalement.

Ils l'avaient présentement à leurs crochets, prétendaient-ils, parce qu'ils ne touchaient plus de l'Assistance « gratuite » que la moitié de la somme convenue autrefois avec les parents pour son entretien.

Son entretien?.... Pauvre petit! On n'en pre-

nait guère souci aux Breteux ; en tout cas, il n'était ni malaisé ni coûteux d'y pourvoir. Une miche sur laquelle on étendait une mince couche de lait caillé, et qu'il rongeait, l'infortuné, tout le long du jour, c'était en quoi consistait son ordinaire alimentation. On le laissait le plus souvent dans un état de malpropreté repoussante : le sarrau en guenille, les pieds nus ou chaussés de mauvais souliers trop larges, dont les bouts béaient sur ses petits doigts roses. Il ne savait pas marcher, personne n'ayant pris garde de guider ses premiers pas. Et alors c'était comique de le voir s'avancer en trébuchant sur ses jambes molles, le corps porté en avant, comme un petit vieux. Il ne savait pas articuler les mots, personne ne l'ayant dressé à ce charmant exercice. Ce qui s'échappait de ses petites lèvres ressemblait à rien : un bredouillis inintelligible. Malgré cela, gentil, mignon, caressant et beau comme un Jésus.

Oh ! ces grands airs étonnés ! cette expression de mélancolie douce à la fois et ravie que prenait sa petite figure d'ange, lorsqu'il la voyait,

elle, la mère, s'emparer de Jeanne et la couvrir de longs baisers!.....

A quoi pouvait-il bien songer, le pauvre être? Quelles ébauches de pensées lui venaient? Peut-être qu'alors l'image imprécise d'une maman très lointaine s'évoquait en lui.....

Oh! ces grands yeux écarquillés sur les sucreries qu'elle apportait aux enfants de la maison! Et ces mines reconnaissantes quand elle lui remettait une part de ces délicieuses friandises!.....

— Hé! Paris (son nom était Jules; mais on l'appelait Paris, Paris tout court, parce qu'il était censé venir de là), ne te mange pas les doigts, sapré gourmand!

— Pourquoi l'appelez-vous Paris, cet enfant, nourrice? Apprenez-lui plutôt à répondre à son nom.

— C'est ben vrai, Madame. Une habitude, allez, qu'j'ons comme ça.

Un tantôt, la marmitée de pommes de terre qu'on venait de faire cuire pour le goret fumait au beau milieu de la chambre. Jules, à cachette

des autres, essaya, de ses petites mains malhabiles, d'en tirer une du fond du vase.

— Attends, sale môme!

Et un coup de *rouette* (petite gaule) tomba sur la menotte dérobeuse.

— Pourquoi le frappez-vous, nourrice? Donnez-lui à manger plutôt. Il a faim, pensez, depuis ce matin qu'il n'a rien pris. Vous le négligez trop.

— C'est qu'on n'y pense pas, pardine!

Puis le soir venait.

— Allons, Paris, va te coucher; les bêtes vont rentrer, et tu sais qu'elles font peur.

Je crois bien qu'elles lui faisaient peur, les bêtes! Elles rentraient à la débandade, conduites par Tintin, l'aîné de la famille — neuf ans, — et le pauvre Jules, qui avait tant de difficulté à marcher, ne savait pas se garer d'elles. Elles le renversaient, le piétinaient. Son petit corps en était tout couvert d'ecchymoses. Tintin riait, lui pleurnichait, la nounou, de loin, criaillait. Alors, afin de prévenir les accidents, qui étaient un surcroît d'embarras pour tout le monde, on

envoyait coucher Paris à l'heure ou l'aîné ramenait les bêtes à l'étable.

Il y avait, derrière la maison, une sorte d'appentis, aux cloisons fendillées et disjointes, qui servait de débarras. On y avait jeté à même le sol un méchant paillasson recouvert d'un bout de couverture en loque. C'est dans ce réduit que, depuis un an, on envoyait dormir le petit Jules.

— Nourrice, ne le faites pas coucher dans ce galetas, cet enfant. L'endroit est humide, et combien froid l'hiver ! Quelque matin vous l'y trouverez mort.

— Ah! ma chère dame, Dieu nous préserve d'un pareil malheur! Déjà que j'ons tant d'ennemis. Je n'pourrions plus jamais avoir de nourrissons.

A toute heure du jour, lorsqu'elle tenait sa fille dans ses bras, et qu'elle lui disait : « Jeanne, Jeanne, ouvre ton bel œil bleu, mon amour, regarde petite maman », Jules s'approchait d'elle, baisait par derrière un pan de sa robe, et restait à l'écouter. A force d'entendre répéter ce nom

de petite maman, il s'était pris, un matin, à le prononcer lui-même distinctement : « Petite maman, petite maman..... »

— Eh! mon bon Seigneur! le voilà qui cause tout quasiment comme un Mossieur. Voyez-vous ça, ce Paris? C'est m'n'homme qu'en serait baubi à c't'heure.

— Vous ne lui parlez jamais, nourrice, que pour le gronder ou l'ahurir par vos cris. De là vient son impuissance à rien dire. Arrêtez-vous quelquefois à lui causer gentiment. Parlez-lui de sa mère et du bon Dieu. Apprenez-lui à joindre les mains et à dire quelques mots de prière. La prière de l'enfant est une bénédiction pour tous. Il vous écoutera; et vous verrez qu'il parlera très vite et très bien.

Ainsi, durant un premier séjour au milieu de ces âpres et rudes paysans, réfractaires à tous sentiments généreux s'ils ne doivent servir à leurs intérêts matériels, elle était arrivée, par douceur et persuasion, par le seul ascendant de son éducation, à réformer, ou plutôt à dégrossir leurs mœurs sauvages, à leur infuser un

peu d'humaine pitié..... Et pendant les derniers mois qu'elle venait de passer parmi eux, à vivre pour ainsi dire de leur vie, encore qu'exclusivement occupée de sa Jeannette, elle avait pu constater le réel changement qui s'était opéré en leur habituelle façon d'être et d'agir.

Jules répondait à son nom et déambulait comme un petit homme. Son babil se modulait sur celui de Jeanne, pour laquelle il n'était rien qu'il ne voulût accomplir aux seules fins de lui plaire. Ils allaient maintenant, elle et lui, en se tenant par la main, jusqu'à la pointe du pré, au tournant du chemin vert. Et c'étaient de naïfs et joyeux appels aux papillons et aux fleurs, aux fleurs nouvelles et aux papillons passants.....

— Dieu reste aux orphelins, songeait la mère..... C'est à lui, à lui seul qu'il faut s'en remettre maintenant du sort du garçonnet, et de tant d'autres enfants perdus dans ces campagnes, qu'on dit gratuitement assistés. Comme ils sont à plaindre, les chers petits, et comme je les plains sincèrement!.....

Elle savait à présent de quelle valeur étaient ces soins administratifs donnés aux petits assistés, à combien peu ils se réduisaient. Pendant les jours qu'elle avait vécu dans ce pays, pourtant si riche et salubre, elle avait été à même de juger de leur absolue insuffisance.

En réalité, la vie des pauvres enfants n'était le plus souvent qu'un long martyre, subordonnée qu'elle était aux féroces calculs de paysans rapaces, qui prétendent tirer d'elle le meilleur de leurs bénéfices. Et comment en serait-il autrement? Leurs bourreaux opèrent loin des villes, affranchis de toute surveillance immédiate, de tout contrôle effectif, hormis celui des *meneuses*.

Les meneuses! On ne sait pas de quels abominables procédés sont capables la plupart des femmes chargées de racoler dans nos villages les paysannes désireuses d'avoir un nourrisson, — d'essayer de ce genre d'élevage.

Payées chichement par le bureau de Paris auquel elles conduisent leurs tristes recrues, elles prélèvent encore un impôt sur ce que l'éleveuse reçoit des parents. Et c'est au cours de leurs

recouvrements qu'on les voit rôdant les petites fermes et les locatures, s'imposant ici et là, mielleuses ou menaçantes, exigeantes et sordides.....

Non, elle s'en rendait compte, il était impossible de découvrir là, en dépit des réglementations officielles, aucun motif de sécurité. Les enfants n'avaient rien d'assuré; ils restaient à la merci des rustres auxquels on les confie.....

Personne, d'ailleurs, ne les visite, pas même le médecin dont c'est le devoir. Une fois, par hasard, quand il se trouvera à passer, appelé dans le voisinage pour un malade payant; mais si brève est la visite!.....

— Eh bien, nourrice, ça va? Vite, votre carnet.

Et, sans prendre la peine de voir le petit assisté ni de vérifier son état, sans souci d'une santé si précaire et de si peu de rapport, il saisit le livret, marque son passage en détachant un feuillet, et le voilà parti, déjà loin. Si l'enfant est malade, on le lui amènera à la ville, là-bas, par une route impraticable qu'il faudra franchir en carriole, en

exposant cette santé fragile à toutes les morsures des vents d'hiver.....

Ah! où donc ces médecins de l'ancienne observance dont parle l'auteur des *Lettres à ma Cousine* (1), qui, les mains pleines de libéralités, s'en allaient par les villages, toquant à toutes les chaumières où la souffrance pauvre était entrée?.....

Où donc ces dévouements héroïques que l'Église chrétienne, en son libre apostolat, n'a cessé de susciter au cœur de ses saintes filles, et dont les effets, pour s'étendre à tous les déshérités, n'en privilégiaient pas moins les tout petits?

Oui, Dieu seul, en fin de compte, reste aux petits indigents et sans mère, et c'est affaire à lui d'orienter leur destinée..... Leur destinée!.....

Ici, la douce et tendre maman fut prise d'une violente envie de presser dans ses bras, contre son cœur, sa Jeannette adorée, dont l'image venait de surgir tout à coup devant ses yeux. Elle fit le geste de l'étreindre, soulevée d'un grand

(1) Gabriel Audisio.

élan d'amour tendre et profond. Puis une joie exultante l'envahit soudain à l'idée que bientôt, à son retour d'Afrique, elle reprendrait sa fille pour ne s'en séparer jamais.

Car elle ne pouvait la laisser plus longtemps abandonnée à des soins mercenaires, privée des tendresses maternelles..... Elle s'en ferait plus tard de trop cruels reproches..... Sans compter qu'elle-même ne se sentait plus la force de vivre loin de son aimée. Elle en avait faim et soif à toute heure ; et cela la tenait en un perpétuel et fiévreux énervement, qui achevait de ruiner sa belle santé d'autrefois.

Oh ! comme elle la dorloterait, comme elle la câlinerait, comme elle l'abreuverait, la nuit, le jour, d'ineffables douceurs, lorsque, une fois rassurée sur l'état de son mari et réinstallée dans son modeste appartement de la rue Blanche, elle l'aurait près d'elle et pour elle seule, sa Jeanne chérie ! Elles sortiraient ensemble, au bois, à l'église, sur les belles avenues et dans les jardins fleuris, où, souriant à ses gentillesses, les autres babies envieraient de se mêler à ses jeux. Et puis,

quand elle serait grande... Y penser, cela lui met le ciel dans l'âme..... Elle pleure des larmes de joie....

III

Le train filait à présent au travers d'épaisses forêts dont les grandes ombres commençaient à descendre des cimes, semblables à d'immenses ailes de gaze qui se seraient déployées sur la voie. Et la mère songeait toujours, cependant que tout là-bas, assis au revers du talus, dans l'herbe piquée de fleurettes rares, les deux enfants, Jules et Jeanne, le geste et les yeux tournés vers la grand'route, se renvoyaient l'un à l'autre, comme une caresse, le nom si doux :

— Petite maman.

— Petite maman.

RUBIETTE DES BOIS

Conte d'un Oiseleur.

RUBIETTE DES BOIS

A mon vieil ami Duchâteau.

I

C'était il y a quelque dix ans, du temps de ma résidence à X..., aux confins extrêmes de mon vieux Berry. Je commençais alors une très brillante collection ornithologique où, pour l'agrément des yeux, le chaud coloris de l'oiseau des îles s'alliait aux teintes douces et harmonieuses des beaux oiseaux de France.

De tous les passereaux du pays, la gorge-bleue, *motacilla cærulea*, était bien celui qui excitait le plus ardemment ma convoitise. Instruit depuis longtemps des habitudes de ce coquet oisillon — migrateur discret qui ne fait que

paraître et disparaître dans nos basses plaines, — j'entrepris de lui faire la chasse, et, un beau matin, muni d'un permis spécial de naturaliste amateur, je me lançai à sa poursuite.

On était au printemps : une splendide journée d'avril sous un ciel tout vibrant de lumière. Berges et halliers fleuraient la violette. Au loin, la forêt et la brande, dans le travail d'une germination hâtive, se renouvelaient d'ombre et de mystère.

Mon dessein était de m'acheminer, tout en suivant le cours de l'Indre, et aussi un peu celui des ruisseaux adjacents, vers le village des Aunes, pour, de là, gagner l'étang où se mire un joli petit bois qui porte le même nom. A mon sens, cet endroit devait être fréquenté par toutes les gorges-bleues en migration.

Passé les dernières maisons de la ville, je m'aventurai donc, coupant au plus court, à travers des vignobles, allant au caprice d'un chemin vicinal qui aboutissait à des moulins. Mais je me trouvai bientôt en face d'une sorte de « chôme » gazonnée, au sol spongieux, sillonnée d'ornières

profondes, et semée, çà et là, de larges flaques d'eau bourbeuse qui barraient le passage.

Allais-je m'engager par cette vilaine traine défoncée, longue d'au moins trois cents mètres? Il y aurait sûrement du tirage pour en sortir.

Au plus fort de ma perplexité, une rubiette — le rouge-gorge familier — se mit à égrener toutes les notes de son chant dans une suite de délicieux tirelis.

— Tireli! tireli!..... Il y a parmi nous des petites bleues.

C'est ainsi que j'interprétai sa mélodie. Cela me décida. Je pris, comme on dit, mon courage à deux mains, et, au risque d'y laisser la semelle de mes bottillons, je m'engageai dans le pâtis, que je me mis à arpenter à grandes enjambees.

J'en fus, hélas! pour mes peines, car je ne donnai la peur qu'à des oiseaux de rivage, qui se levaient de terre brusquement, en poussant des cris variés.

..... Sorti de ce mauvais pas, je n'eus plus qu'à côtoyer la rivière par les prairies qu'elle arrose. Je le fis l'œil aux aguets, l'oreille aux

écoutes, en passant d'une rive à l'autre chaque fois que je rencontrai un pont de bois, une simple passerelle chevauchant le cours d'eau. J'inspectais les buissons, les retraits de terrain, les creux d'herbes, les bordures d'oseraies, tous les recoins.

Des rouges-gorges chantaient à tue-tête, alternant avec des roitelets, des pouillots, des fauvettes, tous les becs-fins nouveaux venus.

L'espérance m'ensoleillait le cœur et me donnait des ailes. Je volai.....

Au moulin du Vareux, comme j'en traversais le bief d'amont sur une poutre énorme, bordée d'un parapet d'une rusticité rare, je tressaillis à la vue d'un bel oiseau perché sur une branche d'osier et en train de déguster je ne sais quelle baie juteuse. Je m'en approchai à moins de vingt mètres. C'était un bruant des saules, un mâle, ravissant dans sa livrée printanière grivelée de taches noires et rousses en forme de lance. Sa tête et sa gorge d'ébène faisaient ressortir le beau collier blanc qu'il portait en sautoir. Je le tenais au bout de mon fusil. Mais, comment vous dire? je me représentai soudain l'élégant

oisel dégringolant du haut de son ajonc et tombant, loqueteux, criblé de blessures, dans le courant qui l'entraînait. Je le vis battant le flot de ses ailes sanglantes en un sursaut d'agonie, puis tournant vers moi ses grands yeux mourants où flottait une pauvre petite âme implorante..... Je me sentis pris par les entrailles et, brusquement, je fis demi-tour.....

On a de ces émotions-là à de certains moments. Que n'ai-je été saisi, une heure plus tard, d'un pareil émoi!.....

II

J'arrivai, raffermi, au village des Aunes. L'étang et son petit bois n'étaient plus qu'à deux ou trois portées de fusil. Je renouvelai de jambes et d'ardeur à l'aspect de ce val désert, où nos émigrants devaient s'être donné rendez-vous pour de franches becquées, où, partant, je ne pouvais manquer de trouver aubaine.

Le bois des Aunes est planté sur le dos d'un

mamelon et dégringole tout d'un bloc jusqu'au ras de l'étang. Celui-ci, tout en longueur, déroule, sous les couverts, sa nappe d'eau miroitante, semée d'ajoncs et de milliers de plantes vertes. Une étroite sente, perdue sous les genêts et la bruyère, contourne le bocage et longe le petit lac dans toute son étendue. C'est à ce chemin que je me confiai, par lui que je me laissai conduire dans cette solitude.

Or, j'en franchissais les premiers halliers, lorsqu'un chant de pastoure monta dans l'air calme, s'élevant d'un point du bois qu'il eût été difficile de préciser. C'était une romance qui m'était inconnue. Je ne me souvenais pas de l'avoir jamais ouï chanter dans le pays. La voix en modulait les paroles sur un rythme simple et doux d'un charme indicible.

Quand tu t'en vas, dessus la brande,
Paître le soir tes blancs moutons,
Pastoure, à l'écho des vallons,
Ne dis jamais ta peine grande.

A pas glissés et furtifs, et sans trop me préoccuper de la chanteuse — fauvette parmi les fau-

vettes, — je continuai d'avancer dans le sentier, jusqu'au pied d'un haut massif de ronces et d'épines noires en fleurs qui croissaient sur les lisières. Je restai là, debout, caché presque entièrement par l'énorme buisson, l'œil en éveil, prêt à faire feu sur le premier motacillien que je verrais remuer.

Des mésanges babillaient autour de mon affut. Un merle, se levant à mes pieds, s'alla percher dans les gaulis en écourtant un éclat de rire : tack, tack, tack !..... Des grives, branchées dans les saules, se penchaient pour voir, et deux petits lapins gris, las, sans doute, de pieter dans la sente, s'enfonçaient doucement sous les genêts en agitant la houppette blanche de leur courte queue. Tout ce petit monde-là se gaussait du chasseur, cependant que, lente et sonore, la rustique cantilène se déployait dans le val silencieux :

Sa voix indiscrète,
Au fond des pâtis,
Répète,
De la bergerette,
Les tendres soucis.

Elle s'enlevait par à-coups sur l'aile de la brise passante, qui l'éparpillait sous le ciel paisible : c'était un enchantement.

De gorges-bleues, par exemple, pas plus que dans mon œil. Je m'en étonnais, et, pestant entre cuir et chair, je commençais même de céder un peu à l'impatience.

Enfin, quelque chose volète vers la pointe de l'étang, sous les ronces et les prunelliers. Cela sautille au bas des branches, et puis, file sur le sol à petits bonds rapides. C'est un bec-fin, j'en suis sûr. Il paraît d'allure charmante, et familier. Mais sa gorge, comment est-elle? Rouge ou bleue? Je ne distingue encore qu'une menue boule de plumes ocre brun, unicolore.....

L'oiseau vient de faire une volte. Par ma foi! j'ai cru voir une étoile blanche sur un plastron d'azur! L'infortuné se rapproche. Il va maintenant à ras de terre, la queue relevée, les ailes pendantes, la frimousse délurée. Oh! mais il a tout à fait l'air bon enfant, cet oisillon-là. Pauvre bestiole!... Ici encore, je sentis naître en moi je ne sais quelle sourde émotion. Mais aussitôt je me raidis contre :

— Eh! saperlipopette, ne nous laissons point attendrir! On est naturaliste ou on ne l'est pas!

Je mets en joue..... Paff! Des plumes volent éparpillées. L'oiselet est à terre, se débat des ailes et des pattes, le ventre en l'air.....

Guignon de guignon! Encore une rubiette, la vulgaire rubiette des bois!.....

— Allons, me dis-je, tire tes grègues, mon bredouillard, et attends à l'an prochain pour la bonne prise que tu convoites.....

La chanteuse s'était tue. Je le regrettais presque maintenant. Son refrain dolent, qui me résumait l'infinie mélancolie du paysage, m'avait pénétré profondément.

Il me sembla bien entendre à cette minute un cri, un grand cri qui se fondit soudain en une plainte sanglotée; mais le tintamarre qui se fit autour de mon affût à la détonation de ma rouillarde, en détourna totalement mon attention.

Quel vacarme, justes dieux! Canards, sarcelles, hérons, blongios, bécassines, s'élançant tout à coup du fond des herbes, poussaient en s'en-

fuyant d'assourdissantes clameurs. Les grenouilles vertes battaient l'eau en sautant des bords, puis s'enfonçaient sous la vase, affolant les poissons de la mare. Les geais, curieux, inspectaient la rive, voletaient de-ci de-là, s'esclaffant à mon air penaud de renard dupé. Merles, rousseroles, bruants, effarvattes, tous les hôtes du marécage et des taillis, menaient un bruit d'enfer, tandis qu'au-dessus des champs, de l'autre côté de l'eau, très loin, à l'horizon des brandes, planait majestueusement un busard des marais.....

III

Je quittai les berges et regagnai la grand'route par un sentier d'herbe qui coupe en diagonale le couvert des Aunes. A ce moment, le soleil, glorieux, ruisselait au sous-bois, baignant les taillis dans une vive lumière d'or, que treillissait la fine guipure d'ombre des feuillées naissantes. J'allais devant moi, soucieux de cacher, même aux

arbres, à la brise nouvelle, aux violettes qui embaumaient, ma déconvenue.

A peine avais-je fait dix pas dans la venelle, que je vis, sur ma droite, à une faible distance, gentiment blottie contre un chêne, en arrière de l'immense massif de ronces où j'avais massacré ma rubiette, une jeune paysanne de quatorze à quinze ans qui, silencieusement, filait sa quenouille. Je la voyais de profil, agenouillée sur le tapis de haute mousse qui veloutait ce recoin forestier. Elle tenait légèrement penchée sa tête blonde, que sa houppée de laine grisâtre me dérobait en partie. Elle demeurait immobile et songeuse ainsi qu'une statue dans un temple. Au-dessus d'elle, au flanc du mamelon, entre des cépées roses de sève, paissait un maigre bétail : cinq ou six chèvres blanches, deux agneaux tachés de noir et un petit porc.

— La chanteuse de tout à l'heure, apparemment, pensai-je. Je ne la croyais pas si près. Elle a dû m'apercevoir venir et suivre toutes les péripéties de ma chasse.

A sa vue, néanmoins, mon cœur se requinqua.

Je me dirigeai vers elle. Mon approche ne la parut point émouvoir. Elle restait comme pétrifiée en sa pose auguste de fileuse de laine, et, n'eût été le virement du fuseau et le geste rythmique qui, de temps en temps, en accélérait la marche, on l'eût pu croire endormie dans la douceur des parfums errants, sculptée dans le chêne contre lequel elle s'accotait et dont sa chétive vêture affectait la nuance.

— Dites, la gente pastoure, lui criai-je en l'abordant, et quoique je susse parfaitement mon chemin, est-ce que cette sente aboutit à la grande route?

Elle ne répondit point. Je m'approchai d'elle encore plus. Elle ne broncha pas davantage, absorbée qu'elle était tout entière, semblait-il, par sa contemplation intérieure.

— Je jurerais, murmurai-je, qu'un Prince Charmant en veston de droguet hante cette jeune tête.

Et, sur un ton légèrement badin:

— N'entendez-vous pas, mignonne, que je vous demande mon chemin?

Elle ne dit mot, mais elle porta alors sur moi deux grands yeux tristes et purs, d'un bleu de pervenche admirable, et je vis qu'elle pleurait.

Je fis une exclamation de surprise, et, subitement, je changeai d'attitude et redevins grave. Ce visage éploré de pauvrette, extrêmement beau et noyé de pleurs, cet air de désolation répandu sur tous ses traits et qui semblait à présent se communiquer aux choses d'alentour, me remuaient jusqu'au fond de l'âme. Je ne sais pourquoi elle me fit songer à quelqu'un de ces petits souffre-douleur de nos fermes, qui, maltraités et battus du matin au soir, en butte aux tracasseries de l'un, aux entreprises de l'autre, aux mauvais traitements de tous, sont heureux de se dédommager en secret des heures de dure contrainte, en donnant libre cours à leurs larmes. Après cela, il se pouvait faire qu'une innocente amourette la rendit malheureuse : les épousailles vont vite dans nos brandes lointaines. Peut-être aussi, pensai-je, pleure-t-elle quelqu'un des siens, le père, la mère, la grande sœur. Le souvenir des morts aimés frappe souventes fois, comme

cela, à l'improviste, au cœur des simples, et provoque de subites crises de larmes..... Car elle chantait tout à l'heure son refrain familier.....

J'osais à peine l'interroger, tant je craignais d'aviver par un mot fâcheux une douleur aussi sincère.

J'allais me retirer, lorsqu'elle me dit d'un air bizarre et en me montrant du doigt la sente que je venais de quitter :

— Oui, Monsieur, vous pouvez, par là, rejoindre le grand chemin.

Elle m'avait donc entendu il y a un instant. Pourquoi alors avait-elle tant tardé à me répondre? Avait-elle eu peur que la voix ne lui manquât ? Décidément, cette fillette m'intriguait. J'étais curieux de savoir ce qui s'agitait en sa petite âme.

— Vous semblez bien malheureuse, mon enfant, lui dis-je avec un accent d'amicale compassion propre à lui donner confiance.

Essuyant du doigt les pleurs qui ruisselaient sur ses joues, elle soupira :

— Sûr que j'ai du malheur !

— Serait-il indiscret de vous en demander la cause?

Elle hésitait à répondre.

— Répondez-moi, je partage votre affliction et je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de vous en adoucir l'amertume.

Alors elle dit à travers ses larmes :

— C'est vous qui me faites pleurer.

Je sursautai d'étonnement. Je crus que je lui avais tué une de ses bêtes, ou qu'un grain de plomb égaré s'était venu loger dans quelqu'un de ses membres fluets. En chasse, si grande prudence qu'on y porte, de tels accidents arrivent. Je la considérai attentivement. Mais non, rien dans son attitude de bergerette éplorée ne témoignait d'une souffrance physique. Je me retournai et promenai un rapide regard autour de moi. Aucune trace sanglante nulle part. Dans la lumière pointillée d'ombre du sous-bois, se mouvait tout le troupeau. Les chèvres blanches escaladaient un buisson d'ormilles, le cou tendu aux rameaux pendants ; les agneaux noirs s'en venaient vers nous, bêlant à la pastoure ; le petit porc, saoûlé

d'aillants, courait en rond sous les chêneaux, comme une bête folle.

Je ne comprenais plus. J'engageai l'enfant à s'expliquer.

— Comment ai-je pu, sans le vouloir, vous causer tant de chagrin?

— Oh ! vous êtes méchant !

— Mes plombs vous ont atteinte?

— Nenni.

— Je vous ai fait peur?

— Pas ça.

— Alors?

— Vous avez tué mon oiseau.

— La rubiette?

— Oui, la pauvre rubiette qui venait prendre dans ma main les petits insectes que je recueillais pour elle, la mignonne. Elle est née dans ce buisson, et, toute jeune, je l'avais apprise à me reconnaître et à me chérir. Tout l'hiver, pendant que les autres s'ébouriffaient à la froidure, elle n'a cessé de « m'éjoyer » par son doux ramage...

— Et vous lui répondiez, j'en suis sûr, luttant

à celle qui en imposerait à l'autre en douceur et en mélodie.

— ..... Ah ! quand je l'ai vue tomber les ailes en penille et la tête chavirée, mon cœur s'est quasiment arrêté de battre, et je vous ai maudit...

L'enfant m'avait d'abord paru charmante. A présent, je la trouvais adorable en son désespoir et ses pleurs versés sur un oiseau mort. Je sentis à mon tour comme une morsure au cœur : un remords me prenait de toutes mes tueries anciennes, et je réfléchissais que tous mes bonheurs de savant n'égalaient pas la joie innocente dont je venais de priver cette tendre et naïve pastoure.

— Pardonnez-moi, lui dis-je, d'avoir été la cause bien involontaire de votre chagrin. Vous m'en voyez fort désolé, et, pour tout au monde, je voudrais pouvoir vous le rendre vivant, votre oiseau favori. Mais consolez-vous, vous trouverez dans ce bois vingt rubiettes pour une, qui, n'en doutez pas, auront souci de vous plaire et de charmer votre solitude.

Les soins que je mettais à la consoler la rendaient communicative. Elle reprit :

— Celle-là m'aidait à oublier mes peines.

Sa poitrine se gonfla, et, d'instinct, elle porta les doigts sur une petite médaille d'argent qui pendait à son cou.

— Se peut-il que vous ayez de si grosses peines?

— Quand on est seule.....

— Vous êtes sans famille?

— Non.

— Vous habitez loin d'ici?

— A cette locature que vous voyez là-bas.

Elle me montrait, par delà l'étang, de vagues toits de chaume se profilant sur le ciel lumineux.

— Mon père est mort, et ma mère, qui voudrait se remarier, me trouve de trop à la maison. Alors, elle m'envoie aux champs. Hiver comme été, je garde nos bêtes. Je suis seule presque toujours et je m'ennuie bien souvent. Mais, lorsque je viens ici et que ma rubiette chante, mon cœur saute de bénaiseté, et je sens que j'aime ma mère quoiqu'elle me batte.....

Elle eut un soupir et le même geste confiant vers l'image tutélaire. Puis elle ajouta d'un air apitoyé :

— C'est grand crime, Monsieur, de tuer les rubiettes. Car vous ne savez pas toutes les gentilleries qui sont en elles. Au printemps et à l'été, tous les bois chantent. C'est le temps des nids et des gentes plumes qui reluisent. Ça réjouit l'esprit et les yeux. Mais l'hiver, c'est triste par chez nous. Les oisillons s'en vont ou nous boudent. Elles, les mignonnes créatures du bon Dieu, gazouillent quand même. Pour un brin de soleil qui leur tombe de là-haut, elles enflent la gorge, et en voilà pour d'ici jusqu'à la brune. La mienne ne décessait tout le temps que j'étais là.....

Les grands yeux doux de la fillette recommencèrent à se mouiller..... J'étais, cette fois, indigné contre moi-même. Je cherchai de nouveau à consoler la pauvrette ; mais je n'y pus réussir. Les paroles qui me venaient n'avaient point de ça, comme dit l'autre. C'était navrant de banalité.

Alors je m'enfuis, soulevé de dégoût contre mon métier de tueur de chant et de pilleur d'ailes.

pris d'une tendre admiration pour cette bonne petite âme d'humble pastoure, riche d'ingénue pitié et de candeur exquise, rencontrée par hasard dans un nid d'herbe du bois des Aunes, au pays des brandes.

MADEMOISELLE MARTHE

MADEMOISELLE MARTHE

Au Révérend Père V. de P. Bailly.

I

Au printemps de l'année scolaire 1865-1866 M. Marcellin Labrunie était encore instituteur à Neuval — un joli bourg de douze à quinze cents âmes, situé à quelques lieues de Bourges.

C'était un fort honnête homme, qui passait en ce temps-là pour un des meilleurs éducateurs de la jeunesse campagnarde. Sa haute taille, ses traits énergiques, sa belle prestance de sexagénaire à longs cheveux blancs et fins, l'avaient, autant que son savoir et la dignité de sa vie, mis en réputation dans tout le pays. Il avait, au surplus, une façon de parler grave et lente, un

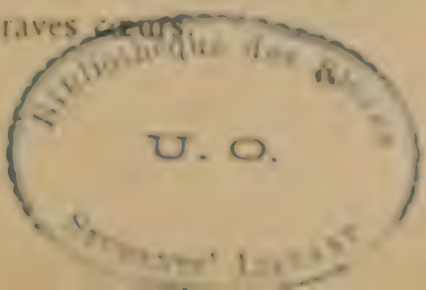
peu sentencieuse, qui en imposait d'abord. Au jugement des populations, c'était le magister modèle, au mérite sans pair; on n'aurait pas trouvé son semblable dans le canton, qui, pourtant, comptait à la douzaine des maîtres d'école de bon renom.

On le disait seulement, et c'était vrai, tourmenté de la manie des vers, grand favori des muses, comme on s'exprimait alors, qu'il taquinait et courtisait incessamment.

Cette douce manie n'était, du reste, à ce qu'il prétendait, que pour occuper ses insomnies : précieux outil à traduire ses pensées intimes, à peindre ses tristesses et ses deuils, à chanter surtout la magnificence de la religion qu'il pratiquait. Admirateur des deux Racine, peut-être plus de Louis que de Jean, à cause de son poème de la *Religion* qu'il tenait pour un chef-d'œuvre, il pensait, comme eux, que la bonne manière de s'affermir dans sa foi, c'était d'en décrire les splendeurs.

Mme Labrunie — plus couramment Mme Marcellin, — sa pieuse et digne compagne, lui était un admirable auxiliaire dans sa tâche ardue et

pénible d'éducateur primaire. L'excellente femme — cinquante-quatre ans bien sonnés, — maigre, de petite stature, avec un double registre dans la voix, ce qui apprêtait quelquefois à rire aux écoliers, ne le cédait à son seigneur et maître ni pour les soins à donner à la marmaille, ni pour aucun autre devoir de sa charge. Si l'instituteur prenait souci des aînés, elle actionnait les tout petits. Si l'un dirigeait avec méthode — et quel succès ! — les groupes de la première division, l'autre, à la faveur d'une discipline maternelle, s'exerçant à la patience encore plus qu'à la peine, répandait les trésors de sa bonté sur les diverses catégories de la seconde. Tous deux se montraient animés du même zèle, épris des mêmes sentiments d'honneur et d'équité. Déjà avancés en âge, vivant sans héritiers directs depuis la mort d'une fille unique, Marthe, emportée en pleine jeunesse, c'était leur seule ambition, à tous deux, de faire de ces fils de paysans, de ces enfants du peuple, dans la sphère où s'exerçaient leurs moyens d'action, des hommes utiles et de braves cœurs.



En ce temps-là, je vous le dis, l'école de Neuval traversait son âge d'or.

Or, ce matin-là, les écoliers étaient venus beaucoup plus nombreux que de coutume. Ils étaient entrés un à un, après s'être présentés à l'inspection de M. l'instituteur. Car la propreté du corps était en grande estime chez les Labrunie ; et ces maîtres si bons, si indulgents aux intelligences rétives, se montraient impitoyables à l'élève qui bravait d'entrer en classe le visage crasseux et la tignasse mal épouillée.

— Sus à la vermine ! Mort aux grenadiers !

Tel était le premier aphorisme de leur hygiène scolaire.

La prière faite, toutes les divisions s'étaient rangées en silence aux cercles de lecture; et l'on n'entendait plus, dans toute l'étendue de la salle, qu'un brouhaha discordant, l'inénarrable cacophonie des séances d'école au village.

Dans le fond, où se multipliait Mme Marcellin, retentissait, suraiguë et bêlante, la voix de tête des marmots. Les uns, le cou tendu à l'abécédaire, beuglaient de toute la vigueur de leurs

poumons, chacun à leur tour, la lettre que le moniteur indiquait du bout de sa baguette. Les autres célébraient à l'unisson, en un nasillement idéal, le mariage des voyelles avec les consonnes : B avec un A fait BA, vous savez, le très vénérable Babebibobu. Les plus forts hurlaient à s'étourdir les diphtongues syllabiques, les simples associations de voyelles : Dieu, lion, eau, etc.....

A l'entrée, où pontifiait le maître, on rivalisait également d'application et d'ardeur. Les moins en progrès, le nez plongé dans le rudiment, désarticulaient, non sans de rudes efforts, chaque mot de la leçon, en martelant les syllabes : Mu-si-que ; oi-seau ; ar-pen-ta-ge, etc..... Les moyens ânonnaient, sur un ton geignant et traînard, les périodes compliquées du *Simon de Nantua* : Pier ... re ... qui ... rou ... le ... n'a ... mas ... se ... pas ... mous ... se ... Et tandis que, dans la division intermédiaire, chacun s'intéressait aux récits émouvants du *Trois mois sous la neige*, les aînés, les matadors — l'orgueil du maître, — perdus, enlisés dans les folios pâteux du *Manuscrit*, s'arrachaient les yeux à déchiffrer phrase

à phrase la « Lettre à Monsieur le ministre ».

Tout à coup, la porte s'ouvre. Une longue et mince silhouette d'homme se dessine sur le seuil, cachant en partie l'élégant profil d'une toute jeune fille immobilisée sur une des marches de pierre de l'entrée.

La même exclamation, dominant les voix enfantines, surgit de deux points de la salle :

— Monsieur l'inspecteur !

Le vieux maître et sa compagne se précipitent, humbles, rougissants, empressés, au-devant des visiteurs. Dans tous les groupes, on s'est interrompu de lire. Un silence chuchoteur succède aux brailleries scolaires. Et c'est sous les quinquets de quatre-vingts paires d'yeux écarquillés, que M. l'inspecteur d'Académie et sa fille font leur entrée dans la maison d'école de Neuval.

Certes, c'était une visite à laquelle nos deux bonnes gens ne s'attendaient guère. Surpris et interloqués autant l'un que l'autre, ils balbutient quelques mots timides de bienvenue, en s'inclinant révérencieusement devant leur chef, — le grand chef !

Pour quels graves motifs M. l'inspecteur Lebeauchamp, faisant fonction de recteur, s'était-il transporté de sa résidence de Bourges au pays de Neuval, de si maigre importance? Et cela soudainement, sans crier gare?..... Les choses ne se passaient point ainsi d'ordinaire. Toujours sa visite en une école de campagne — combien rare ! — était annoncée, prévue, quelquefois même précédée de celle de M. l'inspecteur primaire, qui en indiquait le but, le jour et l'heure..... Il est vrai que celui-ci ne semblait point animé pour les Labrunie de bien favorables dispositions. Au contraire. Souvent, en ses tournées trimestrielles, il s'était montré hostile, grincheux, parfois injuste, laissant paraître en son attitude un secret désir de trouver à reprendre et à blâmer sur tout. Pourquoi? M. l'instituteur seul en soupçonnait la raison..... Et pourtant, pensait-il, c'était son intérêt, à lui, inspecteur primaire, que M. Lebeauchamp fût pleinement satisfait de la façon dont on opérait dans les écoles de son arrondissement. Il se passait là quelque chose qui donnait à penser. Et nos chers vieux en

eussent conçu, bien sûr, une grosse inquiétude, sans la présence de la gentille enfant dont l'âge — dix-sept ans à peine, — la taille exquise, le sourire frais, les traits charmants et la grâce ingénue rappelaient d'une façon saisissante l'âge, les traits, le sourire et la grâce de leur Marthotte : cette Marthotte si prématurément ravie à leur tendre et véhément amour, cette Marthotte dont la seule image toujours présente, le seul souvenir toujours vivant, mettaient encore un rien de douceur en l'infinie tristesse où s'écoulait leur existence inconsolée.

Comme si elles se fussent déjà rencontrées quelque part ailleurs, les deux femmes se tendirent la main d'un bel élan sympathique, attirées de confiance l'une vers l'autre. Comment cela? Je ne sais. Sans doute en vertu de ces mystérieuses affinités qui agissent sur les âmes, et qui font que deux personnes jusque-là étrangères s'attachent tout à coup, mises en présence, se lient d'affection, d'un mouvement irréfléchi, quasi-involontaire.

Cette douce pression de main fit tressaillir

jusqu'au fond des entrailles Mme Marcellin. Elle leva sur l'enfant ses yeux, deux pauvres yeux las, aux paupières battues d'insomnies, rouges d'avoir pleuré, et qui semblaient quêter une parole de tendresse. On lui eût dit alors: « Bonjour, maman, » qu'elle n'en eût point été autrement surprise.

— Comme vous me rappelez ma fille, Mademoiselle! ne put s'empêcher de dire l'excellente femme, tout en promenant l'extase de ses regards attendris sur le visage superbe de Mlle Lebeauchamp.

Celle-ci, visiblement émue, répondit d'une jolie voix pure et chantante:

— Vraiment, Madame? C'est un bonheur pour moi.

— Elle avait votre âge, continua la mère. Elle était belle comme vous, et elle avait dans la voix une douceur d'accent que je retrouvais tout à l'heure en vous écoutant parler.

— J'aurais voulu la connaître, j'en aurais fait mon amie.

— Ah! le ciel nous a cruellement frappés en

nous reprenant si tôt le doux ange qu'il nous avait confié.....

— Vous n'aviez que cette enfant-là?

— Oui.

— Il y a longtemps que vous l'avez perdue?

— Quinze ans le 7 avril dernier. Mais il nous semble que c'était hier, tellement nous vivons en elle..... Ç'a été la fin de nos joies. Et si nous n'avions le ferme espoir..... Mais pardon, Mademoiselle, de m'oublier à vous conter nos tristesses, à vous qui souriez à tant de bonheurs.

— Hélas ! nul n'est exempt de peines, chère Madame, reprit la jeune fille devenue songeuse. Les vôtres, néanmoins, me touchent extrêmement..... Et j'y compatis de toute mon âme, ajouta-t-elle, juste au moment où M. Labrunie, après le compliment de bienvenue, disait à l'inspecteur le grand honneur qu'il avait de sa visite.

M. l'inspecteur fit de la tête et de la main un léger salut, et de ses lèvres tombèrent de brefs remerciements. Il promena ensuite dans la salle un long regard inquisiteur, plutôt sévère, encore que sa physionomie n'eût rien perdu de son habi-

tuelle expression, faite de franchise et de bonté. Lentement, il tourna autour des groupes, inspectant tout sur son passage, et, revenu dans la division des moyens, il invita un des écoliers à continuer la lecture.

Son choix tombait à merveille. L'enfant désigné était précisément un des bons élèves de la classe du maître, diligent, laborieux, qui, dans son cercle composé de bambins plus âgés, occupait généralement les premières places. Il lut d'une façon si remarquablement intelligente un chapitre du *Trois mois*, que M. Labrunie, très fier de son élève, se mit à hocher la tête de contentement, décernant en pensée, à son petit prodige, le titre de moniteur pour la classe du soir.

— Fort bien, mon enfant, dit l'inspecteur.

Et s'adressant à ses camarades :

— Voilà comment il faut conduire et ponctuer sa lecture..... Très bien.

Et il tapota légèrement la joue de l'écolier.

Cette caresse, venant après le hochement de tête amical du maître, remplit le cœur du petit gars d'une joie si expansive, qu'il dit tout haut :

— Je le dirai à maman.

— Tu entends, Marthe? fit l'inspecteur en se tournant vers sa fille.

— Oui, papa..... Le gentil gamin!

Marthe!..... Elle s'appelait Marthe!.....

C'était à n'y pas croire. M. et Mme Labrunie en eurent une nouvelle secousse au cœur. Leurs regards se croisèrent, et une même indéfinissable expression de souffrance et de ravissement mêlés s'épandit sur leur physionomie pensive.

Mme Marcellin releva les yeux sur la jeune fille. Il lui prenait, à présent, une ardente envie de la saisir dans ses bras, de la presser follement contre sa poitrine, comme elle aurait fait à sa fille propre, dans un grand élan de maternel amour.

Le maître d'école, l'esprit distrait, guidait toujours M. l'inspecteur à travers les groupes. Il se retourna par trois fois pour contempler, lui aussi, cette blonde et angélique enfant qui lui rappelait si exactement sa Marthotte. Et tous deux, maintenant, l'instituteur et sa femme, presque étrangers aux choses de la classe, oubliant même ce qu'il pouvait y avoir de fâcheux et d'inquiétant

pour eux dans la démarche de M. Lebeauchamp, s'emplissaient les yeux d'une seule et unique image, se répétant intérieurement :

— Dieu, qu'elle est belle! Et comme elle lui ressemble!

L'inspecteur, après avoir contrôlé tout en détail, fait le tour de l'outillage scolaire, feuilleté quelques devoirs, constaté la bonne tenue des cahiers et des livres, promena un dernier regard autour de lui, et, satisfait de son examen, entraina le maitre d'école vers l'appareil assez primitif qui lui servait de pupitre. Ils s'y accoudèrent en face l'un de l'autre. La lecture avait repris dans les groupes, coupée fréquemment par l'appel des moniteurs. Et pendant qu'au fond de la petite classe, Mme Marcellin s'empressait à présenter ses benjamins au tout aimable sosie de sa fille, que plus d'un marmot, à catimini, bombardait la belle enfant de regards ahuris, M. Lebeauchamp, sans se départir un instant de sa gravité d'enquêteur officiel, tenait au vieux maitre ce petit discours semi-solennel :

— Je suis bien aise, Monsieur l'instituteur,

d'avoir pu me rendre compte par moi-même de la bonne tenue de votre école. Et je vous félicite très sincèrement des bons résultats que vous avez su tirer de votre enseignement dans un milieu plutôt réfractaire. Pourtant, nous nous montrerions plus entièrement satisfait, si votre zèle, dont je me plais à louer les beaux fruits, se traduisait par une préoccupation encore plus exclusive des choses de votre état, si nous avions l'absolue certitude que vous êtes attaché corps et âme à vos fonctions d'éducateur, sans autre visée que de bien mériter de votre conscience et du gouvernement impérial. Il nous semble que la cause de l'enseignement public est assez belle, son prestige assez puissant, pour solliciter, chez ceux qui sont chargés de le donner, une ardeur sans limite et un dévouement sans réserve; qu'elle les dispense par là même de chercher ailleurs à diriger l'effort de leur pensée, si pressés qu'ils soient d'inspiration.

Vous avez, je le sais, Monsieur l'instituteur, la noble passion des vers. Tous mes compliments. J'ai surpris, chez ma fille, ce même don poétique,

et, loin de lui en faire un crime, j'avoue qu'elle trouve en moi son premier admirateur. Cependant, lorsque cette faculté n'est plus entre nos mains qu'un instrument à distiller de la mauvaise humeur, qu'elle se double d'une démangeaison à dauber continuellement sur le prochain et sur nos supérieurs hiérarchiques, j'estime que, à moins d'être un Juvénal ou un Régnier, il vaudrait mieux la réprimer et même l'étouffer en soi.

Vous avez tout récemment, dans une diatribe en vers dont un journal de l'opposition s'est fait l'écho, fort malmené notre École normale d'instituteurs. Et je sais aussi que, naguère, dans une réunion de collègues, vous avez lu complaisamment une autre satire sur le même sujet, où l'on a saisi des allusions trop claires à des personnes fort estimables. Or, des rapports m'ont été envoyés sur cette affaire, qui tous concluent à votre déplacement.....

— Oh! Monsieur l'inspecteur!.....

L'exclamation du vieux pédagogue avait jailli soudain du fond de son être angoissé, disant par avance l'effroyable et douloureux déchirement

d'âme que leur causerait, à lui et à sa femme, son départ de Neuval, de ce coin de terre où reposait à jamais le cher objet de leur commune tendresse.

— Tranquillisez-vous, reprit l'inspecteur, je ne le demanderai pas. La bonne direction que vous donnez à votre école, l'estime dont vous jouissez dans ce pays, les unanimes sympathies que vous y avez conquises, nous feront oublier le reste. Mais, croyez-moi, mon cher Monsieur Labrunie, laissez nos directeurs d'École normale se dévouer à leur idée. Ils y vont de bonne foi. Et s'il vous plaît de converser avec les Muses, « ces toujours accommodantes filles de Mémoire » comme vous dites quelque part, cherchez désormais d'autres sujets à traiter, plus propres à faire valoir votre talent fertile.

Vous n'allez pas toujours aiguiser votre verve!

Comme un rayon discret déride, après l'ondée, la face du ciel, un fin sourire détendit ici la figure de M. l'inspecteur.

Il conclut :

— Je vous dis ces choses sans amertume ni arrière-pensée. Vous voilà prévenu. Un homme averti en vaut deux. Faites donc, et que mes conseils vous soient une preuve de l'intérêt que je vous porte.

— Je suivrai ces conseils, Monsieur l'inspecteur, répondit, humble, mais digne, le vieux maître, et je vous remercie du plus profond de mon cœur de l'intérêt que vous daignez me témoigner. Mais je jure sur mon honneur que je n'ai d'aversion pour personne, et que j'ai tenu dans mes vers le langage que me dictait ma conscience alarmée. Après cela, vous avez mon aveu, et je voudrais n'avoir rien écrit.

Ceci dit, M. Lebeauchamp traversa la petite classe. Il fit ses compliments à Mme Marcellin et sourit à sa fille.

Mme l'institutrice inclina vers lui son pâle visage de mère affligée, en murmurant à petite voix sourde, d'intonation multiple, des mots que l'on n'entendit pas.

Mlle Marthe lui prit les mains, qu'elle serra affectueusement.

— Je suis enchantée, chère Madame, lui dit-elle, répondant sans doute aux dernières paroles d'un long entretien qu'elles venaient d'avoir ensemble, que la vue de ma pauvre petite personne, évoquant l'image de votre chère fille, vous ait causé un si réel plaisir. Je suis également touchée de la tendre sympathie que m'a value cette ressemblance. Veuillez me la conserver longtemps ; j'espère que nous nous reverrons.

— Dieu le veuille, Mademoiselle ! s'exclamèrent à la fois M. et Mme Labrunie.

Le père et la fille se dirigèrent vers une petite porte de sortie qui ouvrait sur la cour des élèves et sur les jardins.

Le maître d'école les accompagna jusque passé la barrière à claire-voie qui fermait l'enclos à la grand'route.

Ils échangèrent là, tous les trois, un dernier salut, cependant que, par les fenêtres larges ouvertes, leur arrivait très distinctement cette phrase du *Simon de Nantua*, qu'un écolier syllabait à tue-tête :

« Ce... bon... hom... me,... qui... é... tait...

fort... cha... ri... ta... ble... ne... pou... vait... souf... frir... que... l'on... dit... du... mal... des... au... tres... »

II

Déjà, vers la fin de l'Empire, un souffle d'irréligion commençait à passer sur l'école. Une tendance à soustraire l'enseignement en général à l'influence de l'esprit chrétien, qui en avait jusque-là inspiré les programmes, s'accusait dans les nouvelles réglementations qu'on inaugurait alors. Nouveautés dangereuses, qu'on disait imaginées pour donner faveur à un plan d'études plus exclusivement scientifiques, mais que d'autres considéraient comme un premier pas vers cette éducation quasi-païenne qui est en train de devenir nationale.

Beaucoup de bons esprits, à la vérité, s'en inquiétaient. Les plus clairvoyants, comprenant l'extrême importance de l'idée religieuse dans l'éducation de la jeunesse, affirmèrent hautement

que c'était là une lourde faute dont on ne tarderait pas à déplorer les conséquences néfastes au point de vue social. Ils protestèrent à la tribune, dans la chaire sacrée, dans des rapports et des écrits de toutes sortes. Et comme, en ce temps-là, une presse trop dévouée à la cause de l'erreur faisait une campagne active au profit des nouvelles méthodes, ils fondèrent, pour contrebalancer les mauvais effets de cette propagande impie, des journaux, des revues, des bulletins, auxquels collaborèrent les plus éminents penseurs de l'époque. Unanimement, ils dénoncèrent comme calamiteuse l'introduction d'un système d'enseignement imprégné de matérialisme dans nos institutions publiques, dans nos Écoles normales surtout, plus spécialement destinées à former les éducateurs et les moralisateurs des enfants du peuple.

Bref, ce conflit d'opinions et de vues eut un tel retentissement, que, jusqu'au fond des provinces les plus arriérées, deux clans se constituèrent, où les nouveaux règlements scolaires trouvèrent de chauds partisans et des détracteurs acharnés.

Cet état de choses dura, s'accentuant et se généralisant avec d'autant plus de facilité qu'il existait encore, en ces années-là, deux catégories d'instituteurs : ceux qui étaient passés par l'École et ceux qui s'étaient formés en dehors d'elle. De grosses rivalités étaient nées entre ces deux familles d'éducateurs primaires, aiguisées encore depuis qu'on réservait aux seuls sujets sortis de l'École les meilleurs postes et les faveurs sous toutes les formes.

Les uns, moins imbus de christianisme que de principes utilitaires, réformateurs à outrance, pénétrés de cette idée monstrueuse : que « l'intérêt et le bonheur d'une nation dépendent surtout du plus ou moins de bien-être et de jouissance qu'on y trouve », considéraient cette nouvelle orientation de l'enseignement public comme une innovation excellente, un beau mouvement dans le sens du progrès, et, de tous points, conforme aux exigences de la société moderne. Et ils le défendaient mordicus, avec cet entêtement d'esprits incomplets, butés à une opinion d'emprunt. Les autres, au contraire, mieux pourvus d'idées

chrétiennes, façonnés, pour ainsi dire, par la main même de la religion aux choses de leur état, qu'ils avaient accoutumé de considérer comme une manière de sacerdoce, voyaient avec épouvante s'introduire dans l'enseignement ces réformes révolutionnaires, et ils ne perdaient pas une occasion de récriminer contre. Ils y apercevaient, au lieu d'une marche ascensionnelle, un mouvement rétrograde, un retour trop nettement accusé aux époques barbares. Sans compter que l'on constatait chez ceux qui s'en déclaraient les partisans, à défaut de dévouement et d'amour du devoir, une outrecuidance et un ton pédantesque qui prévenaient singulièrement contre eux.

M. Labrunie appartenait à la seconde catégorie de ces éducateurs populaires. Chrétien convaincu, d'une intelligence ouverte à toute noble pensée, possédant des connaissances étendues qui ne faisaient que mettre en valeur ses aptitudes pédagogiques, il fut un des premiers à déplorer l'esprit nouveau qu'on tentait d'acclimater à l'école, au détriment des principes religieux dont il ne cessait de proclamer l'importance

Cette cause l'intéressait et le passionnait au plus haut point. Il s'en entretenait volontiers avec Mme Labrunie, dans les moments où le souci de leurs élèves et la vision obsédante de la chère morte leur laissaient un peu de répit. Il en causait également avec ses collègues du voisinage, qui, tous, ou presque tous, s'élevaient, comme lui, contre l'invasion des doctrines négatives dans l'école. Un jour même, à un banquet qui réunissait un assez bon nombre d'entre eux, poussé sans doute par un besoin de parler de ce qui lui tenait au cœur, et aussi, peut-être, par ce vain désir qu'ont les auteurs petits et grands de se produire en public, il eut l'imprudence de lire une longue pièce de vers, toute fraîche venue, où, parmi de belles tirades célébrant l'excellence de l'enseignement chrétien, se trouvaient mêlées de claires allusions au système inauguré d'éducation sans Dieu et à ceux de ses défenseurs les plus zélés.

Le morceau eut du succès. Quoique un peu gauche dans la forme, il ne manquait ni de mordant ni de malicieuse ironie. Et, quand,

environ un mois après ces confraternelles agapes, parut dans l'*Écho du Centre* une autre poésie, écrite dans le même esprit doucement incisif et signé des initiales M. L., personne ne douta que M. Marcellin Labrunie en fût le père.

Or, vous pensez si la chose fit du bruit. On en parla dans les milieux scolaires; on en parla surtout à l'École normale des instituteurs, où se rendit M. Tirate, l'inspecteur primaire de l'arrondissement. Celui-ci parut furieux de cet esclandre, et, vivement, prit fait et cause pour les personnes visées.

C'était, ce Tirate, un vilain homme venu du pays de Troyes. Pédant et rageur, brouillon et vindicatif, il apportait dans la lutte entre les deux partis une âpre férocité. Il s'empressa de rédiger sur l'événement un rapport des plus aigres, criant à l'insolence et à l'indiscipline, et réclamant, comme sanction, le déplacement immédiat de l'instituteur coupable. Encore trouvait-il débonnaire de demander une punition si peu proportionnée à la gravité de la faute.

C'est au reçu de ce rapport que M. l'inspec-

teur d'Académie Lebeauchamp dut se transporter à Neuval, afin d'y faire lui-même sa petite enquête. Il désirait d'entendre les raisons du vieux maître incriminé, qu'il connaissait à peine, mais dont il avait ouï dire beaucoup de bien.

M. Paul-Louis-Marie Lebeauchamp comptait parmi les esprits éminents dont se glorifiait alors l'Université. Ses débuts dans la carrière avaient été brillants. Sorti premier de l'École normale supérieure, section de philosophie, docteur ès lettres, il avait professé successivement à Poitiers, à Clermont, à Lille, où il avait laissé une réputation d'homme distingué et d'éducation parfaite. Nommé ensuite professeur de Faculté à Dijon, il s'y était marié fort richement, et une fille lui était née. Il s'y croyait définitivement installé, lorsque, en 1854, cinq ans après, au moment où le ministre de l'Instruction publique faisait disparaître les Académies départementales, on l'envoya comme recteur à Lyon. Il y devait éprouver une des plus profondes douleurs de sa vie : sa femme y mourut à l'âge de vingt-huit ans, tuée presque subitement d'une embolie, un jour qu'il

présidait, à Roanne, une distribution des récompenses aux élèves des classes adultes.

Terrassé par ce coup du destin, il avait alors pensé à donner sa démission, à s'affranchir d'une charge désormais trop lourde. On le décida à accepter le poste de Bourges, à quoi étaient encore attachés les anciennes attributions et privilèges des recteurs, en pays paisible, d'où la famille de sa femme était originaire.

Esprit perspicace, d'une certaine habileté à juger de la valeur morale des hommes, il se montrait avant tout bon et conciliant, plein d'indulgence aux misères d'autrui, ennemi juré des faux rapports et de ceux qui les font. Imbu, lui aussi, d'idées chrétiennes, commentateur de saint Anselme, sa passion pour la philosophie religieuse n'avait d'égale que son aversion pour les doctrines néfastes des négateurs. Aussi suivait-il avec un certain effroi le mouvement d'idées prétendues libérales qui se manifestait jusque dans l'enseignement le plus humble.

Quand donc il eut pris connaissance du rapport qui lui était adressé sur les faits que nous

avons contés, son premier mouvement fut de jeter au panier ce factum par trop accablant pour un brave homme d'instituteur, coupable seulement d'une méchante pièce de vers, où, sous d'ingénieux artifices de langage, se laissaient voir çà et là de naïves prétentions à la satire, — au demeurant, combien inoffensive! Mais, réflexion faite, considérant le caractère difficile de l'auteur du rapport, il jugea plus sage de paraître prendre la chose au sérieux et d'aller enquêter un peu lui-même à Neuval.

Sa fille, qui venait de subir avec succès ses derniers examens, avait justement une amie de couvent dans un des châteaux d'alentour. Dès qu'elle connut le projet de déplacement de son père, elle se mit en tête de l'accompagner. Le père ne pouvait lui refuser cette faveur. Il la laisserait chez les parents de son amie tout le temps qu'il passerait à Neuval.....

Elle le suivit jusqu'à la maison d'école, et l'on sait de quelle façon elle y fut accueillie.

Elle en parla longtemps, la charmante jeune fille, de cet accueil si chaud, si vif, si spontané-

ment tendre, que lui avaient fait deux vieux éducateurs qui, tout en se mourant de regret, vivaient encore dans le souci d'être utiles aux humbles. Plus d'une fois, au cours de ses poétiques rêveries, elle en évoqua les vieilles figures douloureuses. Et puis, c'était si étrange, cette ressemblance entre elle et la douce enfant qu'ils avaient perdue! Elle revit longtemps les yeux d'extase que la pauvre Mme Labrunie fixait sur les siens. Il était visible qu'elle retrouvait en elle quelque chose de sa Marthe en allée. Ce petit incident lui fut une source d'inspiration, et, groupant autour de lui ses impressions éparses, elle en tira une toute plaintive élégie, la meilleure peut-être de ses essais dans ce genre.

Car, nous l'avons laissé entendre, Mlle Lebeauchamp était née poète. D'une précocité intellectuelle étonnante, à douze ans, à l'exemple de tant d'autres femmes françaises devenues célèbres, elle commençait à rimailler, à rimailler délicieusement, comme toute fillette qui a reçu le don. Et son père s'en montrait glorieux.

Or, dans le temps qu'elle s'essayait à trouver

les accents les plus propres à rendre ses émotions, à retracer ses souvenirs, à les faire revivre dans des mots empreints de la plus suave poésie, le père, de son côté, rédigeait, pour le ministre, quelques notes sur le cas du vieux maître de Neuval.

Absolument élogieuses, ces notes. Elles disaient la grande honorabilité de l'éducateur, sa vie simple et laborieuse, sa compétence, ses aptitudes, son dévouement, toutes les qualités foncières qui l'avaient aidé à conquérir dans le pays de si profondes sympathies. Quant à la susdite satire, M. l'inspecteur d'Académie n'y voyait, il s'en expliquait bonnement, qu'une boutade sans conséquence, un accès malheureux de la douce manie d'un homme appliqué depuis sa jeunesse à chanter en vers, avec ses croyances et ses rêves, tous les événements de sa vie remplie de belles et bonnes actions.

M. Lebeauchamp espérait que son rapport (on n'avait pas tardé d'en connaître le sens) calmerait le bruit fait autour de cette insignifiante affaire, et que les mauvaises langues en seraient pour leurs frais de malignes et sottes inventions.

M. Lebeauchamp se trompait, comme se trompent quelquefois les plus pénétrants sur le compte d'autrui, — le cœur des méchants est rempli de tant de détours où se dissimule l'iniquité!

Le Tirate n'était pas homme à lâcher si tôt sa proie. C'était un orgueilleux, haïssant d'instinct tous ceux qui ne professaient pas les mêmes opinions que lui. Ancien élève de l'École normale de Troyes, il considérait presque comme une attaque à sa propre personnalité toute manifestation, si peu hostile qu'elle fût, contre les nouveaux principes pédagogiques et ceux qui en voulaient assurer la prépondérance. Il était jaloux, au surplus, de l'estime et de la popularité dont jouissait le maître d'école de Neuval. Il souhaitait depuis longtemps son déplacement et ne savait comment l'obtenir. L'histoire de la pièce de vers envoyée à un journal antigouvernemental le servait à merveille.

Froissé du silence que semblait garder l'inspecteur d'Académie, il résolut de s'adresser au directeur de l'enseignement, en passant pardessus la tête de son supérieur hiérarchique, et

il y réussit. Il y réussit même beaucoup mieux qu'il ne l'espérait, en se servant de certains petits sous-ordres, négligeables en d'autres temps, mais qui alors dirigeaient effectivement l'enseignement primaire. Il comptait parmi eux plusieurs de ses patrons.

Que se passa-t-il? Empêcha-t-on les notes de l'inspecteur d'Académie d'arriver à la connaissance de M. le ministre? Le Tirate imagina-t-il de charger, de noircir davantage notre instituteur en formulant contre lui de nouveaux griefs? Toujours est-il que six mois après, à l'entrée de l'hiver, M. et Mme Labrunie recevaient la nouvelle de leur changement. On les envoyait dans la plus petite commune du canton, à Saint-Marien, un village perdu dans les terres, de l'autre côté des bois de la Crouze, à deux grandes lieues de là.

III

D'abord ils n'y voulurent pas croire. L'administration se montrait d'ordinaire plus paternelle.

Et puis, ils avaient la parole de M. Lebeauchamp ; ils devaient avoir foi en la promesse de cet homme juste. Mais une lettre brève, qu'ils reçurent quelques jours après de l'instituteur qui les remplaçait à Neuval — une créature de M. Tirate, — ne leur laissa plus aucune illusion. Cette lettre les prévenait, en son laconisme brutal, de l'intention qu'avait le successeur d'emménager le plus tôt possible. Enfin, un long grimoire de l'inspecteur primaire qui, impudemment, les assurait de ses bonnes dispositions en les payant de grands mots, car il était beau parleur et aimait à parader de la plume et du geste, acheva de les convaincre, de les fixer sur leur malheureux sort.

Ce fut une désolation impossible à dépeindre. Ils se mirent à se lamenter, à sangloter comme deux vieux enfants, sans fin, tout l'être ployé sous la peine.

Le pays, d'un bout à l'autre, fut secoué d'une violente indignation. On y considérait le départ de l'excellent maître comme une calamité publique. Les pères de famille protestèrent, crièrent à l'in-

justice. Plusieurs se réunirent aux fins d'envoyer une pétition au ministre, menaçant de faire une conduite de Grenoble au remplaçant dès qu'il apparaîtrait. Rien n'y fit. Suppliques et menaces restèrent sans effet, et, si dur et cruel qu'il leur parût, force fut bien aux pauvres disgraciés d'envisager le destin qu'ils ne pouvaient éviter.....

Mais comment se faire à l'idée de quitter un pays où l'on a conquis vingt ans durant tant de haute estime et de confiance amicale? Comment supporter l'angoisse d'une telle pensée : qu'il va falloir demain, dans quelques jours, briser pour jamais les liens qui vous attachent à un foyer tout rempli du souvenir de vos morts, s'éloigner, sans espoir de retour, du coin de terre où reste enseveli le meilleur de vos entrailles? Car l'enfant morte, sur la tombe de laquelle les chers vieux n'avaient cessé de s'aller agenouiller quotidiennement, tantôt l'un, tantôt l'autre, comptait encore pour eux dans l'existence.

Eux partis, qui donc prendrait soin d'elle et de son petit parterre? Qui donc entretiendrait désormais sa blanche tombe, la fleurirait à chaque

saison de gerbes nouvelles? Qui donc y viendrait prier? Qui, en balayer les jonchées et les floraisons mortes? en secouer la neige des ifs ou en protéger contre les frimas les plantations fragiles?..... Non, cela semblait un sacrifice au-dessus de leurs forces.....

Mais alors? Rester? Donner sa démission? Folie! A moins de se résigner à mourir de faim! Car les maigres économies lentement amassées au cours de leurs vingt-cinq années d'exercice seraient insuffisantes à les nourrir tous les deux. Et ils ne pouvaient compter sur aucune aide effective dans ce milieu de pauvres gens..... Non, il était encore plus raisonnable qu'ils se résignassent à leur triste sort, qu'ils en acceptassent d'un cœur soumis cette suprême rigueur. La divine Providence ne les abandonnerait pas. Ils s'en remettraient à elle. Après tout, c'était affaire à Dieu de mesurer l'épreuve à leurs forces déclinantes. Sans compter que deux lieues de pays sont bien vite franchies. Par la traverse, il n'y avait guère plus d'une lieue et demie de bois et de plaines de Saint-Marien à Neuval. Ils continueraient à

venir, lui le jeudi, elle le dimanche, sur la tombe fleurie de leur Marthotte..... Et ils retrouveraient là-bas des enfants à instruire, à qui se dévouer, dont ils tâcheraient de faire d'honnêtes chrétiens.

Ils partirent.

Ils partirent dans les premiers jours de décembre, par une matinée sombre, brileuse et humide, dont ils subirent malgré eux l'influence douloureuse. C'est une vérité courante qu'il y a de la nature à nous de secrètes et harmonieuses convenances. Notre âme est comme un miroir où se réfléchit la face changeante des choses. Nous nous retrouvons au matin joyeux ou tristes, suivant qu'elles nous montrent un visage brillant ou morose. Un beau printemps nous verse dans l'âme sa fraîche et expansive gaieté, comme l'automne nous mélancolise, comme le sombre hiver nous endeuille.

Nos chers vieux ne pouvaient manquer d'en faire la preuve, car tout, autour d'eux, ce matin-là, concourait à entretenir la mortelle tristesse qui débordait leur âme : le mauvais état des routes, un ciel bas tendu de nuages grisâtres, des bois

zons accourcis perdus dans le brouillard, sans parler d'une bise froide qui soufflait par à-coups sur le pays. Il n'était pas jusqu'à la masse noire des grands bois dépouillés et ruisselants de brume qui n'eût quelque analogie avec leur vieille figure ravagée, toute baignée de pleurs.

Ils auraient voulu attendre un changement de température, ne se mettre en route que par un jour clair. Mais le remplaçant était pressé de prendre possession de son nouveau poste. Ils avaient dû fuir à l'arrivée de ses hardes, vider les lieux pour faciliter son emménagement.

Leur mobilier, à eux, avait été chargé sur une seule charrette, qu'un roulier de Neuval (une douzaine s'étaient offerts) avait mise gracieusement à leur disposition. Le tout recouvert d'une bâche. Et comme celle-ci manquait d'ampleur, on s'était arrangé de façon à tenir à l'abri les meubles les plus précieux, et d'abord, deux petites malles de crin où l'on avait enfermé, — avec quels soins doux et précautionneux! — les objets ayant appartenu à la petite morte : sa pelisse de baptême, sa robe de communiante, sa

chaîne d'or, ses joujoux favoris, toutes les menues choses qui avaient servi à orner sa chambrette, et d'autres souvenirs encore, reliques sacrées dont on ne se départirait qu'à la mort.

Ils suivirent à pied la voiture. Cela, sous mille prétextes vains, mais en réalité parce qu'ils prétendaient surveiller mieux ainsi la marche du véhicule. Des gens du bourg les accompagnèrent un long bout de chemin. Ils emportaient les vœux de la population tout entière.

Tout alla bien jusqu'à la Crouze, qui se trouve à mi-route de Neuval et de Saint-Marien. Mais, passé les bois, les difficultés commencèrent. Le sol, détrempé par les averses, rougi par les oxydes de fer, adhérait au pied comme si l'on eût marché dans de la glaise. Le chemin, d'ordinaire assez praticable, s'était défoncé par endroits; des ornières s'étaient creusées sous les roues des lourds chars à bœufs, sous le pas des troupeaux de mules, qui, incessamment, fréquentaient ces parages, pour, de là, gagner au plus court des usines lointaines, qu'ils alimentaient de charbon, de minerai et de castine.

Il se présenta un passage si atrocement mauvais et difficile, que le cheval ne put ni ne voulut plus avancer. La route s'était transformée là en un véritable bourbier. Heureusement, un petit talus la longeait, commode aux piétons.

— Hue!..... Hue!..... Mais hue donc, feignant!

Arc-bouté les pieds dans la vase, l'épaule tendue contre un des rais, le conducteur poussait à la roue d'un effort vigoureux. Mais il eut beau pousser, crier, tempêter, la bête, dont les sabots glissaient sur le pâtis, demeurait impuissante. Alors, furieux, l'homme saisit son fouet, se précipite à l'avant, et, brutalement, frappe du manche le front de l'animal qui se cabre dans les timons. Des claquements retentissent. Une lanière de cuir laboure et flagelle à présent les flancs de la pauvre bête. Vaillante, elle se reprend, et, d'un fort coup de collier, veut enlever le chargement. C'est en vain. Le véhicule s'est ébranlé sans avancer d'un pas. On patauge sur place.

— Ah! maudit bestiau, tu en sortiras ou tu y crèveras! crie le maroufle.

Et les coups de s'abattre sur les naseaux,

sur les jambes, le col et l'échine du patient.

— Assez, assez, implorent à la fois le fausset de Mme Labrunie et la basse-taille du maître d'école. Il va arriver malheur.

Une des roues, montée sur une pierre énorme recouverte de terre, faisait pencher d'un côté la machine. Si l'autre roue venait à s'enfoncer plus profondément, tout était perdu.

L'homme s'en aperçut. Il fit reculer la voiture et la remit d'aplomb. Alors, impuissant à rien faire, convaincu qu'il ne s'en tirerait point sans une aide, il se résolut à retourner à la Crouze, qu'on avait laissée à moins de quinze cents mètres en arrière, et d'y réquisitionner un cheval de renfort. Il maugréait et gesticulait en s'en allant, pendant que les vieux se remettaient de leur alerte.

La pluie se mit à tomber, une de ces pluies fines et pénétrantes qui vous transissent en un rien de temps. Ils se rapprochèrent l'un de l'autre. Adossés contre un peuplier qui croissait au bord du chemin, ils y demeurèrent blottis sous le même parapluie, et, ne trouvant plus de paroles, ils gardèrent le silence.

Devant eux, jusqu'à la lisière des bois, c'était un paysage de plaines rases, sous un ciel chargé, que rayaient en noir des vols de grands oiseaux rôdeurs.

Leur infortune leur parut plus affreuse en cette immense désolation. Ils pensèrent à des événements depuis longtemps accomplis, les yeux rivés sur les vieilles choses qu'ils emportaient, qui se détérioraient peut-être sous cette bâche trempée d'eau.

On n'entendait que la respiration haletante du cheval vanné, l'égouttement lent de la ramure sur les terres grasses, et, au-dessus de leur tête, le bruit d'une feuille restée à la pointe extrême d'une des basses branches du peuplier, qui battait sa tige à petits coups précipités, aux souffles intermittents du vent froid qui passait sur elle. Cela sonnait comme un lointain rappel, — le rappel de leurs âmes enfuies dans le passé à la réalité de leur présente détresse.

Mme Marcellin eut un brusque frissonnement de tout le corps.

— Tu as froid? lui dit le maître d'école. Et moi qui sue sous mes vêtements!

Et avant qu'elle eût le temps de s'en défendre, il prit le grand foulard de soie qui flottait négligemment sur ses épaules et le lui enroula autour du cou. Et comme elle continuait à grelotter, il quitta sans mot dire le gros caban qu'il portait et le jeta sur le dos de sa femme, par-dessus sa mante.

— Mais, mon ami.....

— Ne t'inquiète pas de moi. Je suis vraiment trop couvert. Je n'ai pris du reste tout cet attirail que parce que rien ne tenait plus dans la malle.

Elle sentit un peu de bien-être lui revenir avec la chaleur du manteau douillet. Et elle pensait sans doute qu'il avait été bien prudent, le cher homme, de prendre avec lui ce surplus de vêtements.

Mais voilà que, tandis qu'elle commençait à avoir chaud, lui se mit à avoir froid.

— Vraiment, mon ami, j'ai peur que tu ne t'enrhumes.

— Je te dis que non. Sois donc tranquille.

Il était devenu blême. Mais elle ne s'en aperçut

pas. Il trompa sa sollicitude inquiète en se donnant l'air de battre la semelle sur le talus, par manière de distraction et pour tuer l'ennui de l'attente.

La pluie, d'ailleurs, avait cessé. On voyait de loin revenir le conducteur avec un fort cheval de trait. Attelé un instant après, l'animal vous enleva comme une plume cette charretée de meubles fins.

Quand on fut sorti de ce trou glaiseux, le reste du chemin s'accomplit sans encombre. Et même, à ce moment, un rayon de soleil, perçant la nue, mit un sourire sur la face des choses. Ce fut de bon augure. Une joie attendait nos voyageurs à leur arrivée à Saint-Marien. C'était une lettre de Mlle Marthe Lebeauchamp adressée à Mme Labrunie.

Cette lettre disait :

Chère Madame,

C'est avec une bien profonde douleur que j'ai appris la disgrâce dont vient d'être atteint M. Labrunie. Je sais quelles chères attaches vous liaient à Neuval, et

je frémis à la pensée des brisements de cœur par lesquels vous avez dû passer en quittant ce pays. Mon père en est contristé plus que je ne saurais dire. Car vous pensez bien qu'il n'est pour rien dans votre déplacement. Que dis-je ? Il s'en montre excessivement froissé, parce qu'il lui paraît trop évident qu'on a agi à son insu. Mais mon père ne s'en tiendra pas là. Il fera tout exprès le voyage de Paris afin de vous réhabiliter auprès du ministre, si tant est que le ministre ait jamais été bien informé. Et il ne rentrera pas que l'injustice dont vous souffrez si cruellement n'ait été réparée. Je l'encouragerai, quant à moi, dans ses démarches. Et quelque chose me dit qu'il ne se passera pas longtemps que vous ne soyez retournés à votre ancien poste. Après cela, laissez faire, moi aussi j'ai mon idée. Dieu la féconde, et nous verrons bien. En attendant, espoir et bon courage à tous deux.

Votre petite amie,

MARTHE.

L'un après l'autre, dévotement, ils baisèrent le nom chéri de la signataire, et, comme renouvelés de vaillance, ils s'appliquèrent à ne pas mourir de regret au fond de leur exil.

L'épreuve fut de courte durée. Au début du printemps suivant, ils rentraient à Neuval.

acclamés par la population, qui leur fit un accueil enthousiaste. Que s'était-il passé? C'est ici que triomphe « l'idée féconde » de leur jeune et toute charmante protectrice.

IV

Indigné de la façon brutale dont on avait frappé un des meilleurs instituteurs de son Académie, et cela en dépit des bons renseignements par lui fournis et malgré ses protestations, M. Lebeauchamp s'était bien promis d'en exprimer verbalement, au directeur de l'enseignement primaire et, s'il le fallait, au ministre lui-même, sa surprise et son mécontentement. De pareils procédés répugnaient à sa droiture et à son indulgente bonté. Il n'hésiterait pas à user de tout son crédit pour faire rendre justice à ce digne maître auquel on n'avait, somme toute, à reprocher qu'une mauvaise élucubration poétique, composée, d'ailleurs, dans une excellente intention. Justement il se rendait à Paris à l'occasion

d'une réunion du Conseil supérieur de l'Instruction publique. Il en profiterait pour reprendre l'affaire et remettre les choses au point.

Hélas! M. l'inspecteur oubliait que, depuis son départ de Lyon, où l'on avait vainement compté sur son habileté et son expérience pour régler certaines questions en litige, il avait cessé d'être aussi bien en cour. Il ne put voir le ministre; et les hommes qui entouraient celui-ci avaient été fortement circonvenus. Pas une de ses démarches n'aboutit. De ce qu'il put dire et faire, on ne tint aucun compte. Au surplus, on ne comprit pas qu'un infime instituteur de village se fût permis de prendre à parti, en vers ou en prose, une Ecole normale tout entière ou l'un quelconque de ses maîtres; et cela, à propos de programmes dont on exigeait la stricte application, étant rédigés et conçus dans le sens des idées les plus « libérales ». Un exemple était nécessaire. Labrunie payait pour tous ceux de sa catégorie qui rageaient de l'imiter. Ils étaient là une kirielle de gens routiniers, ennemis du « progrès », postés à l'encontre de l'esprit nou-

veau et des méthodes « rationnelles », acharnés à enrayer par tous les moyens les grands mouvements qui s'accusaient dans le pays, dont il fallait dénoncer les agissements clandestins, en attendant que surgît une occasion de les destituer eux-mêmes. Il était donc bien inutile que M. l'inspecteur d'Académie insistât.

M. l'inspecteur d'Académie n'insista pas. Il se contenta de réprouver en son for intérieur les procédés inaugurés d'une discipline antipaternelle, de flétrir à part soi cet ostracisme intransigeant, qui consistait non seulement à bannir Dieu de l'enseignement national, mais encore à reléguer au fin fond de pays inhabitables ceux de ses maîtres restés fidèles. Et il rentra à Bourges, désolé de n'avoir pu obtenir pour son protégé ce qu'il considérait comme une juste satisfaction.

L'autre, pendant ce temps-là, exultait abominablement.

Et, à Saint-Marien, nos pauvres chers vieux allaient sans doute s'achever de mourir d'ennui, quand se produisit un petit événement qui changea tout à coup la face des choses.

Il arrive parfois qu'avant d'infliger à quelque sot malfaisant une cruelle déconfiture, le destin se plait à le faire monter jusqu'à l'ivresse du sentiment odieux qui le hante, afin que, tombant de si haut, il s'abîme plus profondément. Ainsi se devait panader dans l'orgueil de son triomphe, pour déchanter sitôt après, l'infâme Tirate.

Un mois à peine s'était écoulé depuis le retour à Bourges de M. Lebeauchamp, lorsque parurent, dans l'*Echo du Centre*, à quelques jours de distance, deux nouvelles satires beaucoup plus finement incisives que la première. On les avait publiées en première page, comme la précédente, et sous les mêmes initiales : M. L. Elles s'inspiraient d'ailleurs du même esprit chrétien et formulaient les mêmes critiques, avec seulement plus d'art, et autant d'éloquence que d'amusante et spirituelle audace.

Elles firent, ainsi qu'il fallait s'y attendre, un grand scandale. En pouvait-il être autrement, venant après la disgrâce infligée à son auteur? Car on ne doutait pas qu'elles fussent de M. Labrunie. Voilà comment se vengeait le bonhomme

de la juste sévérité de ses chefs. Quelle impertinence! Qu'allait décider l'administration? Le mettre d'office à la retraite, ou mieux, le destituer, car, étant entré tard dans l'enseignement, il lui manquait des années pour remplir la première condition qui donne droit à la pension de retraite. On le savait presque sans ressources. Mais c'était tant pis pour lui, récidiviste à outrance. Il n'aurait que ce qu'il méritait; il s'en tirerait comme il pourrait. Et que ce fût chez lui le fait d'une pitoyable monomanie plus forte que la volonté, ou bien un acte d'audacieuse indiscipline prémédité et voulu, n'importe! il fallait qu'il en subît les conséquences.

Ainsi raisonnait M. l'inspecteur primaire, et ses amis d'applaudir. Cette nouvelle incartade du maître d'école les mettait vraiment en trop belle posture auprès du ministre. Ils s'en gaudissaient à gorge pleine. Et sans même prendre le temps d'interroger le coupable, qui protestait de son innocence, sans se donner la peine de recueillir son aveu, on s'apprêtait à le frapper de nouveau, le pauvre homme.

Par bonheur, avant qu'on eût eu le temps d'agir, l'*Echo du Centre* publiait cette lettre du véritable auteur des deux pièces de vers, en la faisant précéder de l'entrefilet suivant :

« Nous recevons d'une de nos lectrices la lettre ci-dessous, que nous nous empressons de porter à la connaissance du public. Elle empêchera, nous l'espérons, beaucoup de faux jugements, et peut-être réparera plus d'une injustice :

Monsieur le Directeur,

On vient de m'apprendre que les poésies que j'ai publiées l'autre semaine dans votre excellent journal, sous le titre : *Epîtres aux Normaux*, et que j'ai signées de mes initiales : M. L., ont été attribuées à un brave homme d'instituteur qui, de ce fait, a été envoyé en disgrâce on ne sait où. On parle même aujourd'hui de le révoquer sans plus de forme, au risque de le laisser mourir de faim, lui et sa femme âgée. Je vous écris pour épargner cette énormité à ses persécuteurs. Car c'est bien par erreur que mes épîtres ont été mises à sa charge. Ces poésies sont de moi, j'en suis le seul et unique auteur. Elles peuvent n'être pas du goût de tout le monde, être de valeur littéraire mince ; elles sont du moins l'expression sincère de mes sentiments

touchant les hasardeuses réformes qu'on tend à introduire dans l'enseignement primaire. Encore que j'eusse mieux aimé garder l'incognito et ne point faire parler de moi, je devais de vous dévoiler ces choses, afin d'enrayer l'inique persécution dont on poursuit un homme de parfaite honorabilité et, me dit-on, absolument irréprochable au point de vue professionnel.

Agréez, Monsieur le Directeur, avec tous mes remerciements, l'assurance de ma considération distinguée.

MARTHE LEBEAUCHAMP.

Cette lettre fit l'effet d'un bris de roche tombant au fond d'une grenouillère dans le moment où ses hôtes mènent le plus assourdissant tintamarre. Un silence contraint succéda au bruit excessif qu'on entretenait autour de ce qu'on appelait : le cas Labrunie. M. Tirate en tomba malade de dépit, et une véritable consternation s'abattit sur les amis complaisants qui, pour lui plaire, s'étaient férocement acharnés contre le malheureux instituteur.

La justice avait son tour.

L'erreur commise fut alors de toute évidence. On n'avait point pris garde que les initiales de

M. Marcellin Labrunie et celles de M^lle^ Marthe Lebeauchamp étaient identiquement les mêmes. Et comme personne, hormis M. Lebeauchamp, ne s'était avisé de recueillir l'aveu de l'instituteur quand il s'était agi de punir l'auteur des épîtres, on en conclut qu'il les fallait attribuer toutes, aussi bien l'ancienne que les plus récentes, à la verve talentueuse de M^lle^ Lebeauchamp.

Et ainsi, c'était sur de faux rapports que le maître d'école de Neuval avait été puni, disgracié, menacé de révocation. C'était sur de calomnieuses dénonciations qu'on avait obligé ce vieillard et sa femme à promener l'angoisse mortelle de leur abandon et de leur deuil en l'inconnu d'un pays désert, par les plus mauvais jours. Cette fois une prompte réparation s'imposait.

Elle ne se fit pas longtemps attendre. Et le premier avantage qu'en eut le vieux maître fut d'être réintégré dans ses anciennes fonctions. On déplaça même à son intention celui de qui venait tout le mal. Car il était bien avéré que, sans l'hostile intervention de M. Tirate, les inoffensives épigrammes de M. Labrunie eussent

passé inaperçues. On l'envoya avec avancement dans un arrondissement reculé. Ce fut la seule vengeance que M. l'inspecteur d'Académie tira de la méchante aigreur de son subalterne.

Quant à l'équipée poétique de sa fille, comme on disait dans le clan ennemi, elle n'aboutit point, ainsi qu'on le pouvait croire, à mettre M. Lebeauchamp en plus mauvaise posture vis-à-vis du ministre. Au contraire. Fatigué de s'entendre solliciter au sujet d'une affaire dont on avait jusque-là détourné son attention, M. le ministre consentit enfin à être renseigné exactement. Il prit connaissance des poésies incriminées, parcourut les rapports bons et mauvais qu'elles avaient provoqués, et, une fois son examen achevé, son jugement bien assis, déclara que, en effet, il n'y avait pas là de quoi fouetter un chat.

Il fit mieux — et c'est un des traits qui servirent à caractériser la noblesse et la largeur d'âme de ce grand homme, — frappé du beau talent de la jeune poètesse, dont il connaissait déjà une élégie savante, imitée d'André Chénier,

il pria son père de lui adresser l'ensemble de ses travaux. Tout cela se réduisait à un petit volume imprimé d'à peine deux cents pages, recueil élégant, plein de strophes ailées et de fraîches légendes, avec, çà et là, des trouvailles de mots d'une saveur rare. Fleurs précocement écloses au foyer et au couvent, le père, avec amour, en avait assemblé et lié la gerbe, pour en respirer mieux le parfum délicat et subtil. Il les envoya à M. le ministre, qui était membre de l'Institut. Elles ne lui revinrent que six mois après, épinglées, cette fois, d'un laurier académique.

Sur ces entrefaites, M. Labrunie reprenait possession de son ancien poste, à Neuval. Chacun y tint à cœur de lui faire oublier, à force d'honnêtetés, les dures peines de son exode et de ses jours d'exil. Jusqu'à ses petits écoliers qui eurent pour lui des attentions touchantes. Ils en furent du reste récompensés le jour où, pour la seconde fois, ils virent passer parmi eux, les mains pleines d'images saintes, la gentille enfant dont la fraîche apparition les avait si fort ébaubis quelques mois auparavant.

Mais, tout de même, l'épreuve avait vieilli l'excellent maître. De si cruelles secousses avaient usé, démoli totalement sa belle santé d'autrefois.

Un autre malheur était près de l'atteindre : la mort de sa vaillante femme. Déjà bien affaiblie par les souffrances récemment endurées, minée depuis plus de quinze ans par l'acuité toujours plus vive de ses regrets, ses pèlerinages hebdomadaires à Neuval, au cœur de l'hiver, à la seule fin de prier sur le tombeau de sa Marthotte, avaient achevé d'épuiser ses forces. Elle s'éteignit doucement, pieusement, comme une chrétienne des anciens âges.

Dieu même, en sa bonté, marqua la fin de sa fidèle servante d'une joie suprême. En son agonie paisible, presque sur le point d'expirer, une vision lui était venue de sa chérie, si proche, si belle, si resplendissante, qu'un cri lui avait échappé :

— Ma fille ! Je veux ma fille !.....

A ce moment, quelqu'un s'était trouvé, dont le visage céleste, plus proche encore et aussi

rayonnant que celui de sa fille, auquel il ressemblait trait pour trait, s'était incliné vers elle.

— Maman !..... Maman !.....

Et elle s'en était allée dans l'illusion heureuse de la présence et du dernier baiser de son enfant.

V

Dix ans après, à Majunga de Madagascar. Un grand navire, parti de Marseille, venait d'aborder ; une foule de passagers quittaient le bord et se répandaient tumultueusement sur les quais, mêlés aux équipages d'une escadre française qu'on apercevait mouillée dans les eaux.

C'était l'époque où la France, ayant reconquis son ancienne influence sur la Grande Terre, y multipliait ses établissements et ses postes militaires, en attendant que, vingt années plus tard, elle en fît une de ses plus brillantes colonies. De là, cette affluence de gens qu'on y voyait accourir de tous les points de la métropole, des vieux continents et des îles environnantes.

C'était, pour la plupart, des officiers de tous grades qui s'en allaient rejoindre; des fonctionnaires, agents et consuls, gagnant leur résidence; des voyageurs qu'attirait l'inconnu de nouvelles plages; des colons et des trafiquants riches qui traînaient à leur suite des familles entières d'émigrants pauvres: Cafres, Hindous, Mauriciens, Zanzibarais, Comoriens, tous les spécimens humains de la côte d'Afrique et des terres océaniennes. Il s'y trouvait aussi des prêtres catholiques et, parmi eux, un groupe de sept ou huit religieuses de Saint-Vincent de Paul. On les envoyait de Paris dans un district reculé de la région des lacs, en territoire sakalave, au milieu de tribus incivilisées, où, disait-on, nos missionnaires faisaient depuis quelque temps de nombreux prosélytes.

Beaucoup de curieux, débardeurs indigènes, soldats hova, employés du port, fondus dans la houle grossissante des matelots en liesse, stationnaient sur le môle, faisant la haie sur le passage des arrivants. Ceux-ci se groupaient, s'appelaient, se dévisageaient, puis, les bras pleins

de menus bagages, s'en allaient cahin-caha vers la ville, les yeux rieurs et la face épanouie.

Une matinée splendide, lumineuse, toute ruisselante de senteurs chaudes, rayonne sur la Grande Terre. Du fond des tavernes riveraines cachées sous les manguiers, du sein des cases indigènes et des paillottes éloignées, des airs de chansons de bord montent dans la lumière, vers le ciel bleu, si profond. Dans les rues, la gaieté éclate, bondit, roule en bordées houleuses. Bras dessus, bras dessous, nos mathurins vont, viennent, se croisent, achetant ici, brocantant là-bas, répandant partout l'aisance et s'exclamant à tout propos.

Sur le quai, il ne reste plus maintenant qu'un petit nombre d'étrangers, des officiers qui se renseignent, et nos religieuses qui, pour s'abriter de la chaleur, de l'ardente ensoleillée, se sont retirées dans l'ombre d'un tamarinier et d'un manguier géants. Deux d'entre elles sont montées à la résidence générale pour s'y munir de certaines feuilles de route indispensables. Les autres attendent. Elles attendent, les saintes

filles, qu'une chaloupe les vienne prendre, qui doit les conduire, à travers les baies intérieures et les estuaires, jusqu'à leur lointaine destination.

Tout de suite, elles se sont mises à réciter le rosaire, heureuses, semblaient-elles, de se retrouver seules, en marge de ce remous de foules disparates, avec le divin Ami de qui leur vient l'héroïque courage de mener à bien leur généreuse et sublime entreprise. Mais voilà que, quittant leur retraite d'ombre, — lassées d'attendre, — elles s'orientent, elles aussi, vers la cité, qu'on voit bâtie sur le haut d'un mamelon dont elles franchissent les premières déclivités. Elles vont à la rencontre de leurs Sœurs. Elles cheminent d'un pas léger, deux à deux, enjouées et souriantes, cependant que la moins âgée d'entre elles, une femme aux traits fins, distingués, avec des yeux bleus d'une douceur infinie, les amuse de quelques piquantes naïvetés.

A un endroit de la route bordée de grands arbres, elles croisent une file de marins appartenant à l'un des croiseurs ancrés dans la rade. Ils en portent le nom sur leur bonnet de laine :

La Framée. La vue des saintes filles arrête net sur les lèvres de nos flottards les crudités qu'ils braillaient en chœur. Des pudeurs leur venaient, à ces jeunes hommes, en l'atmosphère que produisait autour d'elle la vertu passante. Ils saluèrent avec respect ces femmes dont ils avaient vu plus d'une fois l'humble et affectueux dévouement se pencher sur leurs misères.

Or, ils s'étaient à peine éloignés que l'un d'eux, un garçon déluré, à l'œil vif, portant les galons de quartier-maître, s'arrêtait court. Il se retourna, s'immobilisa une seconde, hésitant sur ce qu'il ferait. Il était visible qu'il cherchait à recorder sa mémoire, à débrouiller un souvenir confus. Soudain, sa détermination prise, il revint sur ses pas, pendant que ses compagnons se hâtaient vers le port, et, abordant résolument la plus jeune des religieuses :

— Pardon, ma Sœur, excusez, lui dit-il poliment, son béret à la main, ne seriez-vous pas « Mademoiselle Marthe »?

La religieuse, devenue rose comme la fleur du manguier que frôlait l'aile blanche de sa cornette,

sursauta d'abord. Puis, remise aussitôt, et fixant droit ce matelot dont la figure n'éveillait en elle rien de précis, elle répondit :

— Je ne vous remets pas, Monsieur, j'en suis désolée. Mais dites-moi votre nom.

— Ernest Bouchut.....

— .....?

— Ça ne vous dit pas grand'chose, n'est-ce pas? Eh bien, écoutez :

Il y a une dizaine d'années environ, dans une école de village, à Neuval, en Berry, M. le recteur d'Académie Lebeauchamp vint un matin faire une inspection. Il était accompagné de sa fille, une jeune demoiselle comme on n'en avait guère vu de si belle (la religieuse ne broncha pas). Nous étions rangés en cercle pour la lecture. M. le recteur s'approcha du groupe dont je faisais partie et me commanda de lire. Et je lus si bien, ce jour-là, qu'il me complimenta. Et je ne sais ce que je répondis alors. Toujours est-il que la charmante demoiselle s'approcha de moi à son tour et dit : « Le gentil gamin ! » La musique de cette phrase m'est restée en mémoire. Je ne vous

ai vue que deux fois dans ma vie, mais je crois que je vous aurais reconnue entre mille.

— Et pourtant tout cela est déjà loin de nous, fit Mlle Marthe, car c'était elle, sous l'habit des Filles de Saint-Vincent.

— Oui, sans doute, répondit le marin ; mais ça s'est enfoncé là si creux (il montrait son front) que ça ne doit plus pouvoir en sortir.

Remontant le passé, elle dit :

— Vous étiez aux obsèques de votre vieux maître?

Il répondit :

— Non, je me trouvais à Brest, sur le bateau-école *le Vulcain*. Mais j'ai suivi, deux ans auparavant, avec mes camarades et le pays tout entier, le convoi de Mme Labrunie. C'est là que je vous vis pour la seconde fois.

Mlle Marthe, aujourd'hui Sœur Louis-Marie — du nom de son père, — dit au petit matelot combien elle était heureuse de leur rencontre, combien surtout elle lui savait gré de s'être fait connaître. C'était pour elle une évocation de choses tristes à la fois et très douces.

Ils devisèrent ensemble un instant encore, passant rapidement d'un événement à l'autre, en descendant le cours des douze années écoulées depuis celle où commence ce récit. Puis ils se séparèrent.

— Adieu, fit en souriant mélancoliquement la religieuse.

Et elle tendit la main au jeune quartier-maître.

Il retint son geste :

— J'ai les doigs si noirs, ma Sœur!

— Quand même.

Leurs deux mains s'étreignirent amicalement, et le « gentil » matelot dévala vers la mer, gai comme un oiseau chanteur.

Elle le regarda s'éloigner. Et il avait disparu au bas de la côte qu'elle demeurait encore perdue dans des visions confuses..... Elle s'attendrit; ses yeux se mouillèrent. Devant elle, passait et repassait à présent l'image chère du père bien-aimé dont on venait d'évoquer le souvenir. Elle se rappelait sa mort presque tragique, en chemin de fer, au retour d'une tournée d'inspection..... Oh! le vide effroyable que cette mort avait creusé

en elle! Oh! l'abandon total dont elle avait eu la sensation horrible après ses jours de desespérance!..... Et enfin son cri de détresse vers Dieu qui avait eu pitié d'elle, puisqu'il lui avait fait la grâce d'une vocation..... Ce n'est pas qu'elle n'eût rencontré de précieuses consolations chez ses amis de campagne. Accueillants à sa jeunesse et fiers de ce qu'ils appelaient son talent poétique, ils la voulaient garder près d'eux, lui prédisant, à bref délai, le succès, la fortune, un beau mariage..... Fumée! Enivrement fugitif! Parmi tous ces bonheurs, elle n'en vit aucun qui valût les secrètes douceurs, les chastes voluptés que procure à notre âme une seule heure écoulée dans l'intime union avec Dieu.....Et elle était entrée en religion de gaieté de cœur. Et entre tant d'autres œuvres de dévouement auxquelles sont appelées à se sacrifier les servantes de Jésus, elle avait choisi de se consacrer aux missions lointaines.....

Des gens qui passaient la tirèrent de sa méditation. Elle leva la tête et contempla le port, puis la mer, dont l'immense nappe bleue se déroulait devant elle, à l'infini. Un canot y glissait douce-

ment d'où partaient des chants joyeux. C'étaient les matelots de *La Framée* qui ralliaient le bord. Elle les regarda filer sur cette mouvante coulée de saphir, les accompagna en pensée jusque sur le navire, vers la France..... Après quoi, s'étant retournée vers les terres, du côté des solitudes innommées où s'allait exercer demain son jeune apostolat, elle se recueillit en elle-même, et, ayant envisagé une dernière fois toute l'étendue de son sacrifice, mis en parallèle le néant des choses du monde et l'idéal de son rêve, elle dit :

— Pour vous, mon Dieu!

Et elle continua vers la ville.....

LA CITÉ DES FAUVES

LA CITÉ DES FAUVES

A M. René Bazin,
de l'Académie française.

I

C'était aux Girards. Dans le bois Clos, deux loups efflanqués, la faim au ventre, hurlaient aux étoiles. A travers les froides ténèbres de cette nuit de décembre, on entendait distinctement leurs sauvages lamentations. L'une après l'autre, les deux à la fois, les voix montaient, s'effilant désespérément sous le ciel immobile. Et cela vous emplissait l'âme de terreur.

Il y avait des reprises irrégulières. Il y avait aussi des silences effrayants, plus effrayants peut-être que le hurlement éperdu des fauves. Car on ne sait pas ce que le silence des nuits

atteint en profondeur dans le voisinage de nos grands bois, à une époque où cependant tant de bêtes rôdent que tenaille la faim, que des instincts de rapine, des visions de carnage, poussent vers les habitations de l'homme.

Pas un bruit, pas un cri, loin ou proche, rien plus ne passait alors dans l'atmosphère transie et comme terrorisée. On eût pu croire que le monde extérieur avait cessé d'être.

Un coup de feu retentit soudain, qui violemment ébranla les solitudes. Ce fut comme un roulement de flots débordés au-dessus de la forêt immense. Dans l'air vibrant, des échos en promenèrent indéfiniment les ondes jusqu'au fond du pays.

Après longtemps, des sonorités mourantes s'en venaient encore expirer sur les vitres d'une maison de garde-chasse, dont elles faisaient un instant trépider les châssis.

C'était une maison isolée, bâtie à la croisière de deux routes, entourée d'arbres à fruits. Les murs bas, ses toits débordants, l'enguirlandée d'une vigne folle qui s'échevelait jusque sur les

tuiles, lui donnaient l'aspect d'un gros nid d'herbe dans l'angle d'un verger.

A ce moment, un murmure de voix à peine perceptible s'éleva d'un point de l'habitation, de la chambre, où se rencognait vaguement un lit de bois de forme courante, à rideaux de serge ramagée.

La veuve du garde-chasse, assise sur le bord de la couche qu'elle partageait avec sa fille, disait :

— Tu as entendu, Nizette?

— Oui, maman, lui répondit l'enfant sur un ton presque douloureux.

— La détonation t'a réveillée?

— Je ne dormais pas.

— Tu ne dors plus. Pourquoi?

— Je ne sais pas, mère. J'y fais pourtant mon possible. Mais toutes sortes de vilaines pensées m'assaillent qui me gâtent mon sommeil.

— Il ne faut pas t'y arrêter, à ces laides pensées. Prends sur toi de les éloigner chaque fois qu'elles se présentent à ton esprit.

— Elles s'obstinent, stimulées qu'elles sont par d'autres souvenirs plus attristants....

— Tu finiras par tomber malade.

— Je crois bien que j'allais m'assoupir lorsqu'on a tiré.

— C'est parti du bois Clos....., de la cité des fauves..... M. Berquinot est bien bon de braver ainsi pour nous le froid, l'obscurité du bois et la dent des loups..... Car c'est lui, sûrement, qui a tiré du haut de son affût sur quelque bête de proie..... Quel autre, à cette heure, voudrait affronter tant de périls?.....

L'enfant — elle courait sa quinzième année — gardait le silence, blottie contre sa mère, sous le ramage des courtines. Suivant la pente vers laquelle l'image évoquée du chasseur venait d'orienter sa pensée, elle en arrivait à se croire très malheureuse.

— Pourvu, reprit la mère, qu'il soit plus chanceux que l'autre matin, où, dépité de ne rien voir, il manqua de se casser le cou en quittant ses aguets.....

La pendule se mit à sonner 4 heures.

Dong!..... Dong!..... Dong!.....

Longuement, elles retentissaient, les heures,

aux flancs de la gaine d'où elles s'enfuyaient.

La jeune fille les écouta tinter avec une sorte d'effroi dans la morne obscurité de la chambre. Elles lui résonnèrent au fond du cœur comme un glas funèbre. Des morts chéris, sa petite enfance, les douceurs du passé, les appréhensions des jours présents, toutes ces choses, d'autres encore, lui remontèrent en mémoire. Et son angoisse s'en accrut d'autant.

— Je me figure que le coup a porté, continuait la mère. Je voudrais le voir revenir son trophée sur l'épaule, comme l'an dernier. Te rappelles-tu, Nizette, le beau renard charbonnier dont il nous offrit la dépouille? C'était le premier d'une série de neuf. Crois-tu qu'il tienne jusqu'au bout sa promesse?

— Je ne sais pas, maman, répondit l'enfant, indifférente aux souvenirs et aux visions qui hantaient l'esprit de sa mère.

Elle venait de se reprendre à songer, à songer qu'il est cruel de trahir, même quand la mort l'a brisée, une affection sainte, et que, si Dieu ne changeait les dispositions de son cœur, elle était

bien près de s'abandonner au pire désespoir.

La mère avait passé sa robe. Elle fit un pas vers la cheminée, où se trouvait posée une petite lampe à colonne.

— Tu te lèves, mère? interrogea la jeune fille en se retournant brusquement, les nerfs irrités, presque colère.

— Je ne peux pas dormir, moi non plus.

— Mais je ne te comprends pas, c'est de la folie..... Tu vas prendre froid..... Ah! je voudrais mourir.....

Elle s'était dressée sur son séant. Le cœur lui défaillait. Le corps penché, la tête enfouie dans ses mains, elle se mit à pleurer à grands sanglots sourds.

— Eh bien! mais qu'as-tu? Tu pleures?..... De dépit ou de colère?..... Toi si douce et si bonne, voilà que tu te révoltes contre ta mère?...

— Non, maman, je ne me révolte pas. Laisse-moi pleurer. J'ai là, vois-tu, quelque chose qui m'étouffe. J'ai besoin de le crier. Laisse-moi pleurer. Cela me soulage.....

— Ah! je sais maintenant la cause de ton

chagrin..... Je m'en doutais un peu..... Tu viens de te trahir.....

— Non, non, je ne me révolte pas, gémissait l'enfant à travers ses larmes.

— C'est-à-dire, poursuivit la mère, que tu ne veux pas que je me remarie. M. Berquinot te déplaît. Et, depuis qu'il s'est mis en tête de m'épouser, tu t'es mise, toi, à le haïr. Et tu vis dans la crainte que je ne consente à ce mariage... C'est vrai, n'est-ce pas? Avoue-le franchement. De là ces taciturnités et ces mines longues dont tu me gratifies..... Eh bien, c'est un malheur, car il peut très bien arriver que j'aille jusqu'au bout de ce projet. Et.....

— Et j'en mourrai, fit tout bas la jeune fille, à moins que.....

— A moins que?

— ..... Dieu ne me soit en aide.

— Le pries-tu dans cette intention?

La lampe que la veuve venait d'allumer, et dont elle abaissa faiblement l'abat-jour, éclaira tout à coup le modeste appartement où se passait cette scène.

C'était la pièce principale — la chambre — de la maison du garde-chasse des Girards. Elle apparaissait plutôt grande, proprement tenue, ornée et pomponnée avec goût.

Nous n'en décrirons pas l'aménagement. Vous l'avez vu dans beaucoup de maisons d'artisans aisés : les mêmes choses presque dans le même ordre. Signalons seulement un détail. En face de la gaine en sapin d'où s'envolaient les heures, dont le tic-tac rythmait en sonorités si graves la marche du temps, trois cadres étaient accrochés à la muraille : une Madone entre deux certificats d'études, dont un signé du ministre de l'Agriculture.

La mère acheva de se vêtir. Sans grand souci de plaire à cette heure matinale, elle prit cependant le temps d'arranger ses cheveux et d'en discipliner les frisons volants. Après quoi, elle se mit à marcher dans la chambre encore tiède d'un grand feu de bois de la veille : on en voyait les dernières rougeurs agoniser sous la cendre du foyer.

Depuis longtemps, elle désirait d'avoir avec sa

fille une explication au sujet de son second mariage. Voilà qu'on lui en fournissait l'occasion. Elle l'avait saisie tout aussitôt. Et maintenant, elle éprouvait une visible satisfaction à poursuivre l'entretien.

— Et je n'hésite pas à te dire, insista-t-elle, que cette union me sourit. M. Berquinot est un homme loyal. Il est bon, dévoué, courageux. Il nous rendra heureuses, aussi heureuses que nous l'étions avec ton père.....

— Ne fais pas de comparaison.

— C'est un parti avantageux que j'aurais tort de manquer, je ne le retrouverais plus.

— Y a-t-il donc encore de bons partis pour toi, mère?

— Et que veux-tu que je devienne quand tu m'auras quittée et que je me trouverai seule dans la vie?

— Jusque-là, Dieu nous a-t-il manqué?

— Dieu veut qu'on le seconde. Aide-toi, le ciel t'aidera, dit le proverbe. Et n'arrive-t-il pas souvent que, pour des raisons que j'ignore, son secours nous fait défaut? Alors!..... Il est donc

prudent de s'habituer à ne compter que sur soi.

— Voilà que tu blasphèmes !

— C'est la vérité.

— L'autre déjà déteint sur toi. Car c'est un impie. Je l'ai entendu proférer d'horribles paroles.

— Il le fait par habitude, sans y réfléchir, comme beaucoup d'hommes.

— Il parle mal de la religion et de ses ministres. On ne le voit jamais à l'église.

— Si sa place en dépend?

— Ceux qui l'occupaient avant lui..... Ah! j'ai peur.....

— Tu raisonnes avec tes souvenirs, avec le passé devant toi. Si tu voulais envisager les choses telles qu'elles sont, dans leur réalité présente, tu ne me parlerais pas ainsi. Tu serais la première à me conseiller cette union qui te laissera plus de liberté et te facilitera l'entrée dans la carrière de ton choix.

— Dieu m'est témoin que je n'ai jamais eu d'autre intention que d'agir en tout conformément à sa volonté.....

— Et puis, vois-tu, ma chère petite, j'aurais

beau m'encourager au veuvage, il faudra, que tôt ou tard, j'en vienne à contracter un second mariage, et cela par nécessité. Nous ne pouvons pas espérer de rester longtemps dans cette maison. On parle d'un nouveau garde-chasse que se serait attaché M. de Solhan. Il ne peut loger qu'ici. Il faudra donc que nous lui cedions la place. Où irons-nous? Que ferons-nous avec le peu que nous rapportent nos travaux d'aiguille? Par mon mariage, nous nous créons un asile. Et quel asile! Nous habiterons Clameleine, la maison où a vécu mon père, le cher vieux qui t'aimait tant!..... Il me semble que je m'y retrouverai jeune fille, entourée des saintes images de nos défunts, dont j'entendrai bruire les voix..... Ton père, du reste, ne m'a point fait promettre de rester veuve. M. Berquinot était son ami. Je suis sûre que, du haut du ciel, il approuve mes dispositions. Et il faut que tu en aies gros contre le brigadier pour ne pas souhaiter de toute ton âme que nos projets se réalisent.

— Écoute, mère, je n'ai haine ni rancune contre personne. Et je t'en voudrais donner sur

l'heure une preuve éclatante, en accueillant comme tu le désires M. Berquinot..... Mais je ne peux pas. C'est plus fort que ma volonté. Tout en moi répugne à cette idée d'avoir dans la vie un second père.

— Cela se voit tous les jours.

— Il me semble même que, quand tu porteras un autre nom, je n'aurai plus de mère..... Ton nom ne sera plus le mien. Aux yeux des étrangers, nous aurons l'air de deux étrangères. On te dira : Mme Berquinot, tandis qu'on continuera de m'appeler Mlle Lamier. Comme ça se ressemble peu !.....

— Les noms ne changent rien aux sentiments. Nous resterons en fait mère et fille, et nous nous chérirons comme par le passé.

— Oh ! maman, toi que j'aime tant, ne m'abandonne pas ! Cet homme nous haïra, toi et moi, moi d'abord — c'est fait, d'ailleurs, — toi ensuite. J'ai des pressentiments qui ne me trompent guère..... Oui, d'abord moi, car je suis un obstacle, du moins le croit-il, à ses desseins. Alors, pour que tu aies la paix, il me faudra te quitter,

vivre éloignée de toi, quand il eût été si doux de faire de nos jours une commune existence. Songe qu'avant un an je serai à même de gagner quelque argent. Sitôt mes examens passés, M. le curé et M. de Solhan ont promis de s'occuper de moi.

— Mais, mon enfant, tu te marieras, toi aussi. Et alors.....

— Ça, jamais, je te le jure.

— Ne fais pas de serment. A ton âge, on ne sait rien de la vie, et il n'est permis de rien jurer.

— Il y a pourtant des femmes, soupira la jeune fille, tirant la chose de très loin, du tréfonds de sa pensée, qui gardent une fidélité inaltérable à l'objet perdu de leur première affection.

— Ne me juge pas. Plus tard, tu apprendras qu'il est des circonstances dans la vie où nos résolutions les plus fermes cèdent au moindre accident.

— Cher papa bien-aimé, je le vois encore au moment d'expirer, ses mains cherchant les miennes pour une dernière caresse, et je l'entends murmurer de sa voix éteinte : « Je m'en

vais, ma Nizette..... Mais il te reste ta mère..... qui t'aimera pour deux. »

— Ne t'aimé-je pas de tout mon cœur?

— Désormais, tu ne m'aimeras plus que d'un amour partagé. Cette part de deux se réduira à peu de chose..... Et encore sera-t-il jaloux du peu qu'on me donnera!

— Tais-toi, le voici, je reconnais son pas.

On frappa deux coups dans le contrevent. La mère courut ouvrir, tandis que l'enfant ramenait par-dessus sa tête les couvertures pour ne rien voir et ne rien entendre. Une voix rude, au dehors, cria :

— Pas de veine. Un louveteau. Ne vous dérangez pas.

La porte s'entrebâilla.

— Comment! déjà levée?

— Oui, je vous ai entendu tirer. Je pensais bien que vous alliez passer. N'avez-vous pas trop froid, au moins?

— Du tout.

— Il gèle.

— Bah! On n'y regarde pas.

— Vous avez entrepris là une chasse bien périlleuse.

— Cela m'amuse. Je recommencerai.

— Prenez garde. Un malheur est bientôt arrivé.

— Vous n'en voulez pas, de celui-là?

Il montrait le loup pendu à son col.

— Qu'en ferai-je?

— Ils étaient deux. J'ai fait feu sur celui qui hurlait le plus fort. Il est tombé raide au fond d'un trou. Un autre gibier nous aurait mieux servi.

— Vous serez plus heureux la prochaine fois.

— Vous n'avez pas idée de toutes les sortes de bestiaux qui fréquentent ce coin de bois. C'est la cité du diable. On dirait que tous les êtres fantastiques qu'imagine la naïveté des paysans s'y donnent rendez-vous pour des sabbats nocturnes.

— Et vous n'avez pas peur?

— Peur? Et de quoi, je vous prie?

— Je ne sais pas, des bêtes sauvages, d'une mauvaise rencontre, de la nuit seule.....

— Ah! ah! ah! ricana le brigadier. N'ayez

crainte, M'ame Lamier. Avec ça — il montrait son fusil, qu'il avait en bandoulière — on brave tous les démons d'enfer, et les autres.

— Je vous admire.

— Je n'en demande pas davantage. Au revoir et merci.

La porte se referma. La veuve rentra dans la chambre, frileuse et émue, mais saisie d'une sympathie reconnaissante pour son hardi chasseur. Elle se dirigea vers le foyer en écoutant sonner son pas dans la nuit.

— Brave cœur! fit-elle un instant après. Elle ne le connaît pas, sans quoi.....

II

Fille d'un garde forestier, du brigadier Mariol, elle avait épousé en premières noces le garde-chasse de M. de Solhan, Augustin Lamier.

Comme ils étaient tous deux du pays, ils s'étaient connus dès le bas âge. Elle avait quatre ans quand il en avait sept. Ils avaient un instant

suivi le catéchisme ensemble, puis l'école. Après quoi, ils s'étaient perdus de vue.

Tandis qu'elle grandissait sous l'œil de ses parents, qu'elle épanouissait sa belle jeunesse à l'air vivifiant de Clameleine, lui tentait l'entrée de l'École pratique de sylviculture du domaine des Barres-Vilmorin, d'où il sortait, à la fin de sa deuxième année, muni de son certificat de fin d'études, — le pendant d'un certificat d'études primaires de Nizette à la cheminée de la veuve.

Rentré au pays après son service militaire, il aurait pu être nommé garde forestier de 2e classe. Il préféra succéder à son père dans l'emploi que celui-ci occupait chez M. de Solhan. Il cumula bientôt, du reste, avec les siennes, les fonctions de régisseur agricole de la terre des Girards.

Il avait alors un peu plus de vingt-trois ans. Il retrouvait Mlle Mariol — la belle Eugénie, comme on l'appelait — dans tout l'éclat de sa vingtième année. On la disait volage. Elle n'était peut-être qu'un peu coquette. Elle passait pour aimer les réjouissances, parce qu'on l'avait vue

danser aux assemblées, les beaux affiquets, parce qu'elle se montrait sensible aux compliments des hommes sur sa toilette. Elle n'en était pas moins une fille sage et digne de plaire.

Elle plut à Lamier, dont le caractère était tout l'opposé du sien.

Un jour, au cours d'une de ses tournées en forêt, il lui arriva de tuer deux superbes martres au pelage extraordinairement opulent et lustré. Il n'imagina rien de mieux que d'en faire remettre les fourrures à Mlle Mariol, qui en fut très touchée.

Ç'avait été la démarche initiale du soupirant, comme une première ouverture de ses intentions.

Ils eurent ensuite mainte occasion de se voir : à Saint-Aubin, le chef-lieu de la paroisse ; à l'église, où ils allaient entendre la messe le dimanche ; chez leurs parents, qui se visitaient; et partout ils semblaient heureux de se rencontrer. Bref, ils se convinrent l'un à l'autre et ils s'épousèrent.

De ce mariage naquit une fille, Denise — Nizette — que les parents se mirent à idolâtrer.

Ce bon Lamier manqua d'en mourir de joie. Lui qui n'était point un grand parleur ni, à pro-

prement dit, un sentimental, lui, être de réflexion et de songe, qui ne s'abandonnait pas facilement, formé qu'il était, comme ceux de sa race, au silence vaste des solitudes, se transforma totalement dès l'entrée du chérubin dans la maison. Il devint enjoué, causant, expansif, s'attendrissant à des riens et pour rien, devant ce petit être né de sa chair.

Et quand sa fille prit l'âge de raison, ce fut bien autre chose.

Alors, comme s'il eût voulu l'initier aux secrets de son métier, il la promena à longues journées, des tailles aux grands couverts, par tous les enchantements du domaine. Oh! les folles gambades des petits faons dans les venelles! Oh! ces fuites éblouissantes de l'écureuil surpris dans sa bauge! Et la ronde interminable des circoutes, très haut, par delà les cimes, sur un pan de ciel bleu!.....

On s'en allait loin, jusqu'à la limite des Girards. Puis on s'en revenait gentiment, l'un portant l'autre. A cheval sur les épaules du père, la mignonne gazouillait comme une alouvette tout

le long du chemin. Lui, avec sa débonnaire figure de doux songeur, avait l'air d'un saint Christophe reconduisant l'Enfant Jésus.

A ces quotidiennes « randonnées », Denise se fit une santé vaillante. Son jeune esprit, d'une étonnante précocité, s'émut secrètement aux mystérieuses splendeurs des choses. Son exquise petite âme se pénétra de cette douceur sereine que verse à ses familiers la forêt divine. Et son visage s'y fit une beauté.

Car elle n'était point jolie, jolie. Sa figure était seulement agréable. Mais elle était d'un caractère si égal, d'une nature si chérissante et bonne!

On l'envoya en classe, et comme elle était très studieuse, elle y fit des progrès étonnants.

Son certificat d'études, qu'elle obtint bien avant sa Première Communion, la fit passer pour un petit prodige dans ce milieu villageois où les enfants sont plutôt arriérés.

Le vieux curé de Saint-Aubin, qui la prépara au grand acte eucharistique, fut ravi de trouver en elle une piété si édifiante. Elle l'émerveilla par

ses réflexions pleines de sens en leur chrétienne spontanéité. Elle adorait parler de Dieu, de la Vierge et des anges. Une tendance à orienter ses pensées vers des sujets religieux s'accusait en elle. Et déjà les mots de vertu, de sacrifice, de renoncement, se rencontraient naturellement sur ses jeunes lèvres.

— Ce n'est pas seulement une intelligence d'élite, déclarait le vénérable prêtre, c'est une âme de choix.

C'est lui qui conseilla aux parents de pousser plus loin l'éducation de Denise.

— Il faut une « prolonge » à ces études trop élémentaires, disait-il.

Et cette prolonge, il se chargerait, lui, de la donner.

Il en était bien capable. Ancien professeur au collège libre d'Issoudun, deux fois licencié, il avait dû, cédant aux exigences d'une santé précaire, abandonner ses chères études pour entrer dans le ministère paroissial. Mais l'humble curé de Saint-Aubin, qui comptait bien en tout trois cent cinquante âmes, lui laissait des loisirs. Il les

employa efficacement à compléter l'instruction, à façonner l'esprit et le cœur de la petite Lamier, car le saint homme avait ses vues.

On commençait alors à frapper d'ostracisme le zèle apostolique des Congrégations enseignantes. Il estimait que, pour parer à des événements plus douloureux, qu'il prévoyait devoir s'accomplir à bref délai, il importait de recruter dans toutes les classes de la société, parmi l'élite des femmes et des vierges, des remplaçantes : glorieuses phalanges auxquelles il serait donné d'entretenir l'esprit chrétien dans l'école, de le sauver d'une ruine totale.

Les qualités que possédait Denise la désignaient pour ce poste d'honneur. L'abbé, sans l'éclairer positivement sur ce qu'il poursuivait en elle, ne l'entretint d'abord que de ses futurs examens et de la position honorable qui en serait le couronnement.

Les parents s'en réjouirent. Et l'on marchait heureux vers cet avenir encore imprécis, mais dont l'enfant eut tout de suite une claire vision. Instinctivement elle y tendit, de toute la

force de sa mystique et constante petite nature.

Mais la durée de nos joies est une misère. Comme ces oiseaux de paradis dont on rapporte qu'ils ne se posent jamais que pour mourir, le bonheur, chez nous, n'entre trop souvent que pour crier gare au malheur et en signaler l'approche.

C'est à cette époque — l'enfant accomplissait sa treizième année — qu'un vent d'infortune souffla soudain sur nos forestiers.

Le vieux Mariol venait de mourir d'une fièvre pernicieuse, à l'âge de soixante-huit ans, lorsque le gendre, à son tour, s'alita, terrassé par un mal dont il souffrait depuis longtemps, qu'il s'obstinait à négliger, et qu'on disait déterminé par la répétition de marches forcées et de froids subits. Il fut emporté en quelques semaines.

Des deux êtres qu'il laissait après lui, l'enfant fut la plus profondément atteinte par sa mort.

Denise aimait son père d'une véhémente tendresse. Elle lui ressemblait, d'ailleurs, au physique comme au moral. Elle en possédait les qualités foncières. Elle le pleura amèrement. Dès lors, une transformation se fit en elle ; elle n'était déjà

plus une fillette. Réfléchie plus qu'il n'est ordinaire aux enfants de son âge, elle apparut uniquement occupée de choses sérieuses, tournant tout l'effort de son intelligence vers le but qu'elle enviait d'atteindre.

La mère eut apparemment un grand chagrin de son homme. Mais elle n'était pas femme à se mourir longtemps de regrets. Nature légère, inconstante, elle eut bientôt fait de vider son cœur d'images désolées. Du fond de son malheur elle cria vers la vie, qui ne pouvait manquer de lui être encore bonne. Sous les dehors accablés, le deuil des vêtements, elle garda le goût de plaire. Et un an ne s'était point écoulé qu'elle aspirait à de nouveaux émois. La belle Eugénie Mariol s'était ressaisie.

Elle n'avait présentement qu'une crainte, c'était qu'elle fût obligée de quitter le toit qui l'abritait et de s'en aller par les bourgs, comme une pauvresse, en quête d'un asile. Car elle se trouvait dans une situation mauvaise, n'ayant que de maigres économies que la maladie et la mort avaient fortement entamées.

Mais le maître des Girards, M. de Solhan, était venu, qui avait dit à la veuve :

— Vous resterez ici jusqu'à ce que je vous dise d'en sortir.

C'était la concession d'un bail à vie, aussi long tout au moins qu'il plairait à ces dames.

Le maître des Girards — un bel octogénaire droit et sec, si sec qu'il en paraissait grand, quoiqu'il fût d'une taille moyenne — était un homme de haute valeur morale, bienveillant, équitable et de bon conseil. Ce qui lui conciliait l'estime de tous, ce n'était point une générosité aveugle : il était plutôt près de ses intérêts et ne donnait qu'à bon escient; non plus un dévouement à toute épreuve aux intérêts d'autrui : pour qu'une cause sollicitât ses facultés altruistes, il fallait que le but à atteindre en fût éminemment honnête; ni même ces façons familières, exagérément bon enfant, que certains bourgeois affectent vis-à-vis des gens du peuple : sans être fier ni hautain, il était sobre de mots et, quoique très accueillant, il en imposait par la sévère correction de son attitude. Non, ce qui le distinguait surtout et lui gagnait d'unanimes

sympathies, c'est la rare sûreté de son commerce, c'est la fidélité qu'il gardait à sa parole une fois donnée. Là était sa qualité dominante, et tous ceux qu'il avait attachés à son service en savaient quelque chose. Aucun d'eux ne se souvenait d'avoir jamais été abusé de vaines promesses.

Sûre ainsi de n'être point mise hors de chez elle, la veuve bellement se reprit à sourire à la vie.

Encore fraîche, Mme Lamier conservait sous des reflets de jeunesse plus d'un piquant attrait. Ses yeux, deux larges yeux noirs, profonds, que de longs cils ombraient, atténuant ce qu'on y sentait d'un peu hardi, lui prêtaient un charme réel.

Le brigadier de Clameleine n'y fut point insensible.

C'était celui-là même qui avait remplacé le père Mariol un an auparavant. Un gars robuste, à face dure, sombre et moustachu, de quelques mois moins âgé qu'elle.

Il sortait, lui aussi, de l'École des Barres. Il avait reçu une forte instruction professionnelle. Mais,

au rebours de ce qui s'était produit pour Lamier, cette demi-science, en le grisant, avait été la foi à Berquinot. Il était sorti de l'École l'esprit hanté d'odieux préjugés contre la religion et tout ce qui s'y rapporte. Il était, d'ailleurs, vain de sa personne. Et le dimanche, à la sortie de la messe de Saint-Aubin, s'il rencontrait sur la route des groupes de fidèles, c'est de son haut qu'il vous les toisait des pieds à la tête, avec un sourire sardonique au coin des lèvres :

— Pauvres gens!

Et c'est pourquoi Denise le détestait, au fond, ce grand ténébreux, dont la grossièreté n'avait d'égale que sa haine contre Dieu. Affreux démon sorti de quelque noir abîme.....

L'inclination qu'il sentit naître en lui pour la veuve Lamier le fit un moment changer d'allure. Il emprunta des airs, déguisa ses sentiments, s'efforça de mieller un peu son verbe bref.

La première fois qu'il lui adressa la parole, ce fut un matin, au début de l'automne. Elle secouait au vent doux qui passait sur les sites une moelleuse descente de lit faite de deux peaux de martres.

Denise était sortie.

— Salut, M'ame Lamier.

— Bonjour, Monsieur Berquinot.

— Le beau temps!

— La journée s'annonce magnifique.

— Il y en a, de la toile sur les herbes.

— Des fils Notre-Dame.

— *Pauvre fil qu'autrefois*..... L'a-t-on assez seriné! Quelle sottise! hein? quand nous savons que ces prétendus fils de la Vierge sont l'œuvre de laborieuses petites araignées..... Elles n'ont pas chômé cette nuit, les filandières!

— Vous êtes un savant, vous, Monsieur Berquinot. Tout de même la légende est belle.

Voyant qu'il s'engageait mal et craignant de déplaire à la veuve, dont il connaissait les principes religieux, il détourna la conversation sur un autre objet.

— Vous avez là, lui dit-il, de jolies peaux de martres.

— C'est mon mari qui me les avait offertes..... J'ai encore trois peaux de renards que je vais vous montrer. Elles devaient servir à confectionner un

grand tapis. Lamier disait qu'il en fallait une douzaine pour avoir quelque chose de bien. Le pauvre cher est parti avant de pouvoir réaliser son souhait.

— Les belles bêtes! fit-il en apercevant les dépouilles qu'elle lui présentait à bout de bras un instant après. C'est aux Girards qu'il les a tuées?

— Oui, aux refuges du bois Clos, un endroit qu'il nommait la cité des fauves.

— Je le connais. Il paraît qu'on y rencontre toute espèce de carnassiers. Je demanderai à M. de Solhan la permission d'y venir chasser. Et si je suis assez heureux pour amener au bout de mon fusil quelques charbonniers de prix, j'espère que vous ne me refuserez pas le trophée, Madame Lamier? Je serai content qu'il puisse aider à achever l'œuvre commencée.

— Vous êtes trop bon, Monsieur Berquinot. J'accepterai avec plaisir.

Il n'allait pas tarder d'envoyer ses premières dépouilles, avec la pensée d'en compléter au plus vite la douzaine. Et comme, de son côté, la veuve

ne paraissait pas loin d'encourager ses espérances, jour et nuit, pour hâter leurs justes noces, il s'acharna sur la bête de proie.

III

Au cœur d'un haut taillis qui couvre la partie Nord-Ouest de la terre des Girards et se rattache, par une longue bande de futaie, aux grandes forêts de l'État, se trouve un recoin perdu, plus sauvage d'aspect que le reste du bois, et dont la vue seule, à de certaines heures, vous donne le frisson. C'est la cité des fauves.

L'endroit n'a guère plus de cinq à six cents mètres de superficie. Le sol en est ravagé. De soudaines dépressions en accusent les bosselllements multiples, que prennent d'assaut de vigoureux tortis de racines. Parfois apparaît, à la base d'un renflement qui tout à coup s'abîme en des creux inexplorés, un pan de mur décrépit qu'envahit une végétation lépreuse. Ces vestiges font supposer qu'à une époque apparemment

fort reculée, il y eut là quelque maison d'habitation, palais ou chaumière, que le temps a ruinée, que la nature a reconquise, attestant par là son éternel triomphe sur nos œuvres périssables.

Les arbres y poussent en désordre et y prennent des formes extraordinaires. Il en est qui, partis d'un bel élan, s'y sont arrêtés soudain dans leur croissance, ne trouvant plus où puiser leur sève. D'autres, le tronc contorsionné, s'y cramponnent à la vie, épuisés d'efforts. Des plantes parasites, de leurs bras enlacés, étreignent éperdument ces géants avortés.

On y voit aussi, s'érigeant d'un gouffre obstrué d'herbes sans nom, un chêne énorme qu'entourent, comme d'une garde d'honneur, des érables à cannelures dentées, des houx aux feuilles menaçantes, des genévriers nains hérissés de piquants. Ce chêne pousse droit et haut, par-dessus la forêt, où s'épanouit sa cime glorieuse. De longs arbustes à tige mince, surgis hors de l'enceinte, se penchent vers sa pile, unissent leur feuillage grêle à sa puissante ramure, et cela forme, au-dessus du sol, une voûte épaisse, où

des lacis de branches figurent des chiffres mystérieux et des êtres fantastiques. C'est comme l'écusson gigantesque et parlant de cette cité étrange.

Car le lieu est hanté de bêtes fétides. Sous les murs ensevelis des édifices, sous le grouillement des racines excavées, des renards, des blaireaux, des martres, des fouines, se sont creusé des tanières. On y surprend des loups affamés, des chats sauvages, maints autres déprédateurs, qui, las d'avoir vainement maraudé la plaine et les couverts, cherchent aventure dans ces parages, tâchant d'en surprendre les hôtes ou de leur disputer les restes d'une proie facile.

Au temps des chasses, il n'est pas rare d'y voir accourir des bêtes aux abois. Elles trouvent dans ces catacombes, dont on ignore les contournements souterrains, un refuge inviolé.

Des heures tragiques pèsent parfois sur toutes ces existences inquiètes. Guetteuses et guettées, elles ont mille précautions à prendre, mille prudences à garder, pour ne pas s'échouer sous la griffe du plus fort ou du plus rusé.

Les gardes des Girards et autres lieux n'ignoraient pas cet asile de nuit des animaux traqués, ni le dangereux voisinage qu'y entretenaient des bêtes sédentaires. Souventes fois, ils en avaient surveillé les abords et épié les issues. C'est là qu'Augustin Lamier avait tué ses deux belles martres, et Berquinot son premier renard.

Le brigadier de Clameleine, pour arriver plus vite à ses fins, s'était construit, sur le chêne dont la branchure surplombait le repaire, un affût aérien dont il attendait merveille. Cela le mettait à même de suivre, sans éveiller d'inquiétude, les allées et venues du gibier, et de choisir, parmi les animaux qui fréquentaient la cité, les plus précieux et les plus rares.

La première nuit qu'il y fut, il crut qu'il n'en reviendrait pas, tant il y avait d'horreur en la ténébreuse enceinte. Mais, peu à peu, ses yeux et ses oreilles s'y étaient aguerris. Et, après avoir observé longtemps le cauteleux manège de trois jeunes blaireaux circonvenant une musette, il avait vu apparaître, sur les derrières des plantigrades, un couple de louveteaux hardis, féroces et crevant la faim.

Alors, n'espérant plus rien, toutes les bêtes s'étant terrées en un clin d'œil à l'arrivée bruyante de ces deux terribles compères, il en avait abattu un d'un seul coup de feu. C'était celui qu'il emportait triomphalement vers Clameleine, cependant que la veuve Lamier suivait dans la nuit le bruit décroissant de ses pas.....

Elle l'accompagna longtemps en pensée, la veuve, son hardi chasseur, toute contente, l'esprit traversé de réjouissants souvenirs.

Elle se rappelait leur premier échange de douces paroles, et comme il s'était montré poli et avenant une autre fois, tout récemment, sur le chemin de l'église, où elle se trouvait avec sa fille.

Denise, à sa vue, s'était éloignée, petite sotte! et ils avaient marché seuls de Saint-Aubin à la maison des Girards. Là, il s'était assis un moment, lui avait dit combien il avait d'estime pour sa personne, et qu'enfin il serait fier de partager avec elle un petit bien qu'il possédait.

Et elle ne l'avait point repoussé, au contraire. Cédant à je ne sais quelles impatiences de son

cœur, elle lui avait répondu qu'elle consentirait à épouser un honnête homme qui la rechercherait en religieuses noces.

Denise était rentrée comme il s'en retournait...

Elle était rentrée, en effet, la pauvre enfant, l'âme étreinte d'une indicible angoisse. La vue de cet homme la bouleversait à ce point, qu'elle en perdait contenance. Il ne lui inspirait pas seulement de l'effroi, mais de la répulsion et du mépris.

Dès qu'elle l'avait aperçu venir vers sa mère, elle avait feint d'observer de jolis plants de pâquerettes aux marges du chemin. Et elle s'était complu à soulever de petites mottes de terre fleuries, afin de les laisser s'éloigner tous les deux et de ne rien entendre de ce qu'ils allaient dire. Oh! les tristes regards qu'elle attachait sur eux à la dérobée! Quels glaives en son cœur tandis qu'elle les voyait cheminer côte à côte, lui, fier, important, le geste dominateur; elle, sa mère, l'air heureux, émue à la fois et charmée des nouveaux hommages qu'on lui offrait.

Ce jour-là, plus d'une réflexion amère avait achevé de lui noyer le cœur de chagrin. Qui dira tout ce qui se peut éveiller d'idées cruelles en l'imagination d'une fillette à une première tombée de ses jeunes illusions?.....

Eh quoi! c'était où aboutissait le fidèle amour que s'étaient juré l'un à l'autre deux êtres qu'elle avait chéris?..... Mais ils se mentaient donc?..... Comment sa mère se pouvait-elle promettre encore?..... Et à quel méchant homme!..... Son cœur ne devait-il pas rester veuf d'affection, se fermer à tout autre sentiment que celui dont l'objet n'était plus?..... Ce qui se passait là était une chose que, dans son tendre égoïsme, elle jugeait mauvaise. Elle n'entendait pas ainsi les liens sacrés qu'on nouait devant Dieu. Et puisque c'était ça, le mariage, eh bien, non, vraiment, elle ne se marierait pas.....

Ce qu'elle ferait? Elle irait à Dieu, à Dieu seul.....

Le prêtre qui l'enseignait ne lui avait-il pas dit qu'il ne manquait pas par le monde de saintes causes où elle trouverait à placer les réserves de

dévouement et de tendresse qu'il découvrait en elle?..... Elle ne pouvait avoir de guide plus sûr, plus éclairé..... Elle le suivrait dans cette voie..... Peut-être qu'il lui en coûterait moins de quitter le toit paternel, ne se sentant plus au cœur les mêmes attachements.

Oh! l'horrible pensée! Cette maman qu'elle avait adorée, cette créature presque divine, placée si haut dans son âme, cet être de bonté qui n'avait fait que la choyer depuis qu'elle était au monde, est-ce que vraiment, à cause de l'autre, elle allait cesser de la tenir au-dessus des autres femmes et se mettre à l'aimer moins?.....

— Non, mon Dieu! gémit-elle, comme effrayée des sentiments qu'elle croyait déjà discerner au fond d'elle-même, faites que cela ne soit pas! Éclairez-moi. Donnez à mon esprit ignorant le vrai sens des choses. Apaisez mes craintes. Que votre nom invoqué impose aux rébellions de mon égoïste amour, pour que mon cœur ne s'irrite point contre vos institutions, contre ces unions que vos lois autorisent, que vos ministres bénissent et consacrent.....

IV

Le mariage n'eut lieu que deux ans après.

Le garde Berquinot avait, bien avant ce temps-là, tenu sa promesse à la veuve, et un ouvrage de prix avait été le résultat de ces longues stations en haut de son affût par des nuits terribles. Mais M. de Solhan, qu'on écoutait encore, avait décidé de retarder l'union jusqu'aux examens de Denise. L'enfant, à laquelle il portait un intérêt particulier, étant alors plus à même de se suffire, trouverait moins gros de délaisser les siens.

— D'autant, pensait l'excellent homme, que, dans les milieux où elle est appelée à vivre, elle n'aura pas de peine, douée comme elle est, à se faire une place honorable, distinguée, dont s'étayera sa vie entière.

Denise se présenta aux examens et elle y fut brillante.

Le mois suivant, par une grise après-midi, se célébrait la cérémonie des noces.

Il n'y eut pas de réjouissances. L'événement

s'accomplit sans refrains ni musique, comme un de ces faits malvenus, qui jettent dans un pays une sorte de malaise, parce qu'on ne sait pas ce qui en adviendra.

— Quand on a une fille comme celle-là, disaient les commères, au village, parlant de Denise, sur le sort de laquelle elles s'apitoyaient, on ne devrait songer qu'à la marier. Elle a passé dix-sept ans, savez-vous. Elle est en âge. Mais il lui faut des « flatteries », à cette Eugénie. Elle n'a goût qu'à cela. C'est même étonnant qu'elle ait consenti à attendre un temps si long.

Denise, après la bénédiction, durant laquelle elle n'avait fait que pleurer, au lieu de suivre les époux aux Girards, s'était allée agenouiller sur la tombe de son père. Et elle y était encore à prier lorsque le curé de Saint-Aubin l'y rencontra, le soir venu.

— Vous viendrez demain, mon enfant, lui dit-il; j'ai à vous entretenir de choses graves.

Elle se réjouit de cette rencontre; et les choses graves annoncées lui sentaient bon. D'ailleurs, n'avait-elle pas eu toujours à se louer des entre-

tiens qu'elle avait eus avec ce vieil éducateur de son intelligence et de son âme? N'est-ce pas de là que lui venaient désormais tous ses bonheurs? Saint homme!..... Il ne s'était pas contenté de l'instruire, il lui avait formé la conscience, il l'avait dirigée dans le sens où tendaient sa nature, toutes ses pensées. Aussi bien, depuis son jeune âge, s'était-elle ouverte à lui des secrets de son cœur. Il en connaissait mieux que personne les plis et les replis. C'était l'homme de Dieu. Elle l'écoutait avec confiance. Elle serait allée au bout du monde sur un mot de sa bouche.

Le lendemain, Denise, en effet, se retrouvait en tête-à-tête avec son savant maître, qui lui dit :

— Ma chère enfant, il se passe en ce moment dans notre pays des événements douloureux. Un vent de persécution continue à souffler sur la Sainte Église. C'est partout aujourd'hui qu'on nie la parole du Christ et qu'on chasse Dieu du cœur des enfants de France.

Or, des hommes inspirés d'en haut, des apôtres tels que le ciel en suscite toujours aux époques difficiles, ont imaginé, pour parer aux

coups qui nous sont portés et empêcher tant de ruines spirituelles et morales, de lever partout des bataillons de pieuses laïques, avec lesquelles il soit possible de « reconstituer sous des formes nouvelles » les écoles abolies, de les recréer, de les ranimer, de leur communiquer une vitalité plus grande encore que par le passé.

C'est dans ce but que Mgr l'évêque de X... réunit la semaine prochaine en Congrès toutes les chrétiennes qui voudraient se dévouer à cette noble tâche. Connaissant vos dispositions, je vous engage à vous rendre à ce suprême appel. Vous entendrez là de brillants orateurs, dont la parole lumineuse et convaincue vous donnera, en même temps que l'intelligence de votre carrière, des aperçus nouveaux sur maintes questions d'enseignement que nous n'avons pu qu'effleurer. Vous en reviendrez, j'en suis sûr, mieux éclairée et plus fermement résolue.

Denise suivit le conseil de son vieil ami, et elle fut au Congrès l'une des plus remarquées, à cause de son attitude et de son assiduité aux séances.

Le premier orateur qu'elle entendit, M. de

Lande, l'illustre *leader* des assemblées chrétiennes, ne lui avait pourtant plu qu'à demi. Son verbe puissant et autoritaire l'avait trop soudainement subjuguée. Elle en avait eu presque peur. L'être de délicatesse doux et humble qu'elle était en avait été remué avec trop de violence.

Mais à celui-là en avait succédé bientôt un autre, un religieux, un ascète au visage pâle, aux traits fins, d'une distinction et d'un savoir peu communs. La voix, le geste, le regard d'extase, la grâce sereine de son maintien, toute sa personne, enfin, comme surnaturalisée, lui rappelait ce qu'on disait de François d'Assise prêchant aux petits Frères de son Ordre.

Doucement, sûrement, il s'était emparé de son âme, qu'il avait fait vibrer à l'unisson de la sienne. Sa parole lui chantait dans la tête ainsi qu'une musique d'anges.

Et lorsqu'il en vint à montrer l'idéal d'une telle vocation, qui était de continuer dans l'Église « l'œuvre des plus grands Ordres enseignants », de remplir un rôle que « les premiers parmi les préférés du Christ avaient rempli », Denise étouffa

de bonheur. Elle écoutait, haletante et ravie. Elle aurait voulu applaudir, crier sa joie, son divin amour, l'intensité de son zèle à la sainte cause persécutée.

Elle se contint.

En silence, elle envisagea — avec quelle généreuse assurance ! — la mission qu'elle allait accomplir, et elle se sentit grandie en même temps que raffermie dans sa foi invincible. Que si de nouvelles épreuves lui venaient, elle n'en aimerait que mieux son état librement accepté. La couronne des héros du christianisme n'était tressée que d'immolation et de souffrances, qui s'étaient changées, selon le mot de l'Apôtre, en un poids d'éternelle gloire.

Et elle quitta le Congrès, rayonnante d'allégresse, emportant dans son souvenir le trésor de toutes les saintes émotions par lesquelles elle était passée.....

Une autre bonne fortune l'attendait à son retour.

— Mon enfant, Dieu vous gâte, lui dit le bon curé de Saint-Aubin. Vous n'aurez pas à attendre

pour faire l'essai de votre apostolat. Les Dames de la Providence, qui enseignaient depuis cinquante ans la jeunesse d'Husselle, viennent de recevoir l'ordre de quitter leur établissement, un des plus florissants de la contrée. Sur les bonnes références que j'ai fournies sur vous, références confirmées par l'Ordinaire et toutes les personnes qui vous ont connue, la Supérieure vous fait demander si vous voulez accepter d'entrer comme maîtresse dans cet établissement et en continuer, sous l'autorité d'une nouvelle directrice nommée, l'œuvre d'éducation chrétienne.

Elle n'eut pas besoin de répondre au saint prêtre. Son acquiescement se lisait dans ses yeux, sur son visage, où débordait une joie intérieure que nous renonçons à peindre.

Elle partit, laissant sa mère dans les larmes, car déjà des signes de mésintelligence se manifestaient dans le nouveau ménage, où des querelles éclataient à tout propos. Le forestier avait changé d'allure. Dépouillé de ses dehors d'emprunt, des doucereux artifices d'avant le ma-

riage, le rustre brutal et sectaire avait reparu, et la pauvre Eugénie, détrompée, commençait à s'imposer de durs silences. Elle puisa une demi-consolation dans l'espoir que sa fille lui reviendrait, ou qu'elle l'irait visiter souvent, très souvent, à Husselle.

..... A l'institution des Dames de la Providence — aujourd'hui pensionnat Sainte-Anne, — Denise se montra tout de suite ce qu'elle était : fille pieuse, active, d'une fermeté conciliante, d'une patience et d'une charité inlassables. Son intelligence s'élargit encore. Elle conquit avec éclat tous les diplômes qu'on exigea d'elle. Et, cinq ans après environ, la directrice étant morte subitement, elle était appelée à l'honneur de diriger elle-même l'établissement, dont le nombre des élèves s'était de beaucoup accru.

Décidément Dieu la gâtait, comme disait son vieux maître. Aussi, avec quelle ardeur elle s'employait à le servir, à le faire aimer dans sa maison !

Elle se sentait heureuse.....

Un secret tourment cependant lui restait. C'était de savoir sa pauvre chère maman si éloignée d'elle. Vingt-cinq lieues de pays les séparaient l'une de l'autre, et elles ne s'étaient point revues depuis qu'elles s'étaient quittées. Que devait être cette existence présentement? Peut-être bien désolée.

D'après les lettres trop rares qu'elle recevait de Clameleine et les rapports de personnes dignes de foi, le blasphémateur qu'elle s'était donné pour maître en avait fait une recluse, lui interdisant toute distraction au dehors, même celle d'aller à l'église. Lui ne se complaisait plus qu'en la société des animaux sauvages, qu'il traquait et qu'il tuait pour la seule joie de tuer..... Pourvu qu'à ce contact elle ne perdît point ses habitudes chrétiennes!

— C'est ici, près de moi, qu'elle devrait être, pensait Denise. Elle y trouverait le repos, elle y serait environnée de respect et d'affection tendre..... Dieu est bon. Je vais tant le prier qu'il sera tenu de m'exaucer.

Il l'exauça.

V

Un matin, à quelque temps de là, par une froide brume de novembre, une femme en deuil, maigre et ratatinée, s'acheminait à travers les rues de la petite ville d'Husselle vers l'ancien couvent des Dames de la Providence. Elle allait cahin-caha, en s'appuyant sur un gros parapluie de coton, la face découverte, encadrée d'un long crêpe dont les pans flottaient derrière. Elle marchait, incertaine de sa route, car elle s'arrêtait souvent pour se renseigner près d'un passant. Les gens qui la rencontraient se retournaient pour la regarder s'éloigner. Un sentiment de curiosité et de pitié mêlées allait à cette inconnue d'aspect vieillot, aux traits si las, aux cheveux tout blancs, que de récentes misères avaient dû dévaster avant l'âge.

Arrivée devant l'institution, elle trapa à la porte, qui s'ouvrit incontinent. Elle entra et dit qu'elle désirait parler à Mme la directrice. On la conduisit dans le cabinet de Mme Lamier.

Dès qu'elles furent en face l'une de l'autre, un cri s'échappa en même temps de la poitrine de ces deux femmes :

— Ma fille !

— Maman !

Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Eh quoi ! Qu'y a-t-il? Pourquoi ces vêtements de deuil?

— Il est mort.

— Mort?

— Il y a cinq jours, dévoré par les bêtes.

— Dans les bois?

— A la cité des fauves. Un coup de fusil malheureux, tiré de son affût, lui fit perdre l'équilibre. Il tomba. On le retrouva au petit jour à moitié mangé par les loups.

— Dieu ait son âme !

— On lui voulait refuser la sépulture religieuse, parce qu'il s'était rendu publiquement coupable de trop d'impiétés. C'est à ta considération que M. le curé de Saint-Aubin a permis l'entrée de ses restes à l'église.

— Le ciel a des miséricordes même pour ceux qui l'outragent.

— Les gens du bourg réclamaient ta presence. Mais moi je remerciais le Seigneur que tu n'y fusses pas, à cause des humiliations que tu en aurais eues.

— Bénissons-le une fois de plus. Il a eu compassion de toi, car tu as été une résignée.....

— Ne me parle pas des jours passés. Apprends seulement que, plus d'une fois depuis ton départ, j'ai désiré mourir.

Les yeux baignés de pleurs, l'âme envahie d'un sentiment de tristesse apitoyée, Denise contemplait sa mère, songeant à tout ce qu'avait dû boire d'amertume ce pauvre cher être avant de se flétrir, de se fermer totalement aux vains émois.

Elle l'entraîna, par de longs corridors, jusqu'à un petit oratoire où l'on se réunissait le soir pour prier. Là, elle s'agenouilla, se recueillit un instant, puis, sur un ton d'émotion tendre qui trahissait l'intensité du contentement que lui causait la présence de sa mère reconquise, elle dit :

— Nous ne nous quitterons plus, maman. Désormais, nous vivrons de la même pensée et des mêmes souvenirs, en laissant dans l'oubli le cauchemar que tu viens de vivre : c'est la cité des fauves.

Et, faisant un geste qui semblait vouloir embrasser tout l'établissement, ses jardins clos, le ciel qui rayonnait au-dessus d'eux, elle ajouta, empruntant un mot au saint patron de son père bien-aimé :

— Il n'y aura plus pour nous que cette cité de Dieu.

Universitas BIBLIOTHECA

TABLE DES MATIÈRES

Ma sœur Anne 1
L'Ondinette et Jean Dahet 8
Le vieux circaète 71
Le chevalier noir 87
Les petits frères de saint François 110
Le pain du petit Jacques 131
Captive 151
Petite maman 178
Rubiette des bois 197
Mademoiselle Marthe 217
La cité des fauves 235

IMPRIMERIE P. FERON-VRAU, 3 ET 5, RUE RATARD, [illegible]

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

DEC 21 1986

DEC 09 1986

CE

a39003 002105798b

CE PQ 2619
.O777M3 1905
COO JOUVE, LUCIE MA SOEUR A
ACC# 1435920